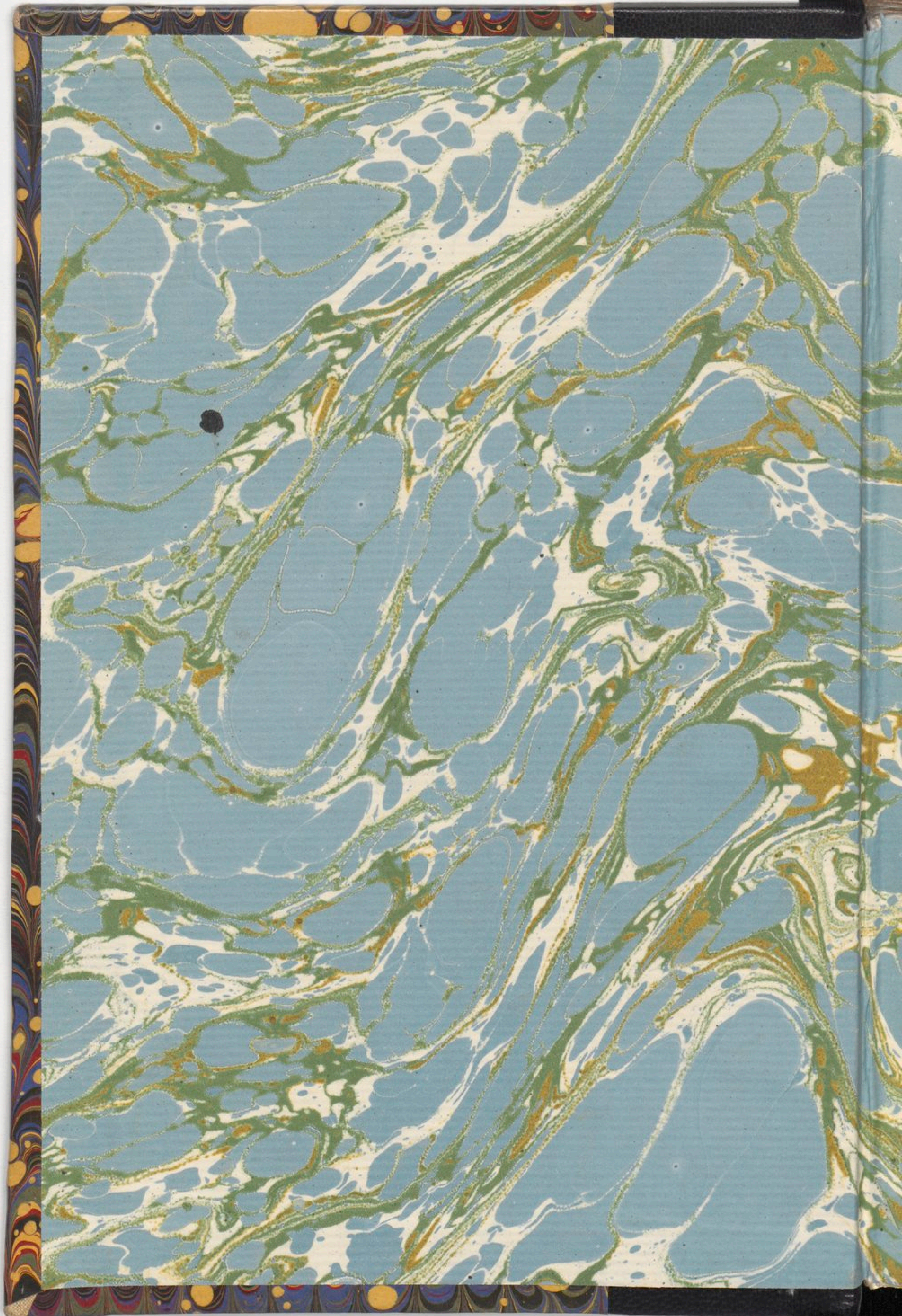
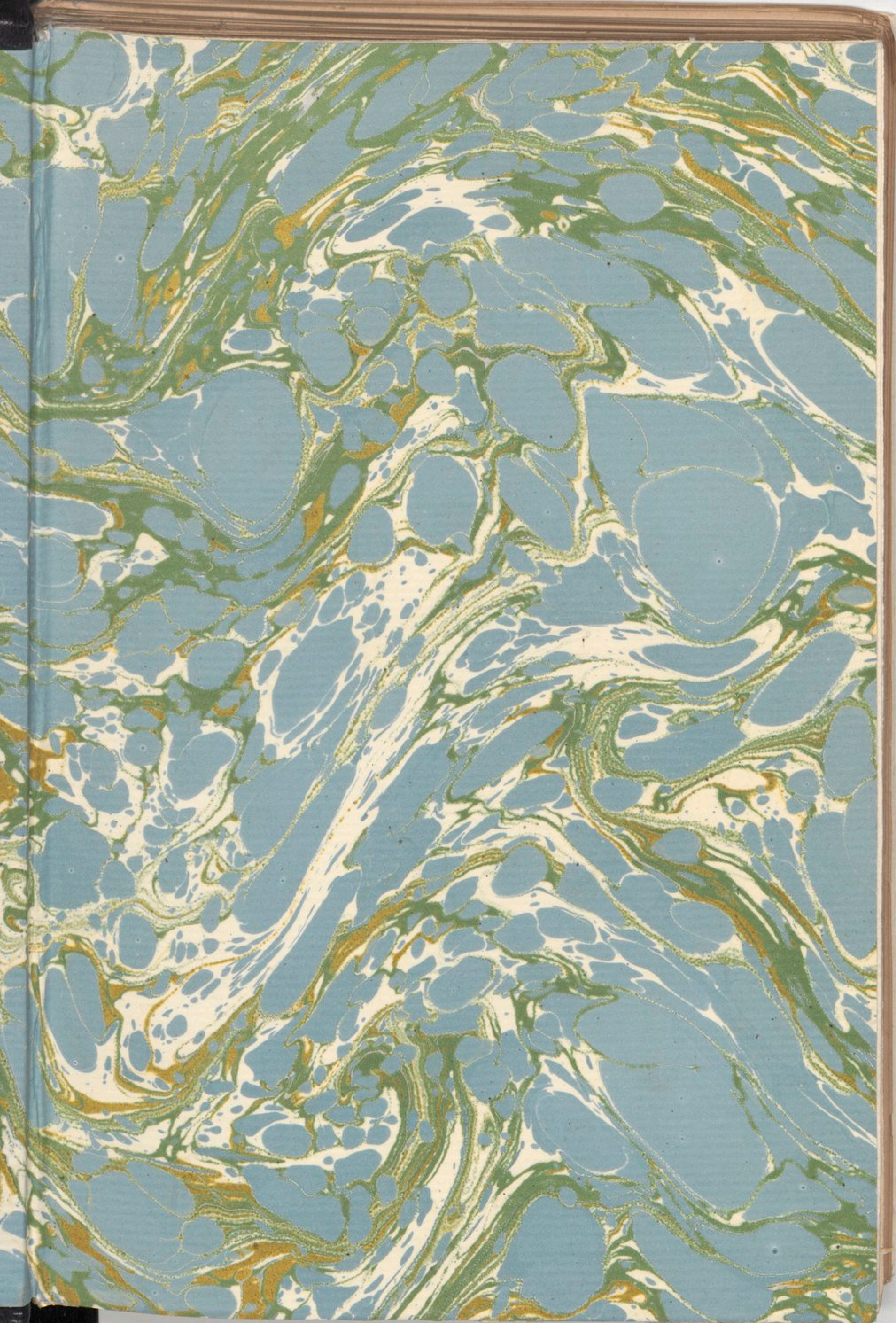
Les Contes de fées de Charles Perrault, revus et précédés d'une préface par F. Fertiault,...







LES

CONTES DE FÉES

DE

CHARLES PERRAULT

PARIS. — IMPRIMERIE DE ÉDOUARD BLOT,
Rue Saint-Louis, 46 (Marais).


BIBLIOTHÈQUE POUR ENF
L'HEUR
JOY
PAS



A. Hadamard inv. et del. — Imp. Godard, Paris.

Jupiter lui apparut aussitôt, la foudre en main et tonnant.

LES CONTES DE FÉES

DE

CHARLES PERRAULT

REVUS ET PRÉCÉDÉS D'UNE PRÉFACE

PAR

F. FERTIAULT

Auteur de *Pâquerettes et Boutons d'or*, de *la Bonne Étoile*, etc.



PARIS

33, QUAI DES AUGUSTINS, ET PASSAGE DES PANORAMAS, 38

J. VERMOT, ÉDITEUR-LIBRAIRE

SUCCESSEUR DES MAISONS HIVERT ET DESESSERTS



AUX JEUNES LECTEURS DES CONTES DE FÉES

ET AUSSI UN PEU A LEURS PARENTS

> Avant de donner la coupe à boire à l'enfance, trempez-y la lèvre et goûtez le breuvage; s'il n'est pas assez bon pour elle, purifiez-le.
>
> De V......



Les contes de Charles Perrault ont bercé notre enfance; notre jeunesse s'est réjouie à leur lecture, et maintenant nous les relisons encore.

Depuis plus de deux cent cinquante ans qu'ils sont écrits, ils ont passé par toutes les mémoires; et il n'est personne, même

parmi les plus boudeurs, qui n'en ait gardé un riant souvenir.

Qu'on ne s'y trompe pas, ces fraîches légendes de fées, depuis longtemps populaires, le deviennent tous les jours de plus en plus encore : avec leurs aventures morales et amusantes, elles sont le premier code de toute jeune intelligence... et ces récits, qui, avant nous, ont tant fait rire nos grands-pères, feront rire et captiveront à leur tour nos enfants.

Maintenant, une question.

Quand Perrault a écrit ses contes, a-t-il pensé à la classe nombreuse et si intéressante que je viens de nommer? a-t-il eu spécialement en vue de faire un livre pour la jeunesse, et d'être en tous points irréprochablement convenable pour de jeunes lecteurs?

Personne ne sera de cet avis.

Perrault, dans cette œuvre, comme le bon La Fontaine dans ses Fables, a laissé couler sa verve facile. Son style a pris les allures qu'il lui a plu ; sa phrase s'est taillée, son expression est venue comme bon lui a semblé... et de ce travail sans gêne il est résulté les contes que vous savez, contes s'adressant à tous, aux enfants et aux hommes, c'est-à-dire aux petits et aux grands enfants, mais n'étant point assez

préparés, épurés ni châtiés pour être spécialement donnés en lecture à la jeunesse.

Quelques taches (et je dis taches par rapport aux jeunes esprits à qui l'on destine ce livre) se rencontrent à de rares intervalles et semblent, pour ainsi dire, égarées et faisant ombre à travers les fraîcheurs et les charmes de son style...

J'ose croire que l'on me saura bon gré de m'être imposé la tâche de les faire disparaître.

Voici à quel titre je l'ai entrepris :

Je suis père, et je me suis fait une religion de l'instruction de mon enfant.

La mémoire charmée par ce qui me restait de ces gracieux contes, je songeais à les lui mettre bientôt entre les mains.

Mais, en père prudent, je commençai d'abord par les relire moi-même, et les relire cette fois, non plus pour m'amuser, mais la loupe devant les yeux, et analysant; faisant dans ce cas comme la mère attentive, qui goûte la première au mets préparé pour son enfant, et veut, avant de le lui laisser manger, s'assurer de sa qualité et de sa saveur.

C'est en les relisant ainsi, en les pesant phrase par phrase, mot par mot, que j'y ai découvert les légères

taches signalées tout à l'heure, et que l'idée me vint de passer la plume dessus.

En effet, doit-on songer à sevrer ses enfants de ces fantaisies, de ces féeries délicieuses?

Non; ce serait à plaisir ôter des mains du petit berger la bonne tasse de lait qu'il va boire.

Seulement si, sur la surface laiteuse, on remarque quelques grains de poussière, il peut bien être permis de les enlever.

En deux mots vous voyez mon but :

Perrault a fait un chef-d'œuvre, mais sans le destiner précisément aux enfants; ce chef-d'œuvre, mes bons petits amis, moi je veux vous le conserver, mais en le purifiant tout à fait à votre intention.

Ayez donc pleine confiance en moi; ne craignez point un vandalisme.

Votre conteur chéri, je vous le laisse tout entier: ce sera toujours *le Petit Chaperon-Rouge*, avec sa galette et sa mère-grand; *le Petit Poucet*, avec ses bottes de sept lieues; *la Barbe-Bleue*, avec sa femme curieuse et sa clef tachée de sang; et *Peau d'Ane*, avec son gâteau; et *Cendrillon*, avec sa petite pantoufle; et *la Belle au Bois dormant*, et *Riquet à la Houppe*, et tous les autres; — un respect religieux, et tout filial de



ma part pour votre auteur, présidera à ma paternelle révision ; il n'y aura rien de changé pour vous; non, rien, si ce n'est quelque imperceptible expression, la plupart du temps incompréhensible ou impropre, ou, tout au plus, quelque phrase vous parlant de choses inconnues ou en dehors de votre âge [1].

Non, mes chers enfants, ce n'est point un profane qui vient tailler et trancher cruellement dans le naïf trésor de vos légendes; c'est au contraire un ami, un père, qui, aimant par-dessus tout ces récits lointains et leur simple morale, a voulu, en toute humilité, mettre une dernière main à cette œuvre si attrayante, et la rendre entièrement propre à votre jeunesse et digne de vous.

Lisez, mes petits amis, lisez; Perrault eût été à ma place, il eût fait sans aucun doute ce que je viens faire aujourd'hui... ou, si l'on persistait à me dire

[1] Un changement à remarquer est celui des *moralités* de chaque conte. Perrault les avait faites en vers; je les ai rétablies en prose, beaucoup moins à cause de la faiblesse de la poésie que pour compléter ce que l'auteur y a laissé d'imparfait. — Telle moralité rimée par lui ne dit pas un mot de ce qu'elle devrait dire; telle autre est d'une impropriété d'expressions si grande qu'il n'est pas possible de la conserver... Un simple exposé en prose m'a paru préférable aux vers de Perrault, quoique Perrault ait eu dans le temps assez bonne opinion de ses vers.

qu'il a écrit ces contes exprès pour ses enfants, et que j'aurais pu me dispenser de ma tâche, je répondrais ceci : — qu'il faut alors que depuis deux cent cinquante ans l'acception de certains mots ait bien changé, et que ce qui, a-t-on la bonté de prétendre, pouvait passer dans ce temps-là, ne peut plus passer aujourd'hui.

Oui, mes chers petits lecteurs, le travail que je m'impose ici (et en disant cela je me répète) est une tâche toute cordiale et toute paternelle; oui, Perrault écrirait ses contes de nos jours (toujours en admettant, ce qui n'est pas, qu'il les ait écrits exprès pour la jeunesse), qu'aucune des expressions supprimées ou modifiées dans cette édition ne sortirait de sa plume; il se châtierait lui-même et bâtonnerait certains mots, et, songeant à son rôle de premier moraliste de l'enfance, il s'en rendrait tout à fait digne par la réserve de la pensée et la circonspection de sa phrase.

J'espère m'être à peu près mis à ce point de vue important, et, loin de redouter un blâme, je pense plutôt avoir pénétré dans les intentions des parents et devoir obtenir, de la part de quelques-uns, un remercîment affectueux et sincère ; de la part de

tous les autres, l'assurance de leur estime et leur approbation...

La lecture du livre, *revu et corrigé*[1], vous fera voir si c'est trop attendre.

F. FERTIAULT.

[1] Je désire faire entendre bien clairement que ce n'est point le *style* de Perrault que j'ai modifié; mais seulement quelques-unes de ses *expressions* que j'ai fait disparaitre en les remplaçant.

NOTICE

SUR L'AUTEUR ET SES CONTES



Charles Perrault est né à Paris le 12 janvier 1628.

Il eut trois frères : l'un d'eux, Claude, médecin et architecte, est l'auteur du plan de la colonnade du Louvre.

Il fit des études laborieuses et brillantes.

Protégé par Colbert, il devint plus tard *premier commis des bâtiments du roi.*

Il s'occupa toujours avec ardeur de travaux littéraires, faisant tantôt des vers, tantôt de la prose.

Comme à bien d'autres écrivains, l'œuvre à laquelle il attachait peut-être la moindre importance est celle qui lui fit le plus de réputation : ce sont ses contes.

Eux seuls ont popularisé le nom de Charles Perrault, que, sans eux, bien peu d'entre nous connaîtraient aujourd'hui.

Il recueillit la matière de ces naïfs récits dans la bouche des nourrices de son temps, et il les habilla de son style aussi naïf qu'elles.

De nombreuses traditions les avaient conservés jusqu'alors; mais il est fort probable que si Perrault n'eût pris la peine de les écrire, ces récits seraient à cette heure perdus pour nous.

Perrault avait plus de cinquante ans quand il se mit à ce travail.

Dans l'origine, ses *Contes de ma mère l'Oie* furent appelés par lui : *Histoires ou Contes du temps passé*. Toutes les éditions, depuis 1697 jusqu'à celles de 1724, n'en contiennent que huit : *la Belle au bois dormant*, *la Barbe-Bleue*, *le Petit Chaperon-Rouge*, *les Fées*, *le Chat botté*, *Riquet à la Houppe*, *Cendrillon* et

le Petit Poucet. — *Peau d'Ane* et *les Souhaits ridicules* ont été écrits en vers par Perrault, et, depuis lui, remis en prose. *L'Adroite Princesse ou les Aventures de Finette* n'est pas de lui, mais de Mlle M. J. Lhéritier de Villandon.

Le succès des contes de Perrault fit qu'il eut un grand nombre d'imitateurs, parmi lesquels on peut citer Mme d'Aulnoy, Mme de Beaumont, Mme de Murat, Ducray-Duminil, et d'autres. On trouve, dans ces essais faits à sa manière, plus ou moins d'agrément et d'invention ; mais Perrault est resté jusqu'à présent l'unique; lui seul sera le compagnon inséparable de toutes les enfances.

Il vécut tranquillement jusqu'en 1703. Le 16 mai, il mourut en philosophe et en chrétien, recevant pour récompense d'une vie pure les larmes de ses enfants et les regrets de ses amis.

F. Fertiault.





A. Hadamard inv. et del. Imp. Godard, Paris.

Le petit Poucet, s'étant approché de l'Ogre, lui tira ses bottes.

LE

PETIT POUCET



Il y avait une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons : l'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept. On s'étonnera que le bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps; mais c'est que la

Providence leur en donnait souvent deux à la fois.

Ils étaient fort pauvres, et leurs enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot, prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. Il était fort petit, et quand il vint au monde, il n'était guère plus gros que le pouce; ce qui fit qu'on l'appela le petit Poucet.

Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait toujours le tort. Cependant il était le plus avisé de tous ses frères, et s'il parlait peu, il écoutait beaucoup.

Il vint une année très-fâcheuse; et la famine fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants. Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur :

« Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants : je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé, car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient.

— Ah! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu bien toi-même mener perdre tes enfants ? »

Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir : elle était pauvre, mais elle était leur mère.

Cependant, ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant.

Le petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent ; car, ayant entendu, de dans son lit, qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé très-doucement et glissé sous l'escabelle de son père, pour les écouter sans être vu. Il alla

se recoucher, et ne dormit point du reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à faire. Il se leva de bon matin, et alla au bord d'un ruisseau, où il remplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison.

On partit, et le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savait à ses frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où, à dix pas de distance, on ne se voyait pas l'un l'autre.

Le bûcheron se mit à couper du bois, et ses enfants à ramasser des broutilles pour faire des fagots. Le père et la mère, les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup par un sentier détourné.

Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toutes leurs forces. Le petit Poucet les laissa crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison, car, en marchant, il avait laissé tomber le long du chemin les petits cail-



loux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc :

« Ne craignez point, mes frères; mon père et ma mère nous ont laissé sici, mais je vous ramènerai bien au logis : suivez-moi seulement. »

Ils le suivirent, et il les mena jusqu'à leur maison, par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord rentrer, mais ils se mirent tous contre la porte, pour écouter ce que di saient leur père et leur mère.

Dans le moment que le bûcheron et la bûcheronne arrivèrent chez eux, le seigneur du village leur envoya dix écus qu'il leur devait il y avait longtemps, et dont ils n'espéraient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie. Comme il y avait longtemps qu'ils n'avaient mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes. Lors-

qu'ils furent rassasiés, la bûcheronne dit :

« Hélas ! où sont maintenant nos pauvres enfants ? ils feraient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre, j'avais bien dit que nous nous en repentirions. Que font-ils maintenant dans cette forêt? Hélas ! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés ; tu es bien inhumain d'avoir ainsi perdu tes enfants ! »

Le bûcheron s'impatienta à la fin ; car elle redit plus de vingt fois qu'il s'en repentirait, et qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisait.

Ce n'est pas que le bûcheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme ; mais c'est qu'elle lui rompait la tête, et qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très-importunes celles qui ont toujours bien dit.

La bûcheronne était tout en pleurs et disait :

« Hélas! où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants? »

Elle le dit une fois si haut, que les enfants, qui étaient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble :

« Nous voilà, nous voilà! »

Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant :

« Que je suis aise de vous revoir, mes chers enfants! Vous êtes bien las, et vous avez bien faim : et toi, Pierrot, comme te voilà crotté! viens que je te débarbouille. »

Ce Pierrot était son fils aîné, qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau, et qu'elle était un peu rousse.

Ils se mirent à table, et mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au père et à la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la forêt, en parlant presque tous ensemble. Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants avec eux, et cette joie dura tant que les dix écus durè-

rent; mais lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin, et résolurent de les perdre encore; et, pour ne pas manquer le coup, de les mener bien plus loin que la première fois.

Ils ne purent parler de cela si secrètement, qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avait déjà fait; mais quoiqu'il se fût levé de grand matin, pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout : car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne savait que faire, lorsque la bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourrait se servir de son pain au lieu de cailloux, en le jetant par miettes le long des chemins où ils passeraient : il le serra donc dans sa poche.

Le père et la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais et le plus obscur : et dès qu'ils y furent, ils gagnè-

rent un faux-fuyant, et les laissèrent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait trouver aisément son chemin par le moyen de son pain qu'il avait semé partout où il avait passé; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette : les oiseaux étaient venus, qui avaient tout mangé.

Les voilà donc bien affligés, car, plus ils s'égaraient, plus ils s'enfonçaient dans la forêt. La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils croyaient n'entendre de tous côtés que des hurlements de loups qui venaient à eux pour les manger.

Ils n'osaient presque se parler ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os; ils glissaient à chaque pas, tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains. Le petit Poucet grimpa au haut d'un arbre pour voir s'il ne découvrirait rien : tournant la tête de

tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui était bien loin par delà de la forêt. Il descendit de l'arbre, et lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien : cela le désola.

Cependant, ayant marché quelque temps avec ses frères du côté où il avait vu la lumière, il la revit en sortant du bois.

Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs, car souvent ils la perdaient de vue; ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelque fond. Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient. Le petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la forêt, et qui demandaient à coucher par charité. Cette femme, les voyant tous si jolis, se mit à pleurer et leur dit :

« Hélas ! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus? Savez-vous bien que c'est ici

la maison d'un Ogre qui mange les petits enfants?

— Hélas! madame, lui répondit le petit Poucet qui tremblait de toute sa force, aussi bien que ses frères, que ferons-nous? il est bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retenir chez vous; et, cela étant, nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange; peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier. »

La femme de l'Ogre, qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer, et les mena se chauffer auprès d'un bon feu; car il y avait un mouton tout entier à la broche pour le souper de l'Ogre.

Comme ils commençaient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte; c'était l'Ogre qui revenait.

Aussitôt sa femme les fit cacher sous le

lit, et alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le souper était prêt et si on avait tiré du vin, et aussitôt il se mit à table. Le mouton était encore tout sanglant; mais il ne lui en sembla que meilleur. Il flairait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche.

« Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens de préparer, que vous sentiez.

— Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre en regardant sa femme de travers, et il y a ici quelque chose que je n'entends pas. »

En disant ces mots, il se leva de table et alla droit au lit.

« Ah! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme? Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi : bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient fort à propos pour traiter trois Ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours-ci. »

Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre.

Ces pauvres enfants se mirent à genoux en lui demandant pardon; mais ils avaient affaire au plus cruel de tous les Ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévorait déjà des yeux et disait à sa femme que ce serait là de friands morceaux, lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce.

Il alla prendre un grand couteau, et en s'approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguisait sur une longue pierre qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit :

« Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est, n'aurez-vous pas assez de temps demain?

— Tais-toi, reprit l'Ogre, ils en seront plus mortifiés.

— Mais vous avez encore tant de viande, reprit sa femme : voilà un veau, deux moutons et la moitié d'un cochon.

— Tu as raison, dit l'Ogre; donne-leur

bien à souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher. »

La bonne femme fut ravie de joie, et leur porta bien à souper; mais ils ne purent manger, tant ils étaient saisis de peur. Pour l'Ogre, il se mit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une douzaine de coups de plus qu'à l'ordinaire, ce qui lui donna un peu dans la tête, et l'obligea de s'aller coucher.

L'Ogre avait sept filles qui n'étaient encore que des enfants. Ces petites Ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche, comme leur père; mais elles avaient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu et une fort grande bouche, avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes, mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang.

On les avait fait coucher de bonne

heure, et elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête. Il y avait dans la même chambre un autre lit de la même grandeur; ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons; après quoi elle alla rejoindre son mari.

Le petit Poucet, qui avait remarqué que



les filles de l'Ogre avaient des couronnes d'or sur la tête, et qui craignait qu'il ne

prît à l'Ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, et prenant les bonnets de ses frères et le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses frères et sur la sienne, afin que l'Ogre les prît pour ses filles et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger.

La chose réussit comme il l'avait pensé; car l'Ogre, s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, et prenant son grand couteau :

« Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles, n'en faisons pas à deux fois. »

Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, et s'approcha du lit où étaient les petits garçons, qui dormaient tous, excepté le petit Poucet, qui eut bien peur

lorsqu'il sentit la main de l'Ogre qui lui tâtait la tête comme il avait tâté celle de tous ses frères. L'Ogre, qui sentit les couronnes d'or :

« Vraiment, dit-il, j'allais faire là un bel ouvrage! je vois bien que je bus trop hier au soir. »

Il alla ensuite au lit de ses filles, où, ayant senti les petits bonnets des garçons :

« Ah! les voilà, dit-il, nos gaillards : travaillons hardiment. »

En disant ces mots, il coupa, sans balancer, la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher.

Aussitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il réveilla ses frères, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin, et sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant, et sans savoir où ils allaient.

L'Ogre, s'étant éveillé, dit à sa femme : « Va-t'en là-haut préparer ces petits drôles d'hier au soir. »

L'Ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendait qu'on les préparât, et croyant qu'il lui ordonnait de les aller vêtir. Elle monta en haut, où elle fut bien surprise lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées et nageant dans leur sang.

Elle commença par s'évanouir (car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres). L'Ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne dont il l'avait chargée, monta en haut pour l'aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme, lorsqu'il vit cet affreux spectacle.

« Ah! qu'ai-je fait? s'écria-t-il; ils me le payeront, les malheureux, et tout à l'heure ! »

Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme; et l'ayant fait revenir :

« Donnez-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aille les attraper. »

Il se mit en campagne, et après avoir couru de tous côtés, il entra enfin dans le chemin où marchaient les pauvres enfants, qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'Ogre qui allait de montagne en montagne, et qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait du moindre ruisseau. Le petit Poucet, qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étaient, y fit cacher ses six frères, et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendrait.

L'Ogre, qui se trouvait fort las du chemin qu'il avait fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme), voulut se reposer; et, par hasard, il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étaient cachés.

Comme il n'en pouvait plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque

temps, et vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfants n'en eurent pas moins de peur que quand il tenait son grand couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en fut le moins effrayé, et dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'Ogre dormait bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de lui.

Ils crurent son conseil, et gagnèrent vite la maison.

Le petit Poucet s'étant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, et les mit aussitôt. Les bottes étaient fort grandes et fort larges; mais comme elles étaient fées, elles avaient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussait, de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles eussent été faites pour lui.

Il alla droit à la maison de l'Ogre, où il trouva sa femme qui pleurait auprès de ses filles égorgées.

« Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger, car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer, s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu, et m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues, que voilà, pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyiez pas que je suis un affronteur.

La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait; car cet Ogre ne laissait pas d'être bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfants. Le petit Poucet, étant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre, s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas

d'accord de cette dernière circonstance, et qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre; qu'à la vérité, il n'avait pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues, dont il ne se servait que pour courir après les petits enfants. Ces gens-là assurent le savoir de bonne part, et même pour avoir bu et mangé dans la maison du bûcheron. Ils assurent que lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la cour, où il savait qu'on était fort en peine d'une armée qui était à deux cents lieues de là, et du succès d'une bataille qu'on avait donnée. Il alla trouver le roi, et lui dit que, s'il le souhaitait, il lui rapporterait des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venait à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même, et cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait, car le roi le payait parfaitement pour

porter ses ordres à l'armée; et une infinité de dames lui donnaient tout ce qu'il voulait pour avoir les nouvelles qu'elles désiraient connaître.

Après avoir fait, pendant quelque temps, le métier de courrier, et y avoir amassé beaucoup de biens, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à l'aise. Il acheta des offices de nouvelle création pour son père et pour ses frères, et par là il les établit tous, et fit parfaitement bien sa cour en même temps.

MORALITÉ

Par ce conte, vous voyez qu'il ne suffit pas toujours d'avoir de la gentillesse et d'être beau parleur, mais qu'il vaut encore mieux, tout informe, grêle ou peu apparent que l'on peut être, avoir du sens et du jugement, pour se tirer avec adresse des circonstances difficiles de la vie.

porter ses entrées à l'arrière et [illegible] de dames lui donnaient tout ce qu'il [illegible] lui pour avoir les nouvelles qu'elles [illegible] raient connaître [illegible]

Après avoir fait pendant quelque temps le métier de [illegible], et y avoir gagné beaucoup de bien, [illegible] où il n'est pas possible d'imaginer [illegible] qu'on ait [illegible] il [illegible] [illegible] pour [illegible] tarés, et par là il [illegible] parfaitement [illegible]

MORALITÉ

Par [illegible] qu'il ne sortit pas toujours d'avoir de la [illegible] d'une bonne [illegible] [illegible], tout [illegible] [illegible] peut être [illegible] [illegible], pour [illegible] [illegible] de la [illegible]


BIBLIOTHÈQUE POUR
ANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS



A. Hadamard inv. et del. Imp. Godard à Paris.

« Tire la chevillette, la bobinette cherra ». Le petit Chaperon entra.

LE PETIT

CHAPERON-ROUGE



Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir; sa mère en était folle et sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui seyait si bien que,

partout, on l'appelait le petit Chaperon-Rouge.

Un jour sa mère, ayant fait des galettes, lui dit :

« Va voir comment se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade; porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. »

Le petit Chaperon-Rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra compère le loup, qui eut bien envie de la manger; mais il n'osa, à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt. Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un loup, lui dit :

« Je vais voir ma mère-grand, et lui porter une galette avec un petit pot de beurre que ma mère lui envoie.

— Demeure-t-elle bien loin? lui dit le loup.

— Oh! oui, lui dit le petit Chaperon-Rouge, c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du village.

— Eh bien! dit le loup, je veux l'aller



voir aussi, et je m'y en vais par ce chemin-ci et toi par ce chemin-là, et nous verrons à qui plus tôt y sera. »

Le loup se mit à courir de toute sa force

par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après les papillons et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait.

Le loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la mère-grand; il heurte :

« Toc, toc.

— Qui est là?

— C'est votre fille, le petit Chaperon-Rouge, dit le loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. »

La bonne mère-grand, qui était dans son lit, à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria :

« Tire la chevillette, la bobinette cherra. »

Le loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme et la dévora en moins de rien, car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé; ensuite il ferma la porte et alla se coucher

dans le lit de la mère-grand, en attendant le petit Chaperon-Rouge, qui quelque temps après vint heurter à la porte :

« Toc, toc.

— Qui est là? »

Le petit Chaperon-Rouge, qui entendit la grosse voix du loup, eut peur d'abord; mais croyant que sa mère-grand était enrhumée, il répondit :

« C'est votre fille, le petit Chaperon-Rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. »

Le loup lui cria en adoucissant un peu sa voix :

« Tire la chevillette, la bobinette cherra. »

Le petit Chaperon-Rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit.

Le loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture :

« Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi. »

Le petit Chaperon-Rouge se déshabille, et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand était faite en son déshabillé. Elle lui dit :

« Ma mère-grand, que vous avez de grands bras!

— C'est pour mieux t'embrasser, mon enfant.

— Ma mère-grand que vous avez de grandes jambes!

— C'est pour mieux courir, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles!

— C'est pour mieux écouter, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux!

— C'est pour mieux voir, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents!

— C'est pour te manger! »

Et en disant ces mots, le méchant loup

se jeta sur le petit Chaperon-Rouge, et le mangea.

MORALITÉ

Ceci vous prouve qu'il ne faut jamais écouter les conseils que lorsqu'ils viennent de gens prudents et sages, et que souvent il peut vous en coûter cher pour mettre de l'inexactitude à remplir les ordres qu'on vous donne ou les missions qu'on vous confie.





A. Hadamard inv. et del.

Imp. Godard, Paris.

Ils lui passèrent leur épée au travers du corps et le laissèrent mort.

LA

BARBE-BLEUE



Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderies et des carrosses tout dorés; mais, par malheur, cet homme avait la barbe bleue : cela le rendait si laid et

si terrible, qu'il n'était ni femme ni fille qui ne s'enfuît devant lui.

Une de ses voisines, dame de qualité, avait deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, en lui laissant le choix de celle qu'elle voudrait lui donner. Elles n'en voulaient point toutes deux, et se le renvoyèrent l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtait encore, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne savait ce que ces femmes étaient devenues.

La Barbe-Bleue, pour faire connaissance, les mena avec leur mère, et trois ou quatre de leurs meilleures amies et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'était que promenades, que parties de chasse et de pêche, que danses et festins, que collations; on ne dormait point, et on passait

toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres; enfin, tout alla si bien, que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avait plus la barbe si bleue, et que c'était un fort honnête homme. Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage se conclut.

Au bout d'un mois, la Barbe-Bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage en province, de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence; qu'il la priait de se bien divertir pendant son absence; qu'elle fît venir ses bonnes amies, qu'elle les menât à la campagne, si elle le voulait; que partout elle fît bonne chère.

« Voilà, lui dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles; voilà celle de la vaisselle d'or et d'argent qui ne sert pas tous les jours; voilà celle de mes coffres-forts où est mon or et mon argent; celle de mes cassettes, où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous les appartements. Pour cette petite clef-ci, c'est la

clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas; ouvrez tout, allez partout; mais, pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte que, s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. »

Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné; et lui, après l'avoir embrassée, monte dans son carrosse et part pour son voyage.

Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât querir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avaient impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y était, à cause de sa barbe bleue qui leur faisait peur. Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et

la beauté des tapisseries, des lits, des sophas, des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs, où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil, étaient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eût jamais vues; elles ne cessaient d'exagérer et d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant ne se divertissait point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas.

Elle fut si pressée de sa curiosité, que, sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compagnie, elle descendit par un escalier dérobé, et avec tant de précipitation, qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Étant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son mari lui avait faite, et, considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéis-

sante; mais la tentation était si forte, qu'elle ne put la surmonter; elle prit donc la petite clef et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées; après quelques moments, elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé, dans lequel se mirait le corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs; c'étaient toutes les femmes que la Barbe-Bleue avait épousées et qu'il avait égorgées l'une après l'autre. Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet, qu'elle venait de retirer de la serrure, lui tomba de la main.

Après avoir un peu repris ses sens, elle ramassa la clef, referma la porte, et monta à sa chambre, pour se remettre un peu; mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle était émue.

Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux

ou trois fois; mais le sang ne s'en allait point; elle eut beau la laver, et même la frotter avec du sable et du grès, il y demeura toujours du sang, car la clef était fée, et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre.

La Barbe-Bleue revint de son voyage dès le soir même, et dit qu'il avait reçu des lettres en chemin qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour.

Le lendemain, il lui demanda les clefs, et elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé.

« D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres?

— Il faut, dit-elle, que je l'aie laissée là-haut sur ma table.

— Ne manquez pas, dit la Barbe-Bleue, de me la donner tantôt. »

Après plusieurs remises, il fallut lui apporter la clef. La Barbe-Bleue l'ayant considérée, dit à sa femme :

« Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef?

— Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort.

— Vous n'en savez rien? reprit la Barbe-Bleue; je le sais bien, moi : vous avez voulu entrer dans le cabinet. Eh bien, madame, vous y entrerez, et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues. »

Elle se jeta aux pieds de son mari, en pleurant et lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir, de n'avoir pas été obéissante. Elle aurait attendri un rocher, belle et affligée comme elle était; mais la Barbe-Bleue avait un cœur plus dur qu'un rocher.

« Il faut mourir, madame, lui dit-il, et tout à l'heure.

— Puisqu'il faut mourir, répondit-elle en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu.

— Je vous donne un demi-quart d'heure, reprit la Barbe-Bleue, mais pas un moment davantage. »

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa sœur, et lui dit :

« Ma sœur Anne (car elle s'appelait ainsi), monte, je te prie, sur le haut de la tour, pour voir si mes frères ne viennent point; ils m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui; et si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. »

La sœur Anne monta sur le haut de la tour, et la pauvre affligée lui criait de temps en temps :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? »

Et la sœur Anne lui répondait :

« Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie. »

Cependant la Barbe-Bleue, tenant un grand coutelas à la main, criait de toute sa force :



« Descends vite, ou je monterai là-haut !

— Encore un moment, s'il vous plaît, » lui répondait sa femme; et aussitôt elle criait tout bas :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Et la sœur Anne répondait :

« Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie.

— Descends donc vite, criait la Barbe-Bleue, ou je monterai là-haut !

— Je m'en vais, » répondit la femme ; et puis elle criait :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci.

— Sont-ce mes frères ?

— Hélas ! non, ma sœur, je vois un troupeau de moutons.

— Ne veux-tu pas descendre ? criait la Barbe-Bleue.

— Encore un petit moment, » répondait sa femme ; et puis elle criait :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté ; mais ils sont bien loin encore.

— Dieu soit loué! s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères.

— Je leur fais signe tant que je puis de se hâter. »

La Barbe-Bleue se mit à crier si fort, que toute la maison en trembla.

La pauvre femme descendit, et alla se jeter à ses pieds, tout éplorée et tout échevelée.

« Cela ne sert de rien, lui dit la Barbe-Bleue; il faut mourir! »

Puis, la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le coutelas en l'air, il allait lui abattre la tête.

La pauvre femme, se tournant vers lui et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir.

« Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu. » Et levant son bras...

Dans ce moment, on heurta si fort à la porte, que la Barbe-Bleue s'arrêta tout court; on ouvrit, et aussitôt on vit entrer

deux cavaliers qui, mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe-Bleue.

Il reconnut que c'étaient les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire; de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver; mais les deux frères le poursuivirent de si près, qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps et le laissèrent mort.

La pauvre femme était presque aussi morte que son mari, et n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses frères.

Il se trouva que la Barbe-Bleue n'avait point d'héritiers, et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa jeune sœur Anne avec un gentilhomme dont elle était aimée depuis longtemps; une autre partie, à acheter des charges de capitaine à ses deux frères, et le reste à se marier elle-même à un fort honnête

homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec la Barbe-Bleue.

MORALITÉ

Vous voyez par ce conte jusqu'à quels malheurs peuvent conduire la curiosité et la désobéissance, et que souvent ce moment si court de coupable satisfaction peut vous laisser des chagrins et des regrets poignants pour le reste de votre vie.



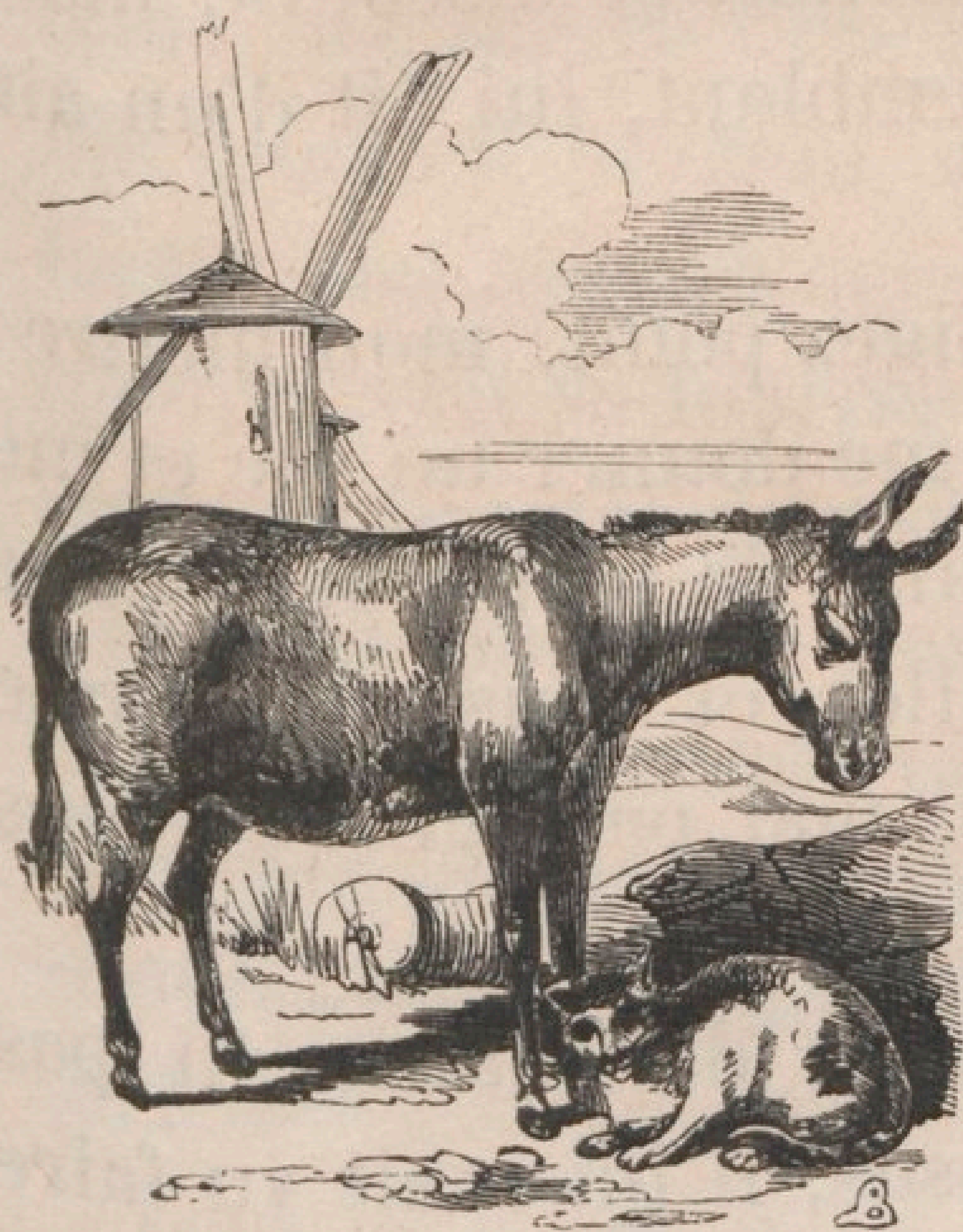
A. Hadamard inv. et del. Imp. Godard à Paris.

L'Ogre se changea en Lion, le Chat fut si effrayé, qu'il gâgna les gouttières.

LE MAITRE CHAT

OU

LE CHAT BOTTÉ



Un meunier ne laissa pour tous biens, à trois enfants qu'il avait, que son moulin, son âne et son chat. Les partages furent bientôt faits; ni le notaire, ni le procureur n'y furent point appelés; ils auraient

eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le moulin, le second eut l'âne, et le plus jeune n'eut que le chat.

Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot :

« Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble; pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat, et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. »

Le chat, qui entendit ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, lui dit d'un air posé et sérieux :

— Ne vous affligez point, mon maître; vous n'avez qu'à me donner un sac et me faire faire une paire de bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. »

Quoique le maître du chat ne fît pas grand fond là-dessus, il lui avait vu faire tant de tours de souplesse pour prendre

des rats et des souris, comme quand il se pendait par les pieds, ou qu'il se cachait dans la farine pour faire le mort, qu'il ne désespéra pas d'en être secouru dans sa misère.

Lorsque le chat eut ce qu'il avait demandé, il se botta bravement; et, mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses pattes de devant, et s'en alla dans une garenne où il y avait grand nombre de lapins. Il mit du son et des lacerons dans son sac et s'étendit comme s'il eût été mort; il attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vînt se fourrer dans son sac pour manger ce qu'il y avait mis.

A peine se fut-il couché qu'il eut contentement: un jeune étourdi de lapin entra dans son sac, et le maître chat, tirant aussitôt les cordons, le prit et le tua sans miséricorde.

Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le roi, et demanda à lui parler. On

le fit monter à l'appartement de Sa Majesté, où, étant entré, il fit une grande révérence au roi, et lui dit :

« Voilà, sire, un lapin de garenne que M. le marquis de Carabas (c'était le nom qu'il lui prit en gré de donner à son maître) m'a chargé de vous présenter de sa part.

— Dis à ton maître, répondit le roi, que je le remercie, et qu'il me fait plaisir. »

Une autre fois il alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert, et lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons et les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au roi, comme il avait fait du lapin de garenne. Le roi reçut encore avec plaisir les deux perdrix, et lui fit donner pour boire.

Le chat continua ainsi, pendant deux ou trois mois, de porter de temps en temps au roi du gibier de la chasse de son maître.

Un jour qu'il sut que le roi devait aller à la promenade sur le bord de la rivière

avec sa fille, la plus belle princesse du monde, il dit à son maître :

« Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite ; vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière à l'endroit que je vous montrerai, et ensuite me laisser faire. »

Le marquis de Carabas fit ce que son chat lui conseillait, sans savoir à quoi cela serait bon. Dans le temps qu'il se baignait, le roi vint à passer, et le chat se mit à crier de toute sa force :

« Au secours! au secours! voilà M. le marquis de Carabas qui se noie! »

A ce cri, le roi mit la tête à la portière ; et, reconnaissant le chat qui lui avait apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ses gardes qu'on allât vite au secours de M. le marquis de Carabas.

Pendant qu'on retirait le pauvre marquis de la rivière, le chat, s'approchant du carrosse, dit au roi que dans le temps que son maître se baignait, il était venu

des voleurs qui avaient emporté ses habits, quoiqu'il eût crié : *Au voleur!* de toute sa force. Le drôle les avait cachés sous une grosse pierre. Le roi ordonna aussitôt aux officiers de sa garde-robe d'aller querir un de ses plus beaux habits pour M. le marquis de Carabas. Le roi lui fit mille caresses, et comme les beaux habits qu'on venait de lui donner relevaient sa bonne mine (car il était beau et bien fait de sa personne), la fille du roi le trouva fort à son gré, et le marquis de Carabas ne lui eut pas plutôt jeté deux ou trois regards fort respectueux, qu'elle se sentit prise pour lui du plus vif intérêt.

Le roi voulut qu'il montât dans son carrosse, et qu'il fût de la promenade.

Le chat, ravi de voir que son dessein commençait à réussir, prit les devants, et ayant rencontré des paysans qui fauchaient un pré, il leur dit :

« Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au roi que le pré que vous fauchez

appartient à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. »



Le roi ne manqua pas de demander aux faucheurs à qui était ce pré qu'ils fauchaient :

« C'est à M. le marquis de Carabas, » dirent-ils tous ensemble : car la menace du chat leur avait fait peur.

« Vous avez là un bel héritage! dit le roi au marquis de Carabas.

— Vous voyez, sire, répondit le marquis; c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. »

Le maître chat, qui allait toujours devant, rencontra des moissonneurs et leur dit :

« Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces blés appartiennent à M. le marquis de Carabas, vous serez hachés menu comme chair à pâté. »

Le roi, qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenaient tous les blés qu'il voyait.

« C'est à M. le marquis de Carabas, » répondirent les moissonneurs; et le roi s'en réjouit encore avec le marquis.

Le chat, qui allait devant le carrosse, disait toujours la même chose à ceux qu'il rencontrait, et le roi était étonné des grands biens du marquis de Carabas.

Le maître chat arriva enfin dans un beau château, dont le maître était un Ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu; car toutes les terres par où le roi avait passé étaient de la dépendance de ce château. Le chat eut soin de s'informer qui était cet Ogre, et ce qu'il savait faire, et demanda à lui parler, disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son château sans avoir l'honneur de lui faire la révérence.

L'Ogre le reçut aussi civilement que le peut un Ogre, et le fit reposer.

« On m'a assuré, dit le chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'animaux, et que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant?

— Cela est vrai, répondit l'Ogre brusquement, et, pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir lion. »

Le chat fut si effrayé de voir un lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine et sans péril, à

cause de ses bottes, qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles.

Quelque temps après, le chat ayant vu que l'Ogre avait quitté sa première forme, descendit et avoua qu'il avait eu bien peur:

« On m'a assuré encore, dit le chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, par exemple de vous changer en un rat, en une souris : je vous avoue que je tiens cela tout à fait impossible.

— Impossible? reprit l'Ogre, vous allez voir; » et en même temps il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher.

Le chat ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il se jeta dessus et la mangea.

Cependant le roi, qui vit en passant le beau château de l'Ogre, voulut entrer dedans. Le chat, qui entendit le bruit du carrosse qui passait sur le pont-levis, courut au-devant, et dit au roi :

« Votre Majesté soit la bienvenue dans ce château de M. le marquis de Carabas !

— Comment, monsieur le marquis, s'écria le roi, ce château est encore à vous? Il ne se peut rien de plus beau que cette tour et que tous ces bâtiments qui l'environnent : voyons le dedans, s'il vous plaît. »

Le marquis donna la main à la jeune princesse, et suivant le roi, qui montait le premier, ils entrèrent dans une grande salle, où ils trouvèrent une magnifique collation que l'Ogre avait fait préparer pour ses amis, qui devaient le venir voir ce même jour-là, mais qui n'avaient pas osé entrer, sachant que le roi y était. Le roi, charmé des bonnes qualités de M. le marquis de Carabas, de même que sa fille, qui le trouvait aussi fort aimable, et voyant les grands biens qu'il possédait, lui dit, après avoir bu cinq ou six coups :

« Il ne tiendra qu'à vous, monsieur le marquis, que vous ne soyez mon gendre. »

Le marquis, faisant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faisait le roi, et dès le jour même il épousa la princesse.

Le chat devint grand seigneur, et ne courut plus après les souris que pour se divertir.

MORALITÉ

Ayez du savoir-faire dans l'esprit et de l'adresse dans les mains; soyez en un mot travailleurs et industrieux : et vous verrez venir à vous la fortune, qui souvent tournera le dos à ceux qui l'auront eue par leur naissance, et qui, ne sachant rien faire pour la conserver quand ils l'ont, sauraient encore bien moins pour la reconquérir, une fois perdue.





A. Hadamard inv. et del. Imp. Godard, Paris.

Il trouva le petit Jour faisant des armes avec un gros singe.

LA

BELLE AU BOIS DORMANT



Il y avait une fois un roi et une reine, qui étaient si fâchés de n'avoir point d'enfant, si fâchés qu'on ne saurait le dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde : vœux, pèlerinages, tout fut mis en œuvre, et rien n'y faisait. Enfin pourtant le ciel

exauça les prières de la reine et lui accorda une fille.

On fit un beau baptême ; on donna pour marraines à la petite princesse toutes les fées qu'on put trouver dans le pays (il s'en trouva sept), afin que, chacune d'elles lui faisant un don, comme c'était la coutume des fées en ce temps-là, la princesse eût, par ce moyen, toutes les perfections imaginables.

Après les cérémonies du baptême, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avait un grand festin pour les fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif, où il y avait une cuiller, une fourchette et un couteau de fin or, garni de diamants et de rubis. Mais comme chacun prenait sa place à table, on vit entrer une vieille fée qu'on n'avait point priée, parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une tour, et qu'on la croyait morte ou enchantée. Le roi lui fit donner un cou-

vert, mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif comme aux autres, parce que l'on n'en avait fait que sept pour les sept fées. La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes fées, qui se trouva auprès d'elle, l'entendit; et jugeant qu'elle pourrait donner quelque fâcheux don à la petite princesse, alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer, autant qu'il lui serait possible, le mal que la vieille aurait fait.

Cependant les fées commencèrent à faire leur don à la princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle personne du monde; celle d'après, qu'elle aurait de l'esprit comme un ange; la troisième, qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait; la quatrième, qu'elle danserait parfaitement bien; la cinquième, qu'elle chanterait comme un rossignol; la sixième, qu'elle jouerait de toute

sorte d'instruments dans la dernière perfection. Le rang de la vieille fée étant venu, elle dit, en branlant la tête avec plus de dépit que de vieillesse, que la princesse se percerait la main d'un fuseau, et qu'elle en mourrait.

Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, et il n'y eut personne qui ne pleurât.

Dans ce moment la jeune fée sortit de derrière la tapisserie et dit tout haut ces paroles :

« Rassurez-vous, roi et reine, votre fille n'en mourra pas ; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait : la princesse se percera la main d'un fuseau ; mais, au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un roi viendra la réveiller. »

Le roi, pour tâcher d'éviter ce malheur annoncé par la vieille, fit publier aussitôt un édit par lequel il défendait à toutes

personnes de filer au fuseau, ni d'avoir des fuseaux chez soi, sous peine de la vie.

Au bout de quinze ou seize ans, le roi et la reine étant allés à une de leurs maisons de plaisance, il arriva que la jeune princesse, courant un jour dans le château, et montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut du donjon, dans un petit galetas où une bonne vieille était seule à filer sa quenouille.

Cette bonne femme n'avait point ouï parler des défenses que le roi avait faites de filer au fuseau.

« Que faites-vous là, ma bonne femme? dit la princesse.

— Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille, qui ne la connaissait pas.

— Ah! que cela est joli! reprit la princesse : comment faites-vous? Donnez-moi, que je voie si j'en ferais bien autant. »

Elle n'eut pas plutôt pris le fuseau, que comme elle était fort vive, un peu étourdie, et que d'ailleurs l'arrêt des fées l'or-

donnait ainsi, elle s'en perça la main et tomba évanouie.

La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours; on vient de tous côtés; on jette de l'eau au visage de la princesse, on la délace, on lui frappe dans les mains, on lui frotte les tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie : mais rien ne la faisait revenir.

Alors le roi, qui était monté au bruit, se souvint de la prédiction des fées; et jugeant bien qu'il fallait que cela arrivât, puisque les fées l'avaient dit, fit mettre la princesse dans le plus bel appartement du palais, sur un lit en broderie d'or et d'argent. On eût dit un ange, tant elle était belle; car son évanouissement n'avait point ôté les couleurs vives de son teint; ses joues étaient incarnates, et ses lèvres comme du corail; elle avait seulement les yeux fermés : mais on l'entendait respirer doucement, ce qui faisait voir qu'elle n'était pas morte.

Le roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue.

La bonne fée qui lui avait sauvé la vie, en la condamnant à dormir cent ans, était dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque l'accident arriva à la princesse; mais elle en fut avertie en un instant par un petit nain qui avait des bottes de sept lieues (c'étaient des bottes avec lesquelles on faisait sept lieues d'une seule enjambée). La fée partit aussitôt, et on la vit, au bout d'une heure, arriver dans un chariot de feu, traîné par des dragons. Le roi lui alla présenter la main à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avait fait; mais comme elle était grandement prévoyante, elle pensa que quand la princesse viendrait à s'éveiller, elle serait bien embarrassée toute seule dans ce grand et vieux château. Voici ce qu'elle fit : elle toucha de sa baguette tout ce qui était dans ce château (hors le roi et la reine),

gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambre, gentilshommes, officiers, maîtres d'hôtel, cuisiniers, marmitons, galopins, gardes, suisses, pages, valets de pied; elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les écuries, avec les palefreniers, les gros mâtins de la basse-cour, et la petite Pouffle, petite chienne de la princesse, qui était auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même temps que leur maîtresse, afin d'être tout prêts à la servir quand elle en aurait besoin. Les broches mêmes qui étaient au feu, toutes pleines de perdrix et de faisans, s'endormirent; et le feu aussi. Tout cela se fit en un moment : les fées n'étaient pas longues à leur besogne.

Alors le roi et la reine, après avoir baisé leur chère enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du château, et firent publier des défenses à qui que ce fût d'en approcher. Ces défenses n'étaient pas nécessaires; car

il crût, dans un quart d'heure, tout autour du parc, une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y aurait pu passer ; de sorte qu'on ne voyait plus que le haut des tours du château ; encore n'était-ce que de bien loin. On ne douta point que la fée n'eût encore fait là un tour de son métier, afin que la princesse, pendant qu'elle dormirait, n'eût rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils du roi qui régnait alors, et qui était d'une autre famille que la princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'était que ces tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler : les uns disaient que c'était un vieux château où il revenait des esprits ; les autres, que tous les sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat.

La plus commune opinion était qu'un Ogre y demeurait, et que là il emportait tous les enfants qu'il pouvait attraper, pour les pouvoir manger à son aise et sans qu'on pût le suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

Le prince ne savait qu'en croire, lorsqu'un vieux paysan prit la parole et lui dit :

« Mon prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon père qu'il y avait dans ce château une princesse, la plus belle qu'on eût su voir; qu'elle y devait dormir cent ans, et qu'elle serait réveillée par le fils d'un roi à qui elle était réservée. »

Le jeune prince, à ce discours, se sentit plein d'un violent enthousiasme; il crut, sans balancer, qu'il mettrait fin à une si belle aventure; et, poussé par l'élan de son cœur et le désir de la gloire, il résolut de voir sur-le-champ ce qu'il en était.

A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'eux-mêmes pour le laisser passer. Il marcha vers le château, qu'il voyait au bout d'une grande avenue, où il entra; et, ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre : parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il avait été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin : un prince jeune et aventureux est toujours vaillant : il entra dans une grande avant-cour, où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte. C'était un silence affreux; l'image de la mort s'y présentait partout, et ce n'était que des corps étendus d'hommes et d'animaux qui paraissaient morts. Il reconnut pourtant bien aux nez bourgeonnés et à la face vermeille des suisses qu'ils n'étaient qu'endormis, et leurs tasses, où il y avait encore quelques gouttes de vin, montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant.

Il passe dans une grande cour pavée en marbre : il monte l'escalier, il entre dans la salle des gardes qui étaient rangés en haie, la carabine sur l'épaule, en ronflant de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres pleines de gentilshommes et de dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis. Il entre dans une chambre toute dorée, et il voit, sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu : une princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin.

Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle.

Alors, comme la fin de l'enchantement était venue, la princesse s'éveilla, et le regardant avec des yeux plus bienveillants qu'une première vue ne semblait le permettre :

« Est-ce vous, mon prince? lui dit-elle ; vous vous êtes bien fait attendre.

Le prince, charmé de ces paroles, et plus encore de la manière dont elles étaient dites, ne savait comment lui témoigner sa joie et sa reconnaissance; il l'assura qu'il l'aimait plus que lui-même. Ses discours furent assez mal rangés, ils en plurent davantage : peu d'éloquence de bouche, beaucoup d'éloquence de cœur. Il était plus embarrassé qu'elle, et l'on ne doit pas s'en étonner; elle avait eu le temps de songer à ce qu'elle aurait à lui dire : car il y a apparence (l'histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne fée, pendant un si long sommeil, lui avait procuré le plaisir des songes agréables. Enfin, il y avait quatre heures qu'ils se parlaient, et ils ne s'étaient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avaient à se dire.

Cependant tout le palais s'était réveillé avec la princesse : chacun songeait à remplir sa charge; et comme ils n'étaient pas tous captivés par une conversation intéressante, ils mouraient de faim. La dame

d'honneur, pressée comme les autres, s'impatienta, et dit tout haut à la princesse que la viande était servie. Le prince aida la princesse à se relever; elle était tout habillée, et fort magnifiquement; mais il se garda bien de lui dire qu'elle était habillée comme sa mère-grand, et qu'elle avait un collet monté : elle n'en était pas moins belle.

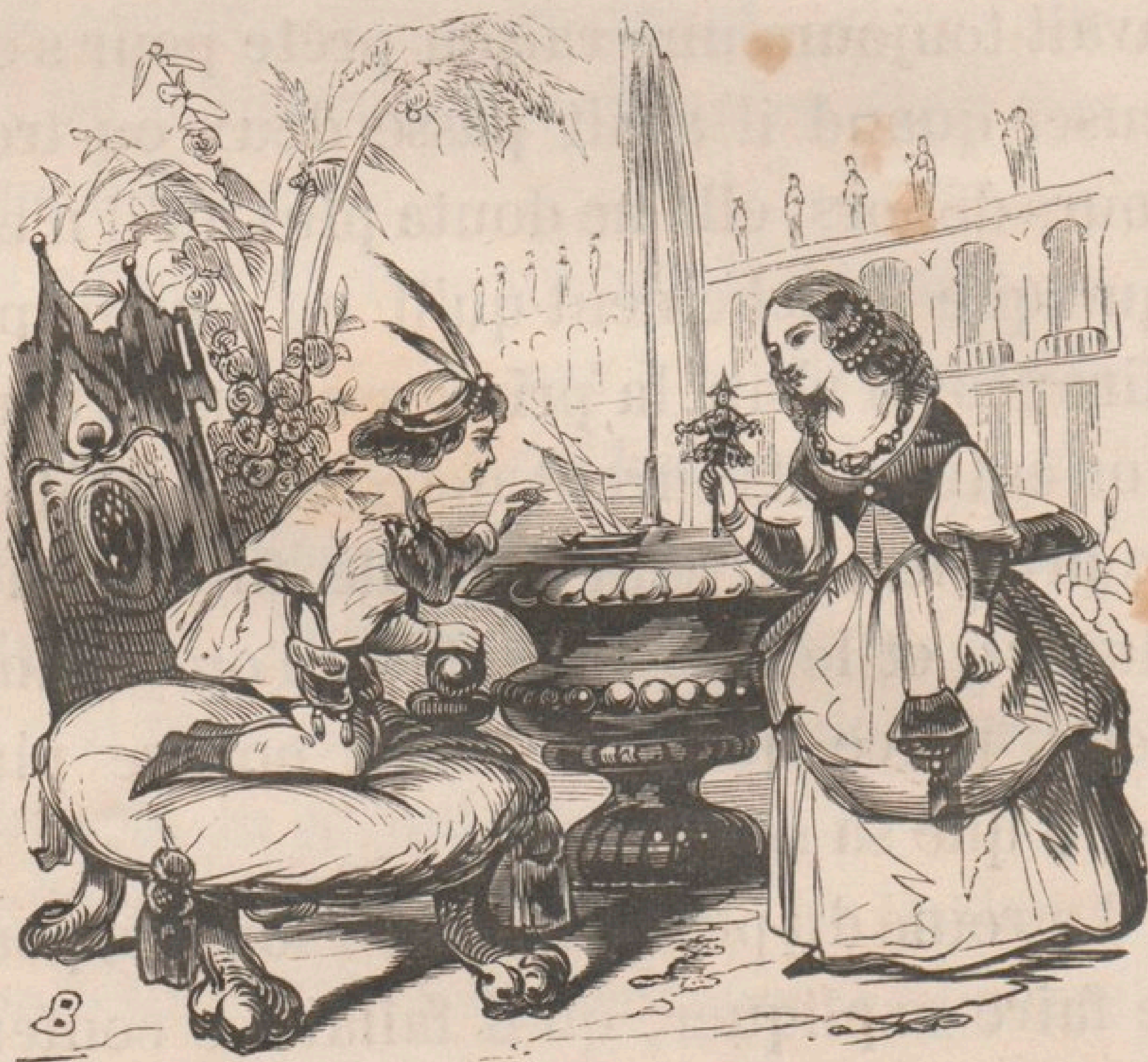
Ils passèrent dans un salon de miroirs, et y soupèrent servis par les officiers de la princesse. Les violons et les hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouât plus; et après souper, sans perdre de temps, le grand aumônier les maria dans la chapelle du château, et la dame d'honneur leur tira sa révérence. Le prince la quitta dès le matin pour retourner à la ville, où son père devait être en peine de lui.

Le prince lui dit qu'en chassant, il s'était perdu dans la forêt, et qu'il avait cou-

ché dans la hutte d'un charbonnier, qui lui avait fait manger du pain noir et du fromage. Le roi son père, qui était bonhomme, le crut; mais sa mère n'en fut pas bien persuadée, et voyant qu'il allait presque tous les jours à la chasse, et qu'il avait toujours une raison prête pour s'excuser quand il avait passé deux ou trois jours dehors, elle ne douta plus qu'il n'eût quelque attachement qu'il ne voulait pas dire; car il visita la princesse plus de deux ans entiers. Ils eurent deux enfants, dont le premier, qui était une fille, fut nommée *Aurore,* et le second un fils qu'on nomma *Jour,* parce qu'il paraissait encore plus beau que sa sœur.

La reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, qu'il fallait se contenter dans la vie; mais il n'osa jamais se fier à elle de son secret; quoiqu'il l'aimât, il la craignait, car elle était de race ogresse, et le roi ne l'avait épousée qu'à cause de ses grands biens. On disait même tout bas, à

la cour, qu'elle avait les inclinations des Ogres, et qu'en voyant passer de petits enfants, elle avait toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux : aussi le prince ne voulut jamais rien dire.



Mais quand le roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, et qu'il se vit le maître, il déclara publiquement son mariage, et alla, en grande cérémonie, querir

la reine sa femme dans son château. On lui fit une entrée magnifique dans la ville capitale, où elle entra au milieu de ses deux enfants.

Quelque temps après, le roi alla faire la guerre à l'empereur Cantalabutte, son voisin. Il laissa la régence du royaume à la reine sa mère, et lui recommanda fort sa femme et ses enfants. Il devait être à la guerre tout l'été, et dès qu'il fut parti, la reine mère envoya sa bru et ses enfants à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie.

Elle y alla quelques jours après, et dit un soir à son maître d'hôtel :

« Je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore.

— Ah, madame! dit le maître d'hôtel...

— Je le veux, dit la reine (et elle le dit d'un ton d'Ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche), et je veux la manger à la sauce Robert. »

Ce pauvre homme, voyant bien qu'il ne fallait pas se jouer à une Ogresse, prit son grand couteau et monta à la chambre de la petite Aurore : elle avait pour lors quatre ans, et vint en sautant et en riant se jeter à son cou et lui demander du bonbon. Il se mit à pleurer, le couteau lui tomba des mains, et il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, et lui fit une si bonne sauce que sa maîtresse l'assura qu'elle n'avait jamais rien mangé de si bon. Il avait emporté en même temps la petite Aurore, et l'avait donnée à sa femme, pour la cacher dans le logement qu'elle avait au fond de la basse-cour.

Huit jours après, la méchante reine dit à son maître d'hôtel :

« Je veux manger à mon souper le petit Jour. »

Il ne répliqua pas et résolut de la tromper comme l'autre fois. Il alla chez le petit Jour, et le trouva avec un petit fleuret à

la main, dont il faisait des armes avec un gros singe : il n'avait pourtant que trois ans. Il le porta à sa femme, qui le cacha avec la petite Aurore, et donna, à la place du petit Jour, un petit chevreau fort tendre, que l'Ogresse trouva admirablement bon.

Cela était fort bien allé jusque-là ; mais, un soir, cette méchante reine dit au maître d'hôtel :

« Je veux manger la reine à la même sauce que ses enfants. »

Ce fut alors que le pauvre maître d'hôtel désespéra de la pouvoir encore tromper. La jeune reine avait vingt ans passés, sans compter les cent ans qu'elle avait dormi : sa peau était un peu dure, quoique belle et blanche, et le moyen de trouver dans la ménagerie une bête aussi dure que cela ! Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la reine, et monta dans sa chambre, dans l'intention de n'en pas faire à deux fois. Il s'excitait

à la fureur, et entra le poignard à la main dans la chambre de la jeune reine : il ne voulut pourtant point la surprendre, et lui dit avec beaucoup de respect l'ordre qu'il avait reçu de la reine mère.

« Faites, faites, lui dit-elle en lui tendant le cou, exécutez l'ordre qu'on vous a donné, j'irai revoir mes enfants, mes pauvres enfants que j'ai tant aimés. »

Elle les croyait morts depuis qu'on les avait enlevés sans lui rien dire.

« Non, non, madame, lui répondit le pauvre maître d'hôtel tout attendri, vous ne mourrez point, et vous ne laisserez pas d'aller revoir vos enfants, mais ce sera chez moi, où je les ai cachés, et je tromperai encore la reine, en lui faisant manger une jeune biche en votre place. »

Il la mena aussitôt à sa chambre, où, la laissant embrasser ses enfants et pleurer avec eux, il alla accommoder une biche que la reine mère mangea à son souper, avec le même appétit que si c'eût été la

jeune reine. Elle était bien contente de sa cruauté, et elle se préparait à dire au roi, à son retour, que les loups enragés avaient mangé la reine sa femme et ses deux enfants.

Un soir, qu'elle rôdait à son ordinaire dans les cours et basses-cours du château, pour y halener quelque viande fraîche, elle entendit dans une salle basse le petit Jour qui pleurait parce que la reine sa mère le voulait faire fouetter, à cause qu'il avait été méchant, et elle entendit aussi la petite Aurore qui demandait pardon pour son frère. L'Ogresse reconnut la voix de la reine et de ses enfants, et, furieuse d'avoir été trompée, elle commanda dès le lendemain au matin, avec une voix épouvantable qui faisait trembler tout le monde, qu'on apportât au milieu de la cour une grande cuve qu'elle fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres et de serpents, pour y faire jeter la reine et ses enfants, le maître d'hôtel, sa femme

et sa servante; elle avait donné l'ordre de les amener les mains liées derrière le dos.

Ils étaient là, et les bourreaux se préparaient à les jeter dans la cuve, lorsque le roi, qu'on n'attendait pas sitôt, entra à cheval dans la cour : il était venu en poste, et demanda, tout étonné, ce que voulait dire cet horrible spectacle. Personne n'osait l'en instruire, quand l'Ogresse, enragée de voir ce qu'elle voyait, se jeta elle-même, la tête la première, dans la cuve, et fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'elle y avait fait mettre.

Le roi ne laissa pas d'en être fâché : elle était sa mère; mais il s'en consola bientôt avec sa belle femme et ses enfants.

MORALITÉ

Vous voyez par l'exemple de ce prince, qu'il faut être courageux pour venir à bout de ses entreprises, et que souvent un

grand bonheur vient récompenser l'action courageuse. Vous pouvez voir aussi une punition terrible de la méchanceté dans la personne de l'Ogresse, réduite à se faire mourir de l'affreuse mort qu'elle destinait à ses enfants.

CENDRILLON

OU

LA PETITE PANTOUFLE DE VERRE



Il était une fois un gentilhomme qui épousa en secondes noces une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avait deux filles de son humeur, et qui lui ressemblaient en toutes

choses. Le mari avait de son côté une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple; elle tenait cela de sa mère, qui était la meilleure personne du monde.

Les noces ne furent pas plutôt faites, que la belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur; elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendaient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maison : c'était elle qui nettoyait la vaisselle et les montées, qui frottait la chambre de madame et celles de mesdemoiselles ses filles; elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paillasse, pendant que ses sœurs étaient dans des chambres parquetées, où elles avaient des lits des plus à la mode, et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête. La pauvre fille souffrait tout avec patience et n'osait se plaindre à son père, qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait entièrement.

Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle allait se mettre au coin de la cheminée, et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait communément, dans le logis, Cucendron. La cadette, qui n'était pas si malhonnête que son aînée, l'appelait Cendrillon. Cependant Cendrillon, avec ses méchants habits, ne laissait pas d'être cent fois plus belle que ses sœurs, quoique vêtues magnifiquement.

Il arriva que le fils du roi donna un bal, et qu'il y pria toutes les personnes de qualité. Nos deux demoiselles y furent aussi priées; car elles faisaient grande figure dans le pays.

Les voilà bien aises et bien occupées à choisir les habits et les coiffures qui leur siéraient le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon; car c'était elle qui repassait le linge de ses sœurs et qui goudronnait leurs manchettes. On ne parlait que de la manière dont on s'habillerait :

« Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit

de velours rouge et ma garniture d'angleterre.

— Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire, mais, en récompense, je mettrai mon manteau à fleurs d'or et ma barrière de diamants, qui n'est pas des plus indifférentes. »

On envoya querir la bonne coiffeuse, pour dresser les cornettes à deux rangs, et on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse. Elles appelèrent Cendrillon pour lui demander son avis, car elle avait le goût bon. Cependant Cendrillon les conseilla le mieux du monde, et s'offrit même à les coiffer; ce qu'elles voulurent bien.

En les coiffant, elles lui disaient :

« Cendrillon, serais-tu bien aise d'aller au bal ?

— Hélas! mesdemoiselles! vous vous moquez de moi; ce n'est pas là ce qu'il me faut.

— Tu as raison; on rirait bien si on voyait un Cucendron aller au bal. »

Une autre que Cendrillon les aurait coiffées de travers; mais elle était si bonne! elle les coiffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles étaient transportées de joie. On rompit plus de douze lacets, à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menue, et elles étaient toujours devant leur miroir.

Enfin, l'heureux jour arriva; on partit, et Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps qu'elle put. Lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa marraine, qui la vit tout en pleurs, lui demanda ce qu'elle avait.

« Je voudrais bien... je voudrais bien...»

Elle pleurait si fort qu'elle ne put achever. Sa marraine, qui était fée, lui dit :

« Tu voudrais bien aller au bal, n'est-ce pas?

— Hélas! oui, dit Cendrillon en soupirant.

— Eh bien, seras-tu bonne fille? dit sa marraine; je t'y ferai aller. »

Elle la mena dans sa chambre, et lui dit :

« Va dans le jardin, et apporte-moi une citrouille. »

Cendrillon alla aussitôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver, et la porta à sa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourrait faire aller au bal. Sa marraine la creusa et, n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré.

Ensuite elle alla regarder dans sa souricière, où elle trouva six souris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la souricière, et à chaque souris qui sortait elle lui donnait un coup de sa baguette, et la souris était aussitôt changée en un beau cheval : ce qui fit un bel attelage de six chevaux d'un beau gris de souris pommelé.

Comme elle était en peine de quoi elle ferait un cocher :

« Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a

point quelque rat dans la ratière, nous en ferons un cocher.

— Tu as raison, dit sa marraine, va voir. »

Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avait trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois à cause de sa maîtresse barbe, et l'ayant touché, il fut changé en un gros cocher, qui avait les plus belles moustaches qu'on ait jamais vues.

Ensuite elle lui dit :

« Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir; apporte-les-moi. »

Elle ne les eut pas plutôt apportés, que la marraine les changea en six laquais, qui montèrent aussitôt derrière le carrosse, avec leurs habits chamarrés, et qui s'y tenaient attachés comme s'ils n'eussent fait autre chose de toute leur vie.

La fée dit alors à Cendrillon :

« Eh bien! voilà de quoi aller au bal; n'es-tu pas bien aise?

— Oui, mais est-ce que j'irai comme cela avec mes vilains habits? »

Sa marraine ne fit que la toucher avec



sa baguette, et en même temps ses habits furent changés en des habits de drap d'or et d'argent, tout chamarrés de pierreries; elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde.

Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse; mais sa marraine lui recom-

manda, sur toutes choses, de ne pas passer minuit, l'avertissant que, si elle demeurait au bal un moment davantage, son carrosse redeviendrait citrouille; ses chevaux, des souris; ses laquais, des lézards; et que ses vieux habits reprendraient leur première forme.

Elle promit à sa marraine qu'elle ne manquerait pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joie.

Le fils du roi, qu'on alla avertir qu'il venait d'arriver une grande princesse qu'on ne connaissait point, courut la recevoir; il lui donna la main à la descente du carrosse, et la mena dans la salle où était la compagnie.

Il se fit alors un grand silence; on cessa de danser, et les violons ne jouèrent plus, tant on était attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue.

On n'entendait qu'un bruit confus :

« Ah! qu'elle est belle! »

Le roi même, tout vieux qu'il était, ne laissait pas de la regarder et de dire tout bas à la reine qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu une si belle et si aimable personne.

Toutes les dames étaient attentives à considérer sa coiffure et ses habits, pour en avoir, dès le lendemain, de semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles et des ouvriers assez habiles.

Le fils du roi la mit à la place la plus honorable et ensuite la prit pour la mener danser. Elle dansa avec tant de grâce qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune prince ne mangea point, tant il était occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs et leur fit mille honnêtetés; elle leur fit part des oranges et des citrons que le prince lui avait donnés; ce qui les étonna fort, car elles ne la connaissaient point.

Cendrillon entendit sonner onze heures

trois quarts : elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie, et s'en alla le plus vite qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa marraine, et, après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle souhaiterait bien d'aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du roi l'en avait priée. Comme elle était occupée à raconter à sa marraine tout ce qui s'était passé au bal, les deux sœurs heurtèrent à la porte. Cendrillon leur alla ouvrir :

« Que vous êtes longtemps à revenir! » leur dit-elle en bâillant, en se frottant les yeux et en s'étendant comme si elle n'eût fait que se réveiller.

Elle n'avait cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles s'étaient quittées.

« Si tu étais venue au bal, lui dit une de ses sœurs, tu ne t'y serais pas ennuyée : il y est venu la plus belle princesse, la plus belle qu'on puisse voir : elle nous a fait mille civilités; elle nous a donné des oranges et des citrons. »

Cendrillon ne se sentait pas de joie : elle leur demanda le nom de cette princesse ; mais elles lui répondirent qu'on ne la connaissait pas ; que le fils du roi en était fort en peine, et qu'il donnerait toute chose au monde pour savoir qui elle était. Cendrillon sourit, et leur dit :

« Elle était donc bien belle ? Mon Dieu, que vous êtes heureuses ! Ne pourrais-je point la voir ? Hélas ! mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune que vous mettez tous les jours.

— Vraiment, dit mademoiselle Javotte, je suis de cet avis ! prêtez votre habit à un vilain Cucendron comme cela ! il faudrait que je fusse bien folle. »

Cendrillon s'attendait bien à ce refus et elle en fut bien aise ; car elle aurait été grandement embarrassée, si sa sœur eût bien voulu lui prêter son habit.

Le lendemain les deux sœurs furent au bal, et Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du roi

fut toujours auprès d'elle, et ne cessa de lui dire les choses les plus agréables. La jeune demoiselle ne s'ennuyait point et oublia ce que sa marraine lui avait recommandé, de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle ne croyait pas qu'il fût encore onze heures : elle se leva, et s'enfuit aussi légèrement qu'aurait fait une biche. Le prince la suivit, mais il ne put l'attraper. Elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre, que le prince ramassa bien soigneusement.

Cendrillon arriva chez elle bien essoufflée, sans carrosse, sans laquais, et avec ses méchants habits; rien ne lui était resté de sa magnificence, qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avait laissée tomber.

On demanda aux gardes de la porte du palais s'ils n'avaient point vu sortir une princesse; ils dirent qu'ils n'avaient vu sortir personne, qu'une jeune fille fort mal

vêtue, et qui avait plus l'air d'une paysanne que d'une demoiselle.

Quand les deux sœurs revinrent du bal, Cendrillon leur demanda si elles s'étaient encore bien diverties, et si la belle dame y avait été : elles lui dirent que oui, mais qu'elle s'était enfuie lorsque minuit avait sonné, et si promptement, qu'elle avait laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde ; que le fils du roi l'avait ramassée, et qu'il n'avait fait que la regarder tout le reste du bal ; et qu'assurément il était fort épris de la belle personne à qui appartenait la jolie petite pantoufle.

Elles dirent vrai ; car, peu de jours après, le fils du roi fit publier à son de trompe, qu'il épouserait celle dont le pied serait bien juste à la pantoufle.

On commença à l'essayer aux princesses, ensuite aux duchesses et à toute la cour, mais inutilement. On la porta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour

faire entrer leur pied dans la pantoufle; mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardait, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant :

« Que je voie si elle ne me serait pas bonne. »

Ses sœurs se mirent à rire et à se moquer d'elle. Le gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, et la trouvant fort belle, dit que cela était très-juste, et qu'il avait l'ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon, et approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entrait sans peine et qu'elle lui était juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle, qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la marraine, qui, ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avaient vue au bal. Elles se jetèrent à ses pieds, pour lui demander pardon de tous les mauvais traitements qu'elles lui avaient fait souffrir. Cendrillon les releva, et leur dit en les embrassant qu'elle leur pardonnait de bon cœur, et qu'elle les priait de l'aimer bien toujours.

On la mena chez le jeune prince, parée comme elle était. Il la trouva encore plus belle que jamais, et peu de jours après il l'épousa.

Cendrillon, qui était aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au palais, et les maria dès le jour même à deux grands seigneurs de la cour.

MORALITÉ

Ce conte vous fait voir combien la modestie et la bonté l'emportent en mérite sur l'orgueil et l'ostentation. Cendrillon,

avec sa grâce toute simple, finit par épouser le prince, qui, certes, n'aurait pas voulu de ses sœurs, malgré tout le roide fracas de leurs grands airs et de leur allure. — Remarquez aussi la générosité de la jeune fille, qui, devenue riche, fait le bonheur de ses sœurs, oubliant tous les maux qu'elles lui avaient causés.





A. Hadamard inv. et del.

Imp. Godard, Paris.

Par un petit mouvement que Charmante se donna, la peau d'âne tomba.

PEAU D'ANE



Il était une fois un roi si grand, si aimé de ses peuples, si respecté de tous ses voisins et de ses alliés, qu'on pouvait dire qu'il était le plus heureux de tous les monarques. Son bonheur était encore confirmé par le choix

qu'il avait fait d'une princesse aussi belle que vertueuse; et ces heureux époux vivaient dans une union parfaite. Ils avaient chez eux une nièce, qui était en même temps leur pupille, et douée de tant de grâces et de charmes, qu'ils ne regrettaient point d'être sans lignée.

La magnificence, le goût et l'abondance régnaient dans son palais; les ministres étaient sages et habiles; les courtisans, vertueux et attachés; les domestiques, fidèles et laborieux; les écuries, vastes et remplies des plus beaux chevaux du monde, couverts de riches caparaçons. Mais ce qui étonnait les étrangers qui venaient admirer ces belles écuries, c'est qu'au lieu le plus apparent, un maître âne étalait de longues et grandes oreilles. Ce n'était pas par fantaisie, mais avec raison, que le roi lui avait donné une place particulière et distinguée. Les vertus de ce rare animal méritaient cette distinction, puisque la nature l'avait formé

si extraordinaire, que sa litière, au lieu d'être malpropre, était couverte, tous les matins, avec profusion, de beaux écus au soleil et de louis d'or de toute espèce, qu'on allait recueillir à son réveil.

Or, comme les vicissitudes de la vie s'étendent aussi bien sur les rois que sur les sujets, et que toujours les biens sont mêlés de quelques maux, le ciel permit que la reine fût tout à coup attaquée d'une âpre maladie, pour laquelle, malgré la science et l'habileté des médecins, on ne put trouver aucun secours. La désolation fut générale. Le roi, sensible, aimant et dévoué, s'affligeait sans modération, faisait des vœux ardents à tous les temples de son royaume, et offrait sa vie pour celle d'une épouse si chère; mais les dieux et les fées étaient invoqués en vain.

La reine, sentant sa dernière heure approcher, dit à son époux, qui fondait en larmes :

« Trouvez bon, avant que je meure, que

j'exige une chose de vous ; c'est que, s'il vous prenait envie de vous remarier... »

A ces mots, le roi fit des cris pitoyables, prit les mains de sa femme, les baigna de pleurs, et, l'assurant qu'il était superflu de lui parler d'un second hyménée :

« Non, non, dit-il enfin, ma chère reine, parlez-moi plutôt de vous suivre.

— L'État, reprit la reine avec une fermeté qui augmentait les regrets de ce prince, l'État doit exiger des successeurs, et comme je meurs sans vous avoir laissé d'entants, il doit vous presser d'avoir des fils qui vous ressemblent ; mais je vous demande instamment, par tout l'amour que vous avez eu pour moi, de ne céder à l'empressement de vos peuples que lorsque vous aurez trouvé une princesse plus belle et mieux faite que moi ; j'en veux votre serment, et alors je mourrai contente. »

On présume que la reine, qui ne manquait pas d'amour-propre, avait exigé ce serment, ne croyant pas qu'il fût au monde

personne qui pût l'égaler, pensant bien que c'était s'assurer que le roi ne se remarierait jamais.

Enfin elle mourut.

Jamais mari ne fit tant de vacarme : pleurer, sangloter jour et nuit, menus droits du veuvage, furent son unique occupation.

Les grandes douleurs ne durent pas. D'ailleurs les grands de l'État s'assemblèrent, et vinrent en corps demander au roi de se remarier. Cette première proposition lui parut dure, et lui fit répandre de nouvelles larmes. Il allégua le serment qu'il avait fait à la reine, défiant tous ses conseillers de pouvoir trouver une princesse plus belle et mieux faite que feu sa femme, pensant que cela était impossible. Mais le conseil traita de babiole une telle promesse, et dit qu'il importait peu de la beauté, pourvu qu'une reine fût bonne et vertueuse; que l'État demandait des princes pour son repos et sa tranquillité;

qu'à la vérité, Charmante, sa pupille, avait toutes les qualités requises pour faire une grande reine, mais qu'il fallait lui choisir un étranger pour époux; et qu'alors, ou cet étranger l'emmènerait chez lui, ou que si, par l'abdication du roi en sa faveur, il régnait avec elle, ses enfants ne seraient plus réputés du même sang, et que, n'y ayant point de prince de son nom, les peuples voisins pourraient leur susciter des guerres qui entraîneraient la ruine du royaume. Le roi, frappé de ces considérations, promit qu'il songerait à les contenter.

Effectivement il chercha parmi les princesses à marier qui serait celle qui pourrait lui convenir. Chaque jour on lui apportait des portraits charmants, mais aucune n'avait les grâces de la feue reine; ainsi il ne se déterminait point. Malheureusement il s'avisa de trouver que Charmante, sa pupille, était non-seulement belle et bien faite à ravir, mais qu'elle

surpassait encore de beaucoup la reine sa tante en esprit et en agréments : sa jeunesse, l'agréable fraîcheur de son beau teint, et surtout sa douceur et ses vertueuses qualités, firent sur le roi une si douce impression, qu'il ne put le cacher à Charmante, et il lui dit qu'il avait résolu de l'épouser, puisqu'elle seule pouvait le dégager de son serment.

La jeune pupille, remplie de vertu et de simplicité, pensa s'évanouir à cette subite proposition. Elle se jeta aux pieds du roi son oncle, et le conjura, avec toute la force qu'elle put trouver dans son esprit, de ne pas la contraindre à contracter une liaison contraire à ses vœux.

Le roi, qui s'était mis en tête ce bizarre projet, avait consulté un vieux druide pour vaincre la répugnance de sa pupille. Ce druide, moins religieux qu'ambitieux, sacrifia à l'honneur d'être confident d'un grand roi le repos et les goûts de l'innocente et vertueuse Charmante, et s'insinua

avec tant d'adresse dans l'esprit du roi, lui adoucit tellement la tyrannie qu'il allait exercer, qu'il lui persuada même que c'était une œuvre pieuse que de forcer sa pupille à l'épouser.

Ce prince, flatté par les discours de ce scélérat, l'embrassa, et revint d'avec lui plus entêté que jamais dans son projet : il fit donc ordonner à Charmante de se préparer à lui obéir.

La jeune pupille, outrée d'une vive douleur, n'imagina rien autre chose que d'aller trouver la fée des Lilas, sa marraine. Pour cet effet, elle partit la même nuit dans un joli cabriolet, attelé d'un gros mouton qui savait tous les chemins. Elle y arriva heureusement.

La fée, qui aimait Charmante, lui dit qu'elle savait tout ce qu'elle venait lui dire, mais qu'elle n'eût aucun souci; que rien ne pouvait lui nuire, si elle exécutait fidèlement ce qu'elle allait lui prescrire :

« Car, ma chère enfant, lui dit-elle, ce

serait une grande folie que d'épouser votre tuteur ; mais, sans le contredire, vous pouvez l'éviter. Dites-lui que, pour remplir une fantaisie que vous avez, il faut qu'il vous donne une robe de la couleur du temps ; jamais, avec tout son amour et son pouvoir, il ne pourra y parvenir. »

Charmante remercia bien sa marraine ; et dès le lendemain matin, elle dit au roi son oncle ce que la fée lui avait conseillé, et protesta qu'on ne tirerait d'elle aucun aveu qu'elle n'eût une robe couleur du temps.

Le roi, ravi de l'espérance qu'elle lui donnait, assembla les plus fameux ouvriers, et leur commanda cette robe, sous la condition que, s'ils ne pouvaient réussir, il les ferait tous pendre.

Il n'eut pas le chagrin d'en venir à cette extrémité ; dès le second jour, ils apportèrent la robe si désirée. L'empyrée n'est pas d'un plus beau bleu, lorsqu'il est ceint de nuages d'or, que cette belle robe

lorsqu'elle fut étalée. Charmante en fut toute contristée, et ne savait comment se tirer d'embarras. Le roi pressait la conclusion.

Il fallut encore recourir à la marraine, qui, étonnée de ce que son secret n'avait pas réussi, lui dit d'essayer d'en demander une de la couleur de la lune. Le roi, qui ne pouvait lui rien refuser, envoya chercher les plus habiles ouvriers, et leur commanda si expressément une robe de la couleur de la lune, qu'entre ordonner et l'apporter il n'y eut pas vingt-quatre heures.

Charmante, plus charmée de cette superbe robe que des soins du roi son oncle, s'affligea immodérément lorsqu'elle fut avec ses femmes et sa nourrice. La fée des Lilas, qui savait tout, vint au secours de l'affligée princesse, et lui dit :

« Ou je me trompe fort, ou je crois que, si vous demandez une robe couleur du soleil, nous viendrons à bout de dégoûter le roi votre tuteur, car jamais on ne pourra

parvenir à faire une pareille robe, ou nous gagnerons au moins du temps. »

Charmante en convint, demanda la robe, et le roi, empressé, donna sans regret tous les diamants et les rubis de sa couronne pour aider à ce suberbe ouvrage, avec ordre de ne rien épargner pour rendre cette robe égale au soleil. Aussi, dès qu'elle parut, tous ceux qui la virent déployée furent obligés de fermer les yeux, tant ils furent éblouis. C'est de ce temps que datent les lunettes vertes et les verres noirs.

Que devint Charmante à cette vue? jamais on n'avait rien vu de si beau et de si artistement ouvré. Elle était confondue; et, sous prétexte d'en avoir mal aux yeux, elle se retira dans sa chambre, où la fée l'attendait, plus honteuse qu'on ne peut dire. Ce fut bien pis; car, en voyant la robe couleur du soleil, elle devint rouge de colère.

« Oh! pour le coup, ma fille, dit-elle à Charmante, nous allons mettre le tyran-

nique amour de votre oncle à une terrible épreuve. Je le crois bien entêté de ce mariage, qu'il croit si prochain; mais je pense qu'il sera un peu étourdi de la demande que je vous conseille de lui faire; c'est la peau de cet âne qu'il aime si passionnément, et qui fournit à toutes ses dépenses avec tant de profusion : allez, et ne manquez pas de lui dire que vous désirez cette peau. »

Charmante, ravie de trouver encore un moyen d'éluder un mariage qu'elle détestait, et qui pensait en même temps que son oncle ne pourrait jamais se résoudre à sacrifier son âne, vint le trouver, et lui exposa son désir pour la peau de ce bel animal. Quoique le roi fût étonné de cette fantaisie, il ne balança pas à la satisfaire. Le pauvre âne fut sacrifié, et la peau galamment apportée à Charmante, qui, ne voyant plus aucun moyen d'éluder son malheur, s'allait désespérer, lorsque sa marraine accourut.

« Que faites-vous, ma fille? dit-elle, voyant sa filleule déchirant ses vêtements, arrachant ses cheveux et meurtrissant ses belles joues. Voici le moment le plus heureux de votre vie. Enveloppez-vous dans cette peau, sortez de ce palais, et allez tant que la terre pourra vous porter : lorsqu'on sacrifie tout à la vertu, les dieux savent en récompenser. Allez, j'aurai soin que votre toilette vous suive partout ; en quelque lieu que vous vous arrêtiez, votre cassette, où seront vos habits et vos bijoux, suivra vos pas sous terre; et voici ma baguette que je vous donne : en frappant la terre quand vous aurez besoin de cette cassette, elle paraîtra devant vos yeux; mais hâtez-vous de partir, et ne tardez pas. »

Charmante embrassa mille fois sa marraine, la pria de ne pas l'abandonner, s'affubla de cette vilaine peau, après s'être barbouillée de suie de cheminée, et sortit de ce riche palais sans être reconnue de personne.

L'absence de Charmante causa une grande rumeur. Le roi, au désespoir, qui avait fait préparer une fête magnifique, était inconsolable. Il fit partir plus de cent gendarmes et plus de mille mousquetaires pour aller à la quête de sa nièce ; mais la fée qui la protégeait la rendait invisible aux plus habiles recherches : ainsi il fallut bien s'en consoler.

Pendant ce temps Charmante cheminait. Elle alla bien loin, bien loin, encore plus loin, et cherchait partout une place; mais, quoique par charité on lui donnât à manger, on la trouvait si crasseuse, que personne n'en voulait. Cependant elle entra dans une belle ville, à la porte de laquelle était une métairie, dont la fermière avait besoin d'un souillon pour laver les torchons, et nettoyer les dindons et l'auge des cochons. Cette femme, voyant cette voyageuse si malpropre, lui proposa d'entrer chez elle, ce que Charmante accepta de grand cœur, tant elle était lasse d'avoir

marché. On la mit dans un coin reculé de la cuisine, où elle fut, les premiers jours, en butte aux plaisanteries grossières de la valetaille, tant sa peau d'âne la rendait sale et dégoûtante. Enfin, on s'y accoutuma; d'ailleurs, elle était si soigneuse de remplir ses devoirs, que la fermière la prit sous sa protection. Elle conduisait les moutons, les faisant parquer au temps où il le fallait; elle menait les dindons paître avec une telle intelligence, qu'il semblait qu'elle n'eût jamais fait autre chose : aussi tout fructifiait sous ses belles mains.

Un jour, qu'assise près d'une claire fontaine où elle déplorait souvent sa triste condition, elle s'avisa de s'y mirer, l'effroyable peau d'âne qui faisait sa coiffure et son habillement l'épouvanta. Honteuse de cet ajustement, elle se décrassa le visage et les mains, qui devinrent plus blanches que l'ivoire, et son beau teint reprit sa fraîcheur naturelle. La joie de se trou-

ver si belle lui donna envie de s'y baigner, ce qu'elle exécuta; mais il lui fallut re-



mettre son indigne peau pour retourner à la métairie.

Heureusement, le lendemain était un jour de fête : ainsi elle eut le loisir de tirer sa cassette, d'arranger sa toilette, de poudrer ses beaux cheveux, et de mettre sa belle robe couleur du temps. Sa chambre était si petite, que la queue de cette belle

robe ne pouvait s'étendre. La belle fugitive se mira et s'admira elle-même, avec raison, si bien qu'elle résolut, pour se désennuyer, de mettre tour à tour ses belles robes, les fêtes et les dimanches, ce qu'elle exécuta ponctuellement. Elle mêlait des fleurs et des diamants dans ses beaux cheveux avec un art admirable; et souvent elle soupirait de n'avoir pour témoins de sa beauté que ses moutons et ses dindons, qui l'aimaient autant avec son horrible peau d'âne, dont on lui avait donné le nom dans cette ferme.

Un jour de fête que Peau d'Ane avait mis la robe couleur du soleil, le fils du roi, à qui cette ferme appartenait, vint y descendre pour se reposer en revenant de la chasse. Ce prince était jeune, beau et admirablement bien fait, l'amour de son père et de la reine sa mère, adoré des peuples. On offrit à ce jeune prince une collation champêtre, qu'il accepta; puis il se mit à parcourir les basses-cours, et

tous les recoins. En courant ainsi de lieu en lieu, il entra dans une sombre allée, au bout de laquelle il vit une porte fermée! La curiosité lui fit mettre l'œil à la serrure. Mais que devint-il en apercevant la princesse si belle et si richement vêtue, qu'à son air noble et modeste il prit pour une divinité! La surprise et la vive curiosité qu'il éprouva dans ce moment l'auraient porté à enfoncer la porte, sans le respect que lui inspira cette ravissante personne.

Il sortit avec peine de cette allée sombre et obscure, mais ce fut pour s'informer qui était la personne qui demeurait dans cette petite chambre. On lui répondit que c'était une souillon qu'on nommait Peau d'Ane, à cause de la peau dont elle s'habillait, et qu'elle était si sale et si crasseuse, que personne ne la regardait ni ne lui parlait; et qu'on ne l'avait prise que par pitié pour garder les moutons et les dindons.

Le prince, peu satisfait de cet éclaircis-

sement, vit bien que ces gens grossiers n'en savaient pas davantage, et qu'il était inutile de les questionner. Il revint au palais du roi son père, plus enchanté qu'on ne peut dire, ayant continuellement devant les yeux la belle image de cette divinité qu'il avait vue par le trou de la serrure. Il se repentit de n'avoir pas heurté à la porte, et se promit bien de n'y pas manquer une autre fois. Mais l'agitation de son esprit, causée par la vivacité de son souvenir, lui donna dans la même nuit une fièvre si terrible, que bientôt il fut réduit à l'extrémité.

La reine sa mère, qui n'avait que lui d'enfant, se désespérait de ce que tous les remèdes étaient inutiles. Elle promettait en vain les plus grandes récompenses aux médecins; ils y employaient tout leur art, mais rien ne guérissait le prince.

Enfin ils devinèrent qu'un mortel chagrin causait tout ce ravage; ils en avertirent la reine, qui, toute pleine de tendresse

pour son fils, vint le conjurer de dire la cause de son mal, et que quand il s'agirait de lui céder sa couronne, le roi son père descendrait de son trône sans regret pour l'y faire monter; que s'il désirait quelque princesse, quand même on serait en guerre avec le roi son père, et qu'on eût de justes sujets de s'en plaindre, on sacrifierait tout pour obtenir ce qu'il désirait; mais qu'elle le conjurait de ne pas se laisser mourir, puisque de sa vie dépendait la leur.

La reine n'acheva pas ce touchant discours sans mouiller le visage du prince d'un torrent de larmes.

« Madame, lui dit enfin le prince avec une voix très-faible, je ne suis pas assez dénaturé pour désirer la couronne de mon père : plaise au ciel qu'il vive de longues années, et qu'il veuille bien que je sois longtemps le plus fidèle et le plus respectueux de ses sujets ! Quant aux princesses que vous m'offrez, je n'ai point encore

pensé à me marier; et vous pensez bien que, soumis comme je le suis à vos volontés, je vous obéirai toujours, quoi qu'il m'en coûte.

— Ah! mon fils, reprit la reine, rien ne nous coûtera pour te sauver la vie; mais, mon cher fils, sauve la mienne et celle du roi ton père, en me déclarant ce que tu désires, et sois bien assuré qu'il te sera accordé.

— Eh bien! madame, dit-il, puisqu'il faut vous déclarer ma pensée, je vais vous obéir; je me ferais un crime de mettre en danger deux êtres qui me sont si chers. Oui, ma mère, je désire que Peau d'Ane me fasse un gâteau, et que, dès qu'il sera fait, on me l'apporte. »

La reine, étonnée de ce nom bizarre, demanda qui était cette Peau d'Ane.

« C'est, madame, reprit un de ses officiers, qui, par hasard, avait vu cette fille, c'est, dit-il, la plus vilaine bête après le loup; une noire peau, une crasseuse qui

loge dans une métairie et qui garde vos dindons.

— N'importe, dit la reine; mon fils, au retour de la chasse, a peut-être mangé de sa pâtisserie; c'est une fantaisie de malade; en un mot, je veux que Peau d'Ane (puisque Peau d'Ane il y a) lui fasse promptement un gâteau. »

On courut à la métairie, et l'on fit venir Peau d'Ane, pour lui ordonner de faire de son mieux un gâteau pour le prince.

Quelques auteurs ont assuré qu'au moment que ce prince avait mis l'œil à la serrure, Peau d'Ane l'avait aperçu; et puis que, regardant par sa petite fenêtre, elle avait vu ce prince si jeune, si beau et si bien fait, que l'idée lui en était restée, et que souvent ce souvenir lui était revenu avec plaisir. Quoi qu'il en soit, Peau d'Ane l'ayant vu, ou en ayant beaucoup entendu parler avec éloge, ravie de pouvoir trouver un moyen d'être connue, s'enferma dans sa chambrette, jeta sa vilaine peau,

se décrassa le visage et les mains, se coiffa de ses blonds cheveux, mit un beau corset d'argent brillant, un jupon pareil, et se mit à faire le gâteau tant désiré : elle prit de la plus pure farine, des œufs et du beurre bien frais. En travaillant, soit à dessein ou autrement, une bague qu'elle avait au doigt tomba dans la pâte, s'y mêla; et dès que le gâteau fut cuit, s'affublant de son horrible peau, elle donna le gâteau à l'officier, à qui elle demanda des nouvelles du prince; mais cet homme, ne daignant pas lui répondre, courut chez le prince lui porter ce gâteau.

Le prince le prit avidement des mains de cet homme, et le mangea avec une telle vivacité, que les médecins qui étaient présents ne manquèrent pas de dire que cette fureur n'était pas un bon signe : effectivement le prince pensa s'étrangler avec la bague qu'il trouva dans un des morceaux du gâteau; mais il la retira adroitement de sa bouche, et son ardeur à dévorer ce

gâteau se ralentit en examinant cette fine émeraude montée sur un jonc d'or, dont le cercle était si étroit, qu'il jugea ne pouvoir servir qu'au plus joli petit doigt du monde.

Il baisa mille fois cette bague, la mit sous son chevet, et l'en tirait à tout moment quand il croyait n'être vu de personne. Le tourment qu'il se donna pour imaginer comment il pourrait voir celle à qui cette bague pouvait aller, n'osant croire, s'il demandait Peau d'Ane qui avait fait ce gâteau qu'il avait demandé, qu'on lui accordât de la faire venir; n'osant non plus dire ce qu'il avait vu par le trou de cette serrure, de crainte qu'on ne se moquât de lui et qu'on ne le prît pour un visionnaire, toutes ces idées le tourmentant à la fois, la fièvre le reprit fortement; et les médecins, ne sachant plus que faire, déclarèrent à la reine que le prince était malade d'un profond chagrin.

La reine accourut chez son fils avec le roi, qui se désolait :

« Mon fils, mon cher fils, s'écria le monarque affligé, nomme-nous celle que tu veux; nous jurons que nous te la donnerons, fût-elle la plus vile des esclaves. »

La reine, en l'embrassant, lui confirma le serment du roi. Le prince, attendri par les larmes et les caresses des auteurs de ses jours :

« Mon père et ma mère, leur dit-il, je n'ai point dessein de faire une alliance qui vous déplaise; et, pour preuve de cette vérité, dit-il en tirant l'émeraude de dessous son chevet, c'est que j'épouserai la personne à qui cette bague ira, telle qu'elle soit; et il n'y a pas d'apparence que celle qui aura ce joli doigt soit une rustaude ou une paysanne. »

Le roi et la reine prirent la bague, l'examinèrent curieusement, et jugèrent, ainsi que le prince, que cette bague ne pouvait aller qu'à quelque fille de bonne

maison. Alors le roi ayant embrassé son fils, en le conjurant de guérir, sortit, fit sonner les tambours, les fifres et les trompettes par toute la ville, et crier par ses hérauts que l'on n'avait qu'à venir au palais essayer une bague, et que celle à qui elle irait juste épouserait l'héritier du trône.

Les princesses d'abord arrivèrent, puis les duchesses, les marquises et les baronnes; mais elles eurent beau toutes s'amenuiser les doigts, aucune ne put mettre la bague. Il en fallut venir aux ouvrières, qui, toutes jolies qu'elles étaient, avaient toutes les doigts trop gros. Le prince, qui se portait mieux, faisait lui-même l'essai. Enfin on en vint aux filles de chambre; elles ne réussirent pas mieux. Il n'y avait plus personne qui n'eût essayé cette bague sans succès, lorsque le prince demanda les cuisinières, les marmitones, les gardeuses de moutons : on amena tout cela; mais leurs gros doigts rouges et

courts ne purent seulement aller par delà l'ongle.

« A-t-on fait venir cette Peau d'Ane qui m'a fait un gâteau ces jours derniers? » dit le prince.

Chacun se prit à rire, et lui dit que non, tant elle était sale et crasseuse.

« Qu'on l'aille chercher tout à l'heure, dit le roi; il ne sera pas dit que j'ai excepté quelqu'un. »

On courut, en riant et se moquant, chercher la dindonnière.

Charmante, qui avait entendu les tambours et le cri des hérauts d'armes, s'était bien doutée que sa bague faisait ce tintamarre : elle aimait le prince, et comme le véritable attachement est craintif et n'a point de vanité, elle était dans la crainte continuelle que quelque dame n'eût le doigt aussi menu que le sien. Elle eut donc une grande joie quand on vint la chercher et qu'on heurta à sa porte.

Depuis qu'elle avait su qu'on cherchait

un doigt propre à mettre sa bague, je ne sais quel espoir l'avait portée à se coiffer plus soigneusement, et à mettre son beau corps d'argent, avec le jupon plein de falbalas, de dentelles d'argent, semé d'émeraudes. Sitôt qu'elle entendit qu'on heurtait à la porte, et qu'on l'appelait pour aller chez le prince, elle remit promptement sa peau d'âne, ouvrit sa porte, et ces gens, en se moquant d'elle, lui dirent que le roi la demandait pour lui faire épouser son fils; puis, avec de longs éclats de rire, ils la menèrent chez le prince, qui, lui-même, étonné de l'accoutrement de cette fille, n'osa croire que ce fût celle qu'il avait vue si pompeuse et si belle.

Triste et confondu de s'être si lourdement trompé :

« Est-ce vous, lui dit-il, qui logez au fond de cette allée obscure, dans la troisième basse-cour de la métairie?

— Oui, seigneur, répondit-elle.

— Montrez-moi votre main, dit-il en

tremblant et poussant un profond soupir. »

Dame ! qui fut bien surpris ? Ce furent le roi et la reine, ainsi que tous les chambellans et les grands de la cour, lorsque de dessous cette peau noire et crasseuse sortit une petite main délicate, blanche et couleur de rose, où la bague s'ajusta sans peine au plus joli petit doigt du monde ; et par un petit mouvement que Charmante se donna, la peau tomba ; elle parut d'une beauté si ravissante, que le prince, tout faible qu'il était, se mit à ses genoux et la regarda avec un étonnement mêlé d'admiration, ce qui la fit rougir ; mais on ne s'en aperçut presque pas, parce que le roi et la reine vinrent l'embrasser de toute leur force, et lui demander si elle voulait bien épouser leur fils.

Charmante, confuse de tant de caresses et de l'intérêt que lui marquait ce beau jeune prince, allait cependant les en remercier, lorsque le plafond du salon s'ouvrit, et que la fée des Lilas, descendant

dans un char fait de branches et de fleurs de son nom, conta, avec une grâce infinie, l'histoire de sa filleule.

Le roi et la reine, charmés de voir que Peau d'Ane était la nièce d'un grand roi, redoublèrent leurs caresses; mais le prince fut encore plus sensible aux vertus de la princesse, et son amour s'accrut par cette connaissance.

L'impatience du prince pour épouser Charmante fut telle, qu'à peine donna-t-il le temps de faire les préparatifs convenables pour cet auguste hyménée. Le roi et la reine, qui étaient affolés de leur belle-fille, lui faisaient mille caresses et la tenaient incessamment dans leurs bras; elle avait déclaré qu'elle ne pouvait épouser le prince sans le consentement du roi son oncle : aussi fut-il le premier auquel on envoya une invitation, sans lui dire quelle était l'épousée; la fée des Lilas, qui présidait à tout, comme de raison, l'avait exigé, à cause des conséquences. Il vint des rois

de tous les pays, les uns en chaise à porteurs, d'autres en cabriolet; de plus éloignés, montés sur des éléphants, sur des tigres, sur des aigles; mais le plus magnifique et le plus puissant fut l'oncle de Charmante, qui heureusement avait abandonné son désir de mariage tyrannique, et avait épousé une reine veuve fort belle, dont il n'avait point eu d'enfant.

Charmante courut au-devant de lui : il la reconnut aussitôt, et l'embrassa avec une grande tendresse, avant qu'elle eût le temps de se jeter à ses genoux. Le roi et la reine lui présentèrent leur fils, qu'il combla d'amitiés. Les noces se firent avec toute la pompe imaginable.

Les jeunes époux, peu sensibles à ces magnificences, ne virent et ne regardèrent qu'eux.

Le roi, père du prince, fit couronner son fils le même jour, et, lui baisant les mains, le plaça sur son trône. Malgré la résistance de ce fils si bien né, il lui fallut obéir.

Les fêtes de cet illustre mariage durèrent près de trois mois; mais l'amour de ces deux époux durerait encore, tant ils s'aimaient, s'ils n'étaient pas morts cent ans après.

MORALITÉ

Apprenez de Peau d'Ane à accepter un changement de position, si cruel et terrible qu'il puisse être. La résignation dans l'infortune, et la soumission à ceux dont on arrive à dépendre, sont deux grandes choses... Il peut entrer dans les vues de la Providence de vous faire passer par un grand malheur, pour vous ramener ensuite à une position éclatante.

LES

SOUHAITS RIDICULES



Il était une fois un pauvre bûcheron, si pauvre et si malheureux, qu'il était las de la vie, et qu'il désirait mourir pour terminer sa peine. Il se représentait, dans sa profonde douleur, que,

depuis qu'il était né, il avait toujours trouvé le ciel cruel et lui refusant sans cesse de remplir le moindre de ses souhaits.

Un jour qu'il était allé travailler dans le bois, il posa sa cognée à côté de lui, s'assit sur un tronc d'arbre et se mit à se plaindre. Jupiter lui apparut aussitôt, la foudre en main et tonnant. Figurez-vous la frayeur qui dut, à cette vue, s'emparer du bonhomme !

« Je ne veux rien, s'écrie-t-il en se jetant par terre et se prosternant; je ne veux rien, Seigneur : je ne forme point de souhaits; n'ayez point pour moi de tonnerre!... demeurons comme nous sommes.

— Ne crains rien, répond Jupiter; je suis touché de ta plainte, et je viens y mettre fin pour jamais. Écoute-moi donc. Tu sais que je suis le souverain maître du monde; eh bien, je te promets d'exaucer pleinement les trois premiers souhaits que tu voudras former, n'importe les choses sur

lesquelles ce puisse être : vois donc ce qui te peut satisfaire et te rendre heureux, et, comme de ces trois vœux-là dépend ton bonheur, songe bien, pèse bien, et choisis bien avant de les faire. »

A ces mots, Jupiter s'arrête, et, sans autre bruit de tonnerre, remonte dans les cieux.

Il laisse le bûcheron plus gai que jamais, sautant, embrassant sa falourde, et la jetant sur son dos comme un jeune homme, pour la porter de son pied leste chez lui. Jamais cette charge ne lui avait paru moins lourde qu'à cette heure.

« Il ne faut pas, se disait-il en trottant, faire rien de tout ceci à la légère; le cas est important, et il faut, avant tout, prendre l'avis de sa femme. »

Et il pressa le pas, toujours de plus en plus joyeux.

« Çà, dit-il en mettant le pied sur le seuil de sa maisonnette, femme, faisons grand feu et grande chère; nous sommes

riches, riches pour toujours... nous n'avons qu'à faire des souhaits. »

Là-dessus il lui raconte et lui détaille avec les moindres circonstances tout ce qui lui est arrivé dans la forêt.

A ce récit, l'imagination de l'épouse se monte, et son esprit vif et prompt forme aussitôt mille vastes projets; mais en même temps, considérant l'importance du sujet, et combien il fallait s'y conduire prudemment :

« Blaise, mon cher ami, dit-elle aussitôt à son époux, ne gâtons rien par notre impatience; qui va trop vite perd tout. Examinons bien à nous deux ce que dans ce cas-là nous avons à faire. La nuit porte conseil, remettons à demain le premier de nos trois souhaits.

— C'est bien ainsi que je l'entends, reprend le bonhomme Blaise; mais, en attendant, va nous tirer un peu de ce vin... tu sais, du vin de derrière les fagots. »

A son retour il but gaiement; et, là, de-

vant son grand feu, s'étalant à son aise et goûtant cette bonne douceur du repos :

« Ah ! dit-il en s'appuyant nonchalamment sur le dos de sa chaise ; ah ! pendant que nous avons là un si beau brasier, qu'une aune de boudin nous arriverait bien à propos ! »

Il achevait à peine de prononcer ces mots, que sa femme, à son grand étonnement, aperçoit un long, long boudin, qui partait d'un des coins de la cheminée et s'approchait vers elle en serpentant.

A cette vue, elle jette un cri ; mais jugeant aussitôt que cette aventure n'a d'autre cause que le souhait imprudent que son mari vient de faire, elle se déchaîne contre lui en reproches et en injures ; il n'est de gros mots, arrachés par le dépit et le courroux, qu'elle ne dise au pauvre homme :

« Quand on peut, lui dit-elle, obtenir de beaux habits, de l'or, des perles, des rubis, des diamants, et même un empire,

est-ce bien du boudin qu'on s'amuse à désirer !



— Oui, j'en conviens, j'ai tort, répond le mari ; j'ai choisi maladroitement, j'ai fait une énorme bévue ; mais je ferai mieux une autre fois.

— Bon, bon, dit-elle, je n'en voudrais pas répondre. Mais, c'est égal, pour faire un tel souhait il faut être bien niais ! »

Pendant ces raisonnements, l'époux fut

plus d'une fois emporté par la colère. Il gronda à son tour contre la mauvaise humeur de sa femme.

« Oh! c'est bien vrai, disait-il, les hommes sont nés pour souffrir! Peste soit du boudin et du boudin encore ! Plût à Dieu, maudite grondeuse, qu'il te pendît au bout du nez! »

A peine a-t-il fini de dire, que le ciel exauce sa prière; le boudin suit sa parole, saute, et vient tout droit s'attacher par un bout au nez de l'épouse irritée.

Ce nouveau prodige fâcha grandement le mari. Fanchon était jolie; elle avait bonne grâce, et, à vrai dire, cet ornement d'un genre un peu bizarre ne faisait pas du tout bon effet à cette place.

La chose donnait grandement à réfléchir à Blaise.

« Je pourrais bien, se disait-il en lui-même, je pourrais bien, après un si grand malheur et avec le souhait qui me reste, tout d'un coup me faire roi. Rien n'égale la grandeur d'un souverain; mais encore

faut-il un peu songer à la reine... et entrevoir sa tournure. Dans quelle douleur ce serait la plonger que de la faire majesté avec un nez plus long qu'une aune! Un instant! il faut l'écouter sur ce chapitre, et qu'elle décide elle-même si elle aime mieux devenir une grande princesse avec le nez qu'elle a, que de rester bûcheronne avec un nez comme un autre, et tel qu'elle l'avait avant notre malheur. »

Il consulta donc sa ménagère, sa pauvre Fanchon, au nez si allongé, et Fanchon, à son tour, se consulta elle-même.

La chose bien pesée, bien examinée, Fanchon se décida ainsi : quoiqu'elle sût bien à peu près la force et l'effet d'une couronne, et que, lorsqu'on l'a sur la tête, on a toujours le nez bien fait; comme, d'un autre côté, il n'est rien qui ne cède au désir de plaire, elle aima mieux, et elle fit bien, rester avenante avec son bavolet, que d'être reine avec une aune de boudin au nez.

De la sorte, notre pauvre bûcheron ne changea ni d'état ni de position; il ne devint point grand seigneur ou grand potentat; il ne remplit point sa bourse d'écus, il s'estima trop heureux d'employer le souhait qui lui restait à faire à remettre le nez de sa femme dans son premier état.

Ils s'imaginèrent avoir rêvé, et se consolèrent en arrosant du vin tiré de derrière les fagots l'aune de boudin si fatale, mais qui n'en rôtit pas moins sur la braise.

MORALITÉ

Il ne suffit pas d'obtenir du ciel des dons et des largesses; il faut encore savoir en bien profiter. Les hommes vont toujours souhaitant, et presque toujours, même quand leurs souhaits s'exaucent, il se trouve que, faute de savoir bien discerner, ils ne sont guère plus avancés après qu'auparavant.

RIQUET A LA HOUPPE



Il était une fois une reine qui eut un fils si laid et si mal fait, qu'on douta longtemps s'il avait une forme humaine. Une fée qui se trouva à sa naissance, assura qu'il ne laisserait pas d'être aimable, parce qu'il aurait beaucoup d'esprit : elle ajouta

même qu'il pourrait, en vertu du don qu'elle venait de lui faire, donner autant d'esprit qu'il en aurait à la personne qu'il aimerait le mieux.

Tout cela consola un peu la pauvre reine, qui était bien affligée d'avoir mis au monde un si vilain marmot.

Il est vrai que cet enfant ne commença pas plutôt à parler, qu'il disait mille jolies choses, et qu'il y avait dans toutes ses actions je ne sais quoi de si spirituel, qu'on en était charmé. J'oubliais de dire qu'il vint au monde avec une petite houppe de cheveux sur la tête, ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la Houppe : car Riquet était le nom de sa famille.

Au bout de sept ou huit ans, la reine d'un royaume voisin eut à son tour deux filles. La première qui vint au monde était plus belle que le jour : la reine en fut si aise, qu'on appréhenda que la trop grande joie qu'elle en avait ne lui fît mal. La même fée qui avait assisté à la naissance

du petit Riquet à la Houppe était présente, et, pour modérer la joie de la reine, elle lui déclara que cette petite princesse n'aurait point d'esprit, et qu'elle serait aussi stupide qu'elle était belle. Cela mortifia beaucoup la reine : mais elle eut, quelques moments après, un bien plus grand chagrin, car la seconde fille qui lui vint se trouva extrêmement laide.

« Ne vous affligez pas tant, madame, lui dit la fée, votre fille sera récompensée d'ailleurs : elle aura tant d'esprit, qu'on ne s'apercevra presque pas qu'il lui manque de la beauté.

— Dieu le veuille! répondit la reine; mais n'y aurait-il pas moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'aînée, qui est si belle?

— Je ne puis rien pour elle, madame, du côté de l'esprit, lui dit la fée; mais je puis tout du côté de la beauté; et, comme il n'y a rien que je ne veuille pour votre satisfaction, je vais lui donner pour don

de pouvoir rendre beau ou belle la personne qui lui plaira. »

A mesure que ces deux princesses devinrent grandes, leurs perfections crûrent aussi avec elles; on ne parlait partout que de la beauté de l'aînée et de l'esprit de la cadette. Il est vrai que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissait à vue d'œil, et l'aînée devenait plus stupide de jour en jour : ou elle ne répondait rien à ce qu'on lui demandait, ou elle disait une sottise. Elle était avec cela si maladroite, qu'elle n'eût pu ranger quatre porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ni boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits.

Quoique la beauté soit d'un grand avantage dans une jeune personne, cependant la cadette l'emportait presque toujours sur son aînée dans toutes les compagnies. D'abord, on allait du côté de la plus belle, pour la voir et l'admirer; mais bientôt

après on allait à celle qui avait le plus d'esprit, pour lui entendre dire mille choses agréables; et on était étonné qu'en moins d'un quart d'heure l'aînée n'avait plus personne auprès d'elle, et que tout le monde s'était rangé autour de la cadette.

L'aînée, quoique fort stupide, le remarqua bien, et elle eût donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La reine, toute sage qu'elle était, ne put s'empêcher de lui reprocher plusieurs fois sa bêtise; ce qui pensa faire mourir de douleur cette pauvre princesse.

Un jour qu'elle s'était retirée dans un bois pour y plaindre son malheur, elle vit venir à elle un petit homme fort désagréable, mais vêtu très-magnifiquement. C'était le jeune prince Riquet à la Houppe, qui, ayant senti s'éveiller sa sympathie pour elle à la vue de ses portraits, qui couraient par tout le monde, avait quitté le

royaume de son père pour avoir le plaisir de la voir et de lui parler.

Ravi de la rencontrer ainsi toute seule, il l'aborda avec tout le respect et toute la politesse imaginables. Ayant remarqué, après lui avoir fait les compliments ordinaires, qu'elle était fort mélancolique, il lui dit :

« Je ne comprends point, madame, comment une personne aussi belle que vous l'êtes peut être aussi triste que vous le paraissez; car, quoique je puisse me vanter d'avoir vu une infinité de belles personnes, je puis dire que je n'en ai jamais vu dont la beauté approche de la vôtre.

— Cela vous plaît à dire, monsieur, lui répondit la princesse ; et elle en demeura là.

— La beauté, reprit Riquet à la Houppe, est un si grand avantage, qu'elle doit tenir lieu de tout le reste, et quand on la possède, je ne vois rien qui puisse vous affliger beaucoup.

— J'aimerais mieux, dit la princesse, être aussi laide que vous et avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai, et être bête autant que je le suis.

— Il n'y a rien, madame, qui marque davantage qu'on a de l'esprit, que de croire n'en pas avoir; et il est de la nature de ce bien-là, que plus on en a, plus on croit en manquer.

— Je ne sais pas cela, dit la princesse; mais je sais bien que je suis fort bête, et c'est de là que vient le chagrin qui me tue.

— Si ce n'est que cela, madame, qui vous afflige, je puis aisément mettre fin à votre douleur.

— Et comment ferez-vous? dit la princesse.

— J'ai le pouvoir, madame, dit Riquet à la Houppe, de donner de l'esprit, autant qu'on en saurait avoir, à la personne que je dois aimer le plus; et comme vous êtes, madame, cette personne, il ne tiendra qu'à vous que vous ayez autant d'esprit

qu'on peut en avoir, pourvu que vous vouliez bien m'épouser. »

La princesse demeura tout interdite, et ne répondit rien.

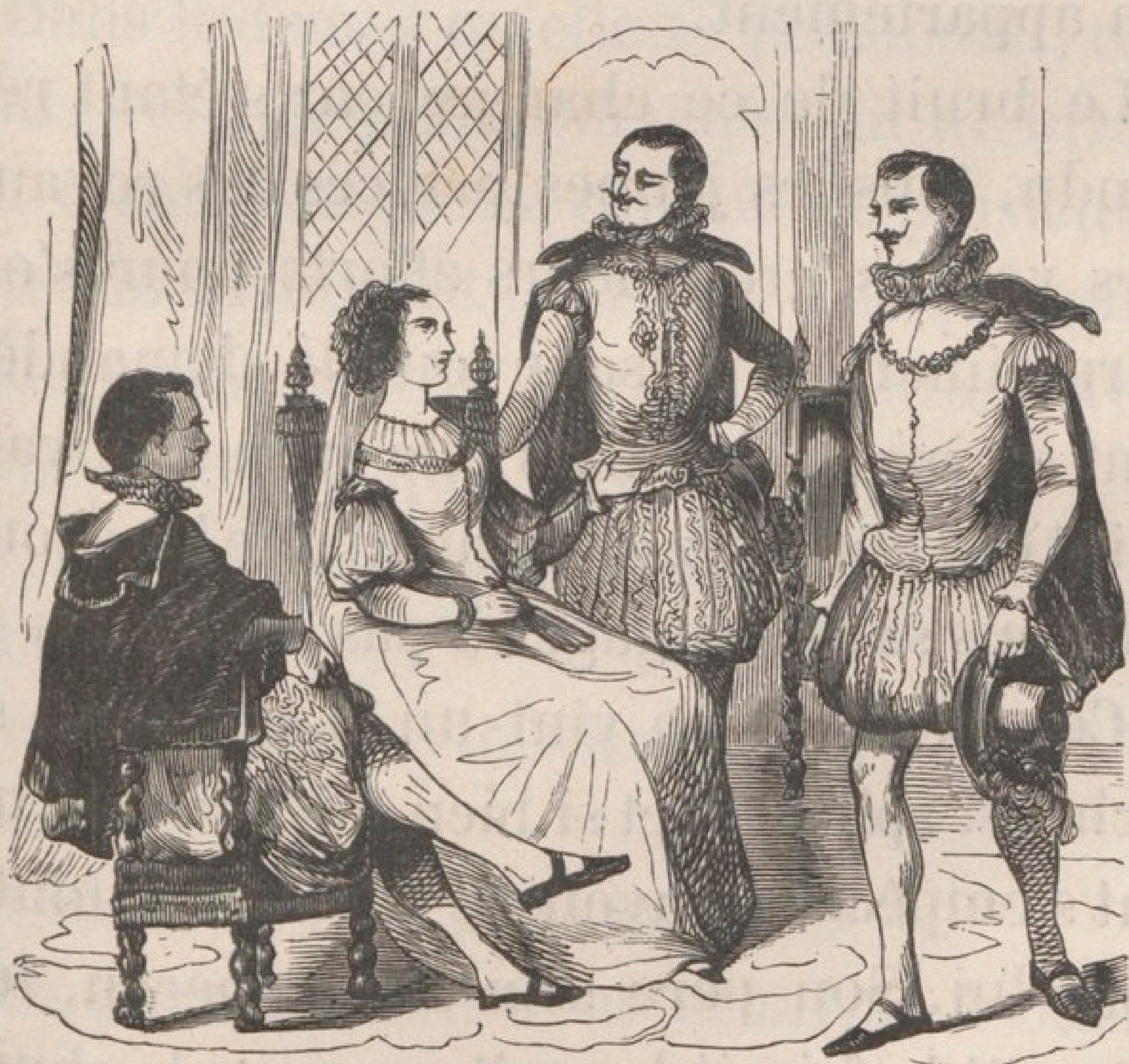
« Je vois, reprit Riquet à la Houppe, que cette proposition vous fait de la peine, et je ne m'en étonne pas; mais je vous donne un an tout entier pour vous y résoudre. »

La princesse avait si peu d'esprit, et en même temps une si grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendrait jamais; de sorte qu'elle accepta la proposition qui lui était faite.

Elle n'eut pas plutôt promis à Riquet à la Houppe qu'elle l'épouserait dans un an à pareil jour, qu'elle se sentit tout autre qu'elle n'était auparavant : elle se trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui lui plaisait, et à le dire d'une manière fine, aisée et naturelle. Elle commença dès ce moment une conversation piquante et soutenue avec Riquet à la Houppe, où

elle babillait d'une telle force, que Riquet à la Houppe crut lui avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en était réservé pour lui-même.

Quand elle fut retournée au palais, toute la cour ne savait que penser d'un changement si subit et si extraordinaire; car autant on lui avait ouï dire d'impertinences



auparavant, autant lui entendait-on dire de choses bien sensées et infiniment spiri-

tuelles. Toute la cour en eut une joie qui ne se peut imaginer; il n'y eut que sa cadette qui n'en fut pas bien aise, parce que, n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit, elle ne paraissait plus auprès d'elle qu'une personne fort désagréable.

Le roi se conduisait par ses avis; il allait même quelquefois tenir le conseil dans son appartement.

Le bruit de ce changement s'étant répandu, tous les jeunes princes des royaumes voisins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, et presque tous la demandèrent en mariage; mais elle n'en trouvait point qui eût assez d'esprit, et elle les écoutait tous sans s'engager à pas un d'eux.

Cependant il en vint un si puissant, si riche, si spirituel et si bien fait, qu'elle ne put s'empêcher d'avoir de la bonne volonté pour lui. Son père s'en étant aperçu, lui dit qu'il la faisait la maîtresse sur le choix d'un époux, et qu'elle n'avait qu'à se déclarer. Comme plus on a d'esprit, et plus

on a de la peine à prendre une ferme résolution sur cette affaire, elle demanda, après avoir remercié son père, qu'il lui donnât du temps pour y penser.

Elle alla par hasard se promener dans le même bois où elle avait trouvé Riquet à la Houppe, pour rêver plus commodément à ce qu'elle avait à faire.

Dans le temps qu'elle se promenait, rêvant profondément, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs personnes qui vont et viennent et qui agissent. Ayant prêté l'oreille plus attentivement, elle ouït que l'on disait :

« Apporte-moi cette marmite. »

L'autre :

« Donne-moi cette chaudière. »

L'autre :

« Mets du bois dans ce feu. »

La terre s'ouvrit dans le même temps, et elle vit sous ses pieds comme une grande cuisine pleine de cuisiniers, de marmitons et de toutes sortes d'officiers nécessaires

pour faire un festin magnifique. Il en sortit une bande de vingt ou trente rôtisseurs, qui allèrent se camper dans une allée du bois, autour d'une table fort longue, et qui tous, la lardoire à la main, et la queue du renard sur l'oreille, se mirent à travailler en cadence, au son d'une chanson harmonieuse.

La princesse, étonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui ils travaillaient.

« C'est, madame, lui répondit le plus apparent de la bande, pour le prince Riquet à la Houppe, dont les noces se feront demain. »

La princesse, encore plus surprise qu'elle ne l'avait été, et se ressouvenant tout à coup qu'il y avait un an qu'à pareil jour elle avait promis d'épouser le prince Riquet à la Houppe, pensa tomber de son haut. Ce qui faisait qu'elle ne s'en souvenait pas, c'est que, quand elle fit cette promesse, elle était une bête, et qu'en prenant le nouvel esprit que le prince lui

avait donné, elle avait oublié toutes ses sottises.

Elle n'eut pas fait trente pas en continuant sa promenade, que Riquet à la Houppe se présenta à elle, brave, magnifique, et comme un prince qui va se marier.

« Vous me voyez, dit-il, madame, exact à tenir ma parole, et je ne doute point que vous ne veniez ici pour exécuter la vôtre.

— Je vous avouerai franchement, répondit la princesse, que je n'ai pas encore pris ma résolution là-dessus, et que je ne crois pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la souhaitez.

— Vous m'étonnez, madame, lui dit Riquet à la Houppe.

— Je le crois, dit la princesse; et assurément, si j'avais affaire à un brutal, à un homme sans esprit, je me trouverais bien embarrassée. Une princesse n'a que sa parole, me dirait-il : il faut que vous

m'épousiez, puisque vous me l'avez promis; mais comme celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit, je suis sûre qu'il entendra raison. Vous savez que quand je n'étais qu'une bête, je ne pouvais néanmoins me résoudre à vous épouser; comment voulez-vous qu'ayant l'esprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'étais, je prenne aujourd'hui une résolution que je n'ai pu prendre dans ce temps-là? Si vous pensiez tout de bon à m'épouser, vous avez eu grand tort de m'ôter ma bêtise, et de me faire voir plus clair que je ne voyais.

— Si un homme sans esprit, répondit Riquet à la Houppe, serait bien reçu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher votre manque de parole, pourquoi voulez-vous, madame, que je n'en use pas de même dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie? Est-il raisonnable que les personnes qui ont de l'esprit

soient d'une pire condition que celles qui n'en ont pas? le pouvez-vous prétendre, vous qui en avez tant et qui avez tant souhaité d'en avoir? Mais venons au fait, s'il vous plaît. A la réserve de ma laideur, y a-t-il quelque chose en moi qui vous déplaise? Êtes-vous mécontente de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur et de mes manières?

— Nullement, répondit la princesse: j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire.

— Si cela est ainsi, reprit Riquet à la Houppe, je vais être heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus beau de tous les hommes.

— Comment cela se peut-il faire? lui dit la princesse.

— Cela se fera, répondit Riquet à la Houppe, si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit: et afin, madame, que vous n'en doutiez pas, sachez que la même fée qui, au jour de ma naissance, me fit le

don de pouvoir rendre spirituelle la personne qui me plairait, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, et à qui vous voudrez bien faire cette faveur.

— Si la chose est ainsi, dit la princesse, je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le prince du monde le plus beau, et je vous en fais le don autant qu'il est en moi. »

La princesse n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que Riquet à la Houppe parut à ses yeux l'homme du monde le plus beau, le mieux fait et le plus aimable qu'elle eût vu.

Quelques-uns assurent que ce ne furent point les charmes de la fée qui opérèrent, mais qu'une douce sympathie seule fit cette métamorphose. Ils disent que la princesse, ayant fait réflexion sur la persévérance de Riquet à la Houppe, sur sa discrétion, et sur toutes les bonnes qualités de son âme et de son esprit, ne vit plus la

difformité de son corps ni la laideur de son visage; que sa bosse ne lui sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos, et qu'au lieu que jusqu'alors elle l'avait vu boiter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu'un certain air penché qui la charmait. Ils disent encore que ses yeux, qui étaient louches, ne lui parurent que plus brillants; que leur déréglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excès d'attachement, et qu'enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de martial et d'héroïque.

Quoi qu'il en soit, la princesse lui promit sur-le-champ de l'épouser, pourvu qu'il en obtînt le consentement du roi son père.

Le roi, ayant su que sa fille avait beaucoup d'estime pour Riquet à la Houppe, qu'il connaissait d'ailleurs pour un prince très-spirituel et très-sage, le reçut avec plaisir pour son gendre. Dès le lendemain, les noces furent faites, ainsi que Riquet

à la Houppe l'avait prévu, et selon les ordres qu'il en avait donnés longtemps auparavant.

MORALITÉ

Ce conte vous dit d'une façon assez claire qu'en fait d'attachement il vaut toujours mieux s'en rapporter à son cœur qu'à ses yeux, et que, le cœur commençant à vous guider, les yeux finissent infailliblement par voir comme lui. — Quiconque est aimé est aimable; on ne voit jamais rien de ridicule dans un bon camarade ou un ami.



LES FÉES



Il était une fois une veuve qui avait deux filles : l'aînée lui ressemblait si fort et d'humeur et de visage, que qui la voyait, voyait la mère. Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses, qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son père

pour la douceur et pour l'honnêteté, était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée, et en même temps avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine, et travailler sans cesse.

Il fallait, entre autres choses, que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiser de l'eau à une grande demi-lieue du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche.

Un jour qu'elle était à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme, qui la pria de lui donner à boire.

« Oui-da, ma bonne mère, » dit cette belle fille ; et rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine et la lui présenta, soutenant toujours sa cruche, afin qu'elle bût plus aisément.

La bonne femme, ayant bu, lui dit :

« Vous êtes si belle, si bonne et si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don (car c'était une fée qui avait pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une fleur ou une pierre précieuse. »

Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine.

« Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si longtemps. »

En disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles et deux gros diamants.

« Que vois-je là? dit sa mère tout étonnée. Je crois qu'il lui sort de la bouche des perles et des diamants! D'où vient cela, ma fille? » (Ce fut là la première fois qu'elle l'appela sa fille.)

La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé, non sans jeter une infinité de diamants.

« Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur quand elle parle : ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement.

— Il me ferait beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine!

— Je veux que vous y alliez, reprit la mère, et tout à l'heure. »

Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plutôt arrivée à la fontaine, qu'elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vêtue, qui vint lui demander à boire; c'était la même fée qui avait apparu à sa sœur, mais qui

avait pris l'air et les habits d'une princesse pour voir jusqu'où irait la malhonnêteté de cette fille.

« Est-ce que je suis venue, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire? Justement, j'ai apporté un flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à madame; j'en suis d'avis : buvez à même, si vous voulez.

— Vous n'êtes guère honnête, reprit la fée, sans se mettre en colère. Eh bien! puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent ou un crapaud. »

D'abord que sa mère l'aperçut, elle lui cria :

« Eh bien! ma fille?

— Eh bien! ma mère? lui répondit la brutale, en jetant deux vipères et deux crapauds.

— O ciel! s'écria la mère, que vois-je là? c'est sa sœur qui en est cause : elle

me le payera ; » et aussitôt elle courut pour la battre.

La pauvre enfant s'enfuit, et alla se sauver dans la forêt prochaine.

Le fils du roi, qui revenait de la chasse, la rencontra, et, la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule, et ce qu'elle avait à pleurer.



« Hélas ! monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis. »

Le fils du roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles et autant de diamants, la pria de lui dire d'où cela lui venait.

Elle lui raconta toute son aventure.

Le fils du roi devint enchanté d'elle, et considérant qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à une autre, l'emmena au palais du roi son père, où il l'épousa.

Pour sa sœur, elle se fit tant haïr que sa propre mère la chassa de chez elle; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

MORALITÉ

Soyez doux, affables et complaisants, et vous en obtiendrez plutôt récompense que d'avoir de la morgue et de la grossièreté. Rendez service, et on sera obligeant pour

vous. Les douces paroles amènent les doux moments; mais il ne vient jamais que de l'amertume après les paroles dures et brutales.





A. Hadamard inv. et del.

Imp. Godard, Paris.

Il prit un de ses sabots rouges et le lança à la tête du loup...

LE LOUP BLANC

ET

LES PETITS SABOTS ROUGES



Il y avait une fois une dame très-riche qui s'était mariée deux fois, et qui restait veuve avec deux enfants. De son premier mari, elle avait un garçon nommé *Gingeolet*, et qu'une mauvaise fée avait juré

de poursuivre longtemps. De son second, cette dame avait un autre petit garçon, plus jeune, qu'on appelait *Petit-Bonnet*, et qui était protégé par une bonne fée. Ces deux frères s'aimaient tendrement, et qui faisait du mal à l'un affligeait sensiblement l'autre.

Or, il arriva qu'un jour la mère dit à Gingeolet, qu'elle aimait moins que son cadet :

« Gingeolet, va porter ces biscuits et ces confitures à la femme du concierge de ma maison de campagne : cette femme est malade, cela lui fera du bien. »

Gingeolet part, et deux jours se passent sans qu'on le voie revenir.

Voici ce qui lui était arrivé :

Obligé de traverser un bois, Gingeolet s'était amusé quelques moments à cueillir des noisettes, à les casser, à les croquer, lorsqu'il vit accourir un loup tout blanc, qui lui dit :

« Gingeolet, je vais te manger si tu ne

me donnes pas les confitures et les biscuits que tu tiens.

— Méchant, tu n'es pas malade, toi; tu n'as pas besoin de ces douceurs.

— Je vais te manger, Gingeolet, si tu ne me donnes tes confitures et tes biscuits. »

Gingeolet s'était vu forcé de satisfaire le glouton, et, n'ayant pas rempli la commission que lui avait donnée sa maman, il n'osait pas revenir à la maison.

Petit-Bonnet était très-inquiet et très-affligé du retard de son frère. Il est bien étonné et bien réjoui en même temps de trouver le lendemain matin, dans sa chambre, une paire de petits sabots rouges, si jolis, si jolis qu'on les aurait préférés aux plus fins escarpins. Il met les sabots, et, faisant des pas de géant qui augmentent sa surprise, il court jusqu'au bois, où il trouve Gingeolet qui lui raconte l'imprudence qu'il a faite de cueillir la noisette, et la menace du loup blanc qui lui avait pris ses provisions.

« Reste là, lui dit Petit-Bonnet en l'embrassant, je vais remédier à tout. »

Il dit, court acheter des biscuits, des confitures, les porte à la malade, revient prendre la main de son frère, et le ramène chez sa maman, où il l'excuse sur une indisposition subite qui a forcé le jeune Gingeolet à s'arrêter chez le concierge pendant deux jours.

Au bout de huit jours, la mère ordonna à Gingeolet d'aller porter à un ami de belles tasses de porcelaine, qu'elle avait achetées pour lui en faire présent :

« Si tu casses cela, dit-elle à son fils, tu ne risques rien d'être bien reçu en rentrant à la maison. »

Gingeolet s'en va, et, comme il fait chaud, il s'arrête sur le bord d'un ruisseau qui coule dans la prairie. La curiosité le porte à examiner, l'une après l'autre, les belles tasses qu'il porte. Pendant qu'il les tourne, qu'il les retourne, qu'il les admire, en un mot, le loup blanc lui apparaît :

« Gingeolet, lui dit-il, as-tu quelque chose aujourd'hui à me donner à manger?

— Gourmand, tu demandes toujours; je n'ai que ces tasses; tu ne manges pas de la porcelaine, j'espère?

— Non, mais je mange les petits garçons; apprête-toi à être dévoré... »

Le loup veut sauter sur lui; Gingeolet se sauve à toutes jambes.

Le loup marche sur ses tasses, les brise en morceaux, et déjà il atteint le pauvre Gingeolet, lorsque Petit-Bonnet arrive avec ses sabots rouges : il jette son déjeuner au méchant loup, qui disparaît avec; puis il dit à son frère :

« Je redoutais encore ce vilain loup pour toi; mais, Dieu merci, je suis venu à propos : voyons, où sont tes tasses?

— Tu les vois, elles sont en poussière.

— Ce malheur n'est pas facile à réparer, car je n'ai pas assez d'argent pour acheter des choses aussi précieuses. Allons, reviens à la maison, je saurai t'excuser. »

Petit-Bonnet force Gingeolet à l'accompagner chez sa maman. Là, Petit-Bonnet, qui connaît son ascendant sur le cœur de sa mère, s'accuse d'avoir cassé les tasses en jouant avec son frère. Il pleure, il sanglote; il a l'air si pénétré, que sa mère lui pardonne, et ne gronde point le véritable coupable.

Enfin, cette femme sévère dit quelque temps après à son aîné :

« Gingeolet, va-t'en me chercher, à deux lieues d'ici, ma petite filleule, que je veux retirer de nourrice. Les bonnes gens qui l'ont gardée jusqu'à présent sont malades, ils ne peuvent me la ramener. Je la confie à tes soins : prends bien garde qu'il lui arrive quelque chose; tu m'en réponds sur ta tête!

— Oui, maman. »

Gingeolet se met en route; et, comme il va droit son chemin sans s'arrêter, il ne lui arrive rien jusqu'au village, où, avec une lettre de la marraine de la petite fille, il l'obtient de ses gardiens.

Voilà Gingeolet qui revient tout doucement, tantôt faisant marcher la petite fille, qui a quatre ans, tantôt la portant pour la délasser.

Auprès d'une grande rivière, la manie qu'il a de s'amuser l'emporte sur sa prudence : il dépose l'enfant sur l'herbe, il cueille des fleurs des champs, en fait un bouquet, le met au côté de la petite fille, puis, la prenant sur ses genoux, il la caresse, l'embrasse ou la fait danser comme une poupée, en lui chantant une petite chanson. Il est un peu bête, Gingeolet, et c'est toujours sa faute quand il lui arrive quelque chose.

Il est occupé à jouer avec la petite, lorsqu'il voit le loup blanc qui court vers lui :

« Holà! lui crie ce vilain animal, ne te sauve pas, Gingeolet, tu n'en aurais pas le temps. Le goût friand de la chair fraîche a frappé mon odorat à plus de trois lieues. Il faut que tu me donnes cette petite fille, et que je la croque.

— Ciel! que me demandes-tu là?

— Cette enfant; vite, que je la mange.



— Non, méchant, tu me mangeras plutôt!

— Eh bien, je vous mangerai tous les deux; mais je vais commencer par elle. Oh! la belle chair! le beau sang! comme je vais me régaler!... »

Le loup blanc, qui est énorme, s'em-

pare, malgré la résistance de Gingeolet, de la pauvre petite créature, et le vilain glouton n'en fait qu'une bouchée. Que devient Gingeolet en voyant cette horrible catastrophe? il tombe sans mouvement sur la terre, et le cruel loup blanc va le dévorer à son tour; mais Petit-Bonnet paraît sur le rivage de l'autre côté de la rivière.

Petit-Bonnet voit le danger que court son frère chéri, et, ne trouvant là ni pont ni bateau pour passer l'eau, il prend le parti de s'y jeter à la nage. Mais, ô merveilleux effet des sabots rouges! il reste debout, et marche sur l'eau comme s'il était sur la terre ferme. Les grands pas qu'il fait l'amènent, en une demi-minute, au pré où son pauvre frère est étendu, privé de sentiment.

Petit-Bonnet avait du courage : il aurait sacrifié sa vie pour sauver son frère. Il prit un de ses sabots rouges, et le lança avec tant de vigueur à la tête du méchant

loup, que cette bête carnassière tomba morte sur la place.

Soudain nos deux enfants eurent sous les yeux un effet bien étonnant de la magie qui était renfermée dans le sabot. Le corps du loup disparut, et l'on vit à sa place la petite fille étendue sur un lit de roses, où elle paraissait dormir profondément.

Petit-Bonnet, craignant qu'elle ne fût morte, la poussa, et l'enfant se mit à sourire en le regardant.

Au même instant une belle dame parut dans un cabriolet fait comme un soufflet, et traîné par six limaçons ailés :

« Je suis, dit-elle aux deux frères, la fée Bonnace, qui t'a protégé, Petit-Bonnet, depuis ta naissance. Ta tendresse pour ton frère et ton courage viennent de détruire les enchantements de la fée Ripopette, sa plus cruelle ennemie. Ce loup blanc n'était qu'un fantôme qu'elle créait à son gré, pour l'effrayer et le faire tom-

ber dans quelque piége, car elle n'avait de pouvoir sur lui que lorsqu'il lui donnait prise par quelque faute; par exemple, lorsqu'il était négligent, qu'il jouait, s'amusait et faisait des niaiseries. Tout cela ne se renouvellera plus. Le loup blanc est détruit; la fée Ripopette a perdu son talisman. Montez, mes enfants, dans mon cabriolet, je veux vous reconduire moi-même à votre mère. »

La fée Bonnace donna la main aux deux frères, qui se placèrent à côté d'elle.

Un coup de vent fit traverser la rivière à la voiture, comme si elle l'avait passée sur un pont; et tout cela arriva chez la maman, à qui la bonne fée détailla tous les secours que Petit-Bonnet avait portés à son grand nigaud de frère, qu'une maligne fée poursuivait.

La mère fut enchantée de ces détails; elle remercia la fée Bonnace, donna de sages avis à son Gingeolet, et doubla d'amitié pour son cher Petit-Bonnet, qu'elle

cita à tout le monde comme un modèle touchant de tendresse fraternelle.

MORALITÉ

Dieu protége toujours ceux qui aiment leurs frères et se dévouent pour eux, parce que l'amour fraternel est une des plus belles vertus. — Si le bon cœur de ces chers enfants les met parfois en danger, la divine Providence, qui les surveille et les suit, vient toujours à temps pour les secourir.




BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE PARIS



A. Hadamard inv. et del. Imp. Godard, Paris.

Le prince prit son épée et la passa au travers du corps de la prétendue Finette.

L'ADROITE PRINCESSE

OU

LES AVENTURES DE FINETTE



Du temps des premières croisades, un roi de je ne sais quel royaume de l'Europe se résolut d'aller faire la guerre aux infidèles dans la Palestine. Avant que d'entreprendre un si long voyage, il mit un si bon ordre aux affaires de son royaume, et il en con-

fia la régence à un ministre si habile, qu'il fut en repos de ce côté-là. Ce qui inquiétait le plus ce prince, c'était le soin de sa famille. Il avait perdu la reine, son épouse, depuis assez peu de temps : elle ne lui avait point laissé de fils; mais il se voyait père de trois jeunes princesses à marier. Ma chronique ne m'a point appris leur véritable nom; je sais seulement que, comme en ces temps heureux la simplicité des peuples donnait sans façon des surnoms aux personnes éminentes, suivant leurs bonnes qualités ou leurs défauts, on avait surnommé l'aînée de ces princesses *Nonchalante*, ce qui signifie indolente en style moderne; la seconde, *Babillarde*, et la troisième, *Finette* : noms qui avaient tous un juste rapport aux caractères de ces trois sœurs.

Jamais on n'a vu rien de si indolent qu'était Nonchalante. Tous les jours elle n'était pas éveillée à une heure après midi : on la traînait à l'église telle qu'elle

sortait de son lit, sa coiffure en désordre, sa robe détachée, point de ceinture, et souvent une mule d'une façon et une autre de l'autre. On corrigeait cette différence durant la journée, mais on ne pouvait résoudre cette princesse à être autrement qu'en mules : elle trouvait une fatigue insupportable à mettre ses souliers. Quand Nonchalante avait dîné, elle se mettait à sa toilette, où elle restait jusqu'au soir : elle employait le reste de son temps, jusqu'à minuit, à jouer et à souper ; ensuite on était presque aussi longtemps à la déshabiller qu'on avait été à l'habiller : elle ne pouvait jamais parvenir à aller se coucher qu'au grand jour.

Babillarde menait une autre sorte de vie. Cette princesse était fort vive, et n'employait que peu de temps pour sa personne ; mais elle avait une envie de parler si étrange, que, depuis qu'elle était éveillée jusqu'à ce qu'elle fût endormie, la bouche ne lui fermait pas. Elle savait l'histoire

des mauvais ménages; elle connaissait les goûts et les humeurs, non-seulement de toute la cour, mais des plus petits bourgeois. Elle tenait registre de toutes les femmes qui exerçaient certaines ruses dans leur intérieur pour se donner une parure plus éclatante, et était informée précisément de ce que gagnait la suivante de la comtesse une telle, et le maître d'hôtel du marquis un tel. Pour être instruite de toutes les petites choses, elle écoutait sa nourrice et sa couturière avec plus de plaisir qu'elle n'aurait écouté un ambassadeur, et ensuite elle étourdissait de ces belles histoires, depuis le roi son père jusqu'à ses valets de pied; car, pourvu qu'elle parlât, elle ne se souciait pas à qui. La démangeaison de parler produisit encore un autre mauvais effet chez cette princesse. Malgré son grand rang, ses airs trop familiers donnèrent la hardiesse aux blondins de la cour de lui débiter mille paroles. Elle écouta leurs discours sans

façon, pour avoir le plaisir de leur répondre; car, à quelque prix que ce fût, il fallait que, du matin au soir, elle écoutât ou caquetât. Babillarde, non plus que Nonchalante, ne s'occupait jamais ni à penser, ni à faire aucune réflexion, ni à lire; elle s'embarrassait aussi peu d'aucun soin domestique, ni des amusements de l'aiguille et du fuseau. Enfin ces deux sœurs, dans une éternelle oisiveté, ne faisaient jamais agir leur esprit ni leurs mains.

La sœur cadette de ces deux princesses était d'un caractère bien différent. Elle agissait incessamment de l'esprit et de sa personne : elle avait une vivacité surprenante; elle s'appliquait à en faire un bon usage. Elle savait parfaitement bien danser, chanter, jouer des instruments; réussissait avec une adresse admirable à tous les petits travaux de la main, qui amusent d'ordinaire les personnes de son sexe; mettait l'ordre et la règle dans la maison du

roi, et empêchait, par ses soins, les pilleries des petits officiers; car dès ce temps-là ils se mêlaient de voler les princes.

Ses talents ne se bornaient pas là; elle avait beaucoup de jugement, et une présence d'esprit si merveilleuse, qu'elle trouvait sur-le-champ des moyens pour sortir de toutes sortes d'affaires. Cette jeune princesse avait découvert, par sa pénétration, un piége dangereux qu'un ambassadeur de mauvaise foi avait tendu au roi son père, dans un traité que ce prince était tout près de signer. Pour punir la perfidie de cet ambassadeur et de son maître, le roi changea l'article du traité; et, en le mettant dans les termes que lui avait inspirés sa fille, il trompa à son tour le trompeur même. La jeune princesse découvrit encore un tour de fourberie qu'un ministre voulait jouer au roi, et, par le conseil qu'elle donna à son père, il fit retomber l'infidélité de cet homme-là sur lui-même. La princesse donna, en plusieurs

autres occasions, des marques de sa pénétration et de sa finesse d'esprit; elle en donna tant, que le peuple lui donna le nom de Finette. Le roi l'aimait beaucoup plus que ses autres filles, et il faisait un si grand fond sur son bon sens, que, s'il n'avait point eu d'autre enfant qu'elle, il serait parti sans inquiétude; mais il se défiait autant de la conduite de ses autres filles qu'il se reposait sur celle de Finette. Ainsi, pour être sûr des démarches de sa famille, comme il se croyait sûr de celles de ses sujets, il prit les mesures que je vais dire.

Je ne doute pas que vous n'ayez cent fois entendu parler du merveilleux pouvoir des fées. Le roi dont je vous parle, étant ami intime d'une de ces habiles femmes, alla trouver cette amie; il lui représenta l'inquiétude où il était touchant ses filles :

« Ce n'est pas, lui dit ce prince, que les deux aînées dont je m'inquiète aient jamais fait la moindre chose contre leur de-

voir; mais elles ont si peu d'esprit, elles sont si imprudentes, et vivent dans une si grande désoccupation, que je crains que, pendant mon absence, elles n'aillent s'embarrasser dans quelque folle entreprise pour trouver de quoi s'amuser. Pour Finette, je suis sûr de sa réserve et de sa discrétion; cependant je la traiterai comme les autres, pour faire tout égal : c'est pourquoi, sage fée, je vous prie de me faire trois quenouilles de verre pour mes filles, qui soient faites avec un tel art, que chaque quenouille ne manque pas de se casser sitôt que celle à qui elle appartiendra fera quelque chose contre sa gloire. »

Comme cette fée était des plus habiles, elle donna à ce prince trois quenouilles enchantées et travaillées avec tous les soins nécessaires pour le dessein qu'il avait. Mais il ne fut pas content de cette précaution; il mena les princesses dans une tour très-haute, bâtie dans un lieu

voisin du fort et du château. Le roi dit à ses filles qu'il leur ordonnait de faire leur demeure dans cette tour pendant tout le temps de son absence, et qu'il leur défendait d'y recevoir aucune personne que ce fût. Il leur ôta tous leurs officiers de l'un et de l'autre sexe; et après leur avoir fait présent des quenouilles enchantées, dont il leur expliqua les qualités, il embrassa les princesses, et ferma les portes de la tour, dont il prit lui-même les clefs; puis il partit.

Vous allez peut-être croire que ces princesses étaient là en danger de mourir de faim : point du tout; on avait eu soin d'attacher une poulie à une des fenêtres de la tour; on y avait mis une corde à laquelle les princesses attachaient un corbillon qu'elles descendaient chaque jour. Dans ce corbillon on mettait leurs provisions pour la journée, et quand elles l'avaient remonté, elles retiraient avec soin la corde dans la chambre.

Nonchalante et Babillarde menaient dans cette solitude une vie qui les désespérait, elles s'ennuyaient à un point qu'on ne saurait exprimer; mais il fallait prendre patience, car on leur avait fait la quenouille si terrible, qu'elles craignaient que la moindre démarche un peu équivoque ne la fît casser.

Pour Finette, elle ne s'ennuyait point du tout : son fuseau, son aiguille et ses instruments de musique lui fournissaient des amusements; et outre cela, par l'ordre du ministre qui gouvernait l'État, on mettait dans le corbillon des princesses des lettres qui les informaient de tout ce qui se passait au dedans et au dehors du royaume. Le roi l'avait permis ainsi; et le ministre, pour se rendre agréable aux princesses, ne manquait pas d'être exact sur cet article. Finette lisait toutes ces nouvelles avec empressement, et s'en divertissait. Pour ses deux sœurs, elles ne daignaient pas y prendre la moindre part :

elles disaient qu'elles étaient trop chagrines pour avoir la force de s'amuser de si peu de chose ; il leur fallait au moins des cartes pour se désennuyer pendant l'absence de leur père.

Elles passaient donc ainsi tristement leur vie, en murmurant contre leur destin ; et je crois qu'elles ne manquèrent pas de dire qu'*il vaut mieux être né heureux que d'être né fils de roi*. Elles étaient souvent aux fenêtres de leur tour, pour voir du moins ce qui se passait dans la campagne ou dans le fort.

Un jour, comme Finette était occupée dans sa chambre à quelque joli ouvrage, ses sœurs, qui étaient à la fenêtre, virent au pied de leur tour une pauvre femme, vêtue de haillons déchirés, qui leur criait sa misère fort pathétiquement ; elle les priait, à mains jointes, de la laisser entrer dans leur château, leur représentant qu'elle était une malheureuse étrangère qui savait mille sortes de choses, et qu'elle

leur rendrait service avec la plus exacte fidélité. D'abord les princesses se souvinrent de l'ordre qu'avait donné le roi leur père de ne laisser entrer personne dans la tour; mais Nonchalante était si lasse de se servir elle-même, et Babillarde si ennuyée de n'avoir que ses sœurs à qui parler, que l'envie qu'eut l'une d'être coiffée en détail, et l'empressement qu'eut l'autre d'avoir une personne de plus pour jaser, les engagèrent à se résoudre de laisser entrer la pauvre étrangère.

« Pensez-vous, dit Babillarde à sa sœur, que la défense du roi s'étende sur des gens comme cette malheureuse? Je crois que nous pouvons la recevoir sans conséquence.

— Vous ferez tout ce qu'il vous plaira, ma sœur, » répondit Nonchalante.

Babillarde, qui n'attendait que ce consentement, descendit aussitôt le corbillon : la pauvre femme se mit dedans, et les

princesses la montèrent avec le secours de la poulie.

Quand cette femme fut devant leurs yeux, l'horrible malpropreté de ses habits les dégoûta : elles voulurent lui en donner d'autres; mais elle leur dit qu'elle en changerait le lendemain, et que, pour l'heure qu'il était, elle allait songer à les servir. Comme elle achevait de parler, Finette revint de sa chambre. Cette princesse fut étrangement surprise de voir cette inconnue avec ses sœurs; elles lui dirent pour quelles raisons elles l'avaient fait monter; et Finette, qui vit que c'était une chose faite, dissimula le chagrin qu'elle avait de cette imprudence.

Cependant la nouvelle officière des princesses fit cent tours dans le château sous prétexte de leur service, mais en effet pour observer la disposition du dedans; car je ne sais si vous ne vous en doutez point déjà, mais cette gueuse prétendue était aussi dangereuse dans le château,

que peut l'être dans le camp ennemi l'auteur de la plus subtile trahison.

Pour ne pas vous tenir davantage en suspens, je vous dirai que cette créature couverte de haillons était le fils aîné d'un roi puissant, voisin du père des princesses. Ce jeune prince, qui était un des plus artificieux esprits de son temps, gouvernait entièrement le roi son père, et il n'avait pas besoin de beaucoup de finesse pour cela; car ce roi était d'un caractère si doux et si facile, qu'on lui en avait donné le surnom de *Moult-Benin*. Pour le jeune prince, comme il n'agissait que par artifice et par détours, les peuples l'avaient surnommé *Riche-en-Cautèle*, et, pour abréger, on disait *Riche-Cautèle*.

Il avait un frère cadet, qui était aussi rempli de belles qualités que son aîné l'était de défauts : cependant, malgré la différence d'humeur, on voyait entre ces deux frères une union si parfaite, que tout le monde en était surpris. Outre les

bonnes qualités de l'âme qu'avait le prince cadet, la beauté de son visage et la grâce de sa personne étaient si remarquables, qu'elles l'avaient fait nommer *Bel-à-voir*.

C'était le prince Riche-Cautèle qui avait inspiré à l'ambassadeur du roi son père ce trait de mauvaise foi que l'adresse de Finette avait fait tomber sur eux. Riche-Cautèle, qui n'aimait déjà guère le roi, père des princesses, avait achevé par là de le prendre en aversion; il avait même si bien fait, qu'il avait décidé le roi son père à lui déclarer la guerre aussitôt son retour. Aussi, quand il sut les précautions que ce prince avait prises à l'égard de ses filles, il se fit un pernicieux plaisir de tromper la prudence d'un père si soupçonneux : il voulut que les trois princesses lui servissent d'instruments pour arriver à la fin de son projet. Riche-Cautèle se fit fort, vis-à-vis du roi son père, de connaître sous peu l'intérieur de la place ennemie; et il prit des mesures qui le firent

parvenir à entrer dans la tour des princesses.

En examinant le château, le prince remarqua qu'il était facile aux princesses de se faire entendre des passants, et il en conclut qu'il devait rester dans son déguisement pendant tout le jour, parce qu'elles pourraient bien, si elles s'en avisaient, appeler du monde et le faire punir de son entreprise téméraire. Il conserva donc toute la journée les habits et le personnage de gueuse de profession, et le soir, lorsque les trois sœurs eurent soupé, Riche-Cautèle jeta les haillons qui le couvraient, et laissa voir des habits de cavalier tout couverts d'or et de pierreries. Les pauvres princesses furent si épouvantées de cette vue, que toutes se mirent à fuir avec précipitation. Finette et Babillarde, qui étaient agiles, eurent bientôt gagné leur chambre ; mais Nonchalante, qui avait à peine l'usage de marcher, fut en un instant atteinte par le prince.

Aussitôt, comme il lui importait peu de commencer son rôle par un moyen ou par un autre, il se jeta à ses pieds, lui déclara qui il était, et lui dit que la réputation de sa beauté et ses portraits l'avaient engagé à quitter une cour délicieuse pour lui venir offrir ses vœux et sa foi. Nonchalante fut d'abord si éperdue, qu'elle ne pouvait répondre au prince, qui était toujours à genoux; mais, comme en lui disant ses mille mensonges il lui faisait mille protestations, et la conjurait avec ardeur de l'accepter pour fiancé dès ce moment-là même, sa mollesse naturelle ne lui laissant pas la force de disputer, elle dit nonchalamment à Riche-Cautèle qu'elle le croyait sincère, et qu'elle acceptait sa foi. Dès lors, elle n'observa plus de grandes formalités; elle ne prit plus la peine de réfléchir, et s'inquiéta fort peu si, en donnant sa confiance au prince, et tolérant son séjour dans la tour, elle ne portait pas un grave préjudice au roi, son père. Elle permit au prince

de rester (c'est précisément ce qu'il voulait obtenir de toutes les trois. Il l'avait déjà d'une; il ne lui fallait plus que l'assentiment des deux autres)... Mais aussi Nonchalante en perdit sa quenouille : elle se brisa en mille morceaux.

Cependant Babillarde et Finette étaient dans des inquiétudes étranges; elles avaient gagné séparément leurs chambres, et elles s'y étaient enfermées. Ces chambres étaient assez éloignées l'une de l'autre; et, comme chacune de ces princesses ignorait entièrement le destin de ses sœurs, elles passèrent la nuit sans fermer l'œil. Le lendemain, le pernicieux prince mena Nonchalante dans un appartement bas qui était au bout du jardin, et là, cette princesse témoigna à Riche-Cautèle l'inquiétude où elle était de ses sœurs, quoiqu'elle n'osât se présenter devant elles, dans la crainte qu'elles ne blâmassent fort son projet de mariage. Le prince lui dit qu'il se chargerait de le leur faire approuver; et, après quelques

discours, il sortit, et enferma Nonchalante sans qu'elle s'en aperçût; ensuite, il se mit à chercher les princesses avec soin. Il fut quelque temps sans pouvoir découvrir dans quelles chambres elles étaient enfermées. Enfin, l'envie qu'avait Babillarde de toujours parler étant cause que cette princesse parlait toute seule en se plaignant, le prince s'approcha de la porte de la chambre, et la vit par le trou de la serrure.

Riche-Cautèle lui parla au travers de la porte, et lui dit, comme il avait dit à sa sœur, que c'était pour lui offrir son cœur et sa foi qu'il avait fait l'entreprise d'entrer dans la cour. Il louait avec exagération sa beauté et son esprit; et Babillarde, qui était très-persuadée qu'elle possédait un mérite extrême, fut assez folle pour croire ce que le prince lui disait. Elle lui répondit un flux de paroles qui n'étaient pas trop désobligeantes. Il fallait que cette princesse eût une étrange fureur de parler,

pour s'en acquitter comme elle le faisait dans ces moments; car elle était dans un abattement terrible, outre qu'elle n'avait rien mangé de la journée, par la raison qu'il n'y avait rien, dans sa chambre, qui fût propre à manger.

Comme elle était d'une paresse extrême, et qu'elle ne songeait jamais à rien qu'à toujours parler, elle n'avait pas la moindre prévoyance; quand elle avait besoin de quelque chose, elle avait recours à Finette, et cette aimable princesse, qui était aussi laborieuse et prévoyante que ses sœurs l'étaient peu, avait toujours dans sa chambre une infinité de massepains, de pâtes et de confitures sèches et liquides qu'elle avait faits elle-même.

Babillarde donc, qui n'avait pas un pareil avantage, se sentant pressée par la faim et par les protestations que lui faisait le prince au travers de la porte, l'ouvrit enfin à ce rusé espion; et, quand elle eut ouvert, il fit encore parfaitement le comé-

dien auprès d'elle : il avait bien étudié son rôle.

Il obtint facilement le deuxième consentement qu'il désirait; et il en fut d'autant plus aise, que cette seconde sœur, par son éternel babil, devait l'aider beaucoup, sans le savoir et sans se faire prier.

Ensuite ils sortirent tous deux de cette chambre, et s'en allèrent à l'office du château, où ils trouvèrent toutes sortes de rafraîchissements; car le corbillon fournissait toujours les princesses d'avance. Babillarde continuait d'abord à être en peine de ce qu'étaient devenues ses sœurs; mais elle s'alla mettre dans l'esprit, sur je ne sais quel fondement, qu'elles étaient toutes deux enfermées dans la chambre de Finette, où elles ne manquaient de rien. Riche-Cautèle fit tous ses efforts pour la confirmer dans cette pensée, et lui dit qu'ils iraient trouver ces princesses vers le soir (il voulait toujours avoir le temps

nécessaire à ses observations et à ses études) : elle ne fut pas de cet avis; elle répondit qu'il fallait les aller chercher quand ils auraient mangé.

Enfin le prince et la princesse mangèrent ensemble de fort bon accord; et, après qu'ils eurent achevé, Riche-Cautèle demanda à aller voir le bel appartement du château : il donna la main à la princesse, qui le mena dans ce lieu; ils passèrent ensuite sur une terrasse assez large et très-élevée, d'où l'œil découvrait tout l'extérieur des bâtiments et du fort. Quand il y fut, il recommença, pour continuer son rôle et se donner le temps de tout voir, à exagérer la tendresse qu'il avait pour elle, et les avantages qu'elle trouverait en l'acceptant pour fiancé. Il lui dit, comme il l'avait dit à Nonchalante, qu'elle devait accepter sa foi au moment même, parce que, si elle allait trouver ses sœurs avant que de l'avoir reçu pour futur époux, elles ne manqueraient pas de s'y opposer, puis-

que, étant sans contredit le plus puissant prince voisin, il paraissait plus vraisemblablement un parti pour l'aînée que pour elle; qu'ainsi cette princesse ne consentirait jamais à une union qu'il souhaitait avec toute l'ardeur imaginable. Babillarde, après bien des discours qui ne signifiaient rien, fut aussi extravagante qu'avait été sa sœur; elle accepta le prince pour fiancé, et ne se souvint des effets de sa quenouille de verre qu'après que cette quenouille, pour prix d'une désobéissance si grave, se fut cassée en cent pièces.

Vers le soir, Babillarde retourna dans sa chambre avec le prince, et la première chose que vit cette princesse, ce fut sa quenouille de verre en morceaux. Elle se troubla à ce spectacle : le prince lui demanda le sujet de son trouble. Comme la rage de parler la rendait incapable de rien taire, elle dit sottement à Riche-Cautèle le mystère des quenouilles; et ce prince eut une joie de scélérat de ce que le père des prin-

cesses serait par là entièrement convaincu du manque de dévouement et de l'indiscrétion de ses filles.

Cependant Babillarde n'était plus en humeur d'aller chercher ses sœurs; elle craignait avec raison qu'elles ne pussent approuver sa conduite; mais le prince s'offrit de les aller trouver, et dit qu'il ne manquerait pas de moyens pour les persuader de l'approuver. Après cette assurance, la princesse, qui avait un grand besoin de sommeil, s'assoupit; pendant qu'elle dormait, Riche-Cautèle l'enferma à la clef, comme il avait fait à Nonchalante.

N'est-il pas vrai que ce Riche-Cautèle était un grand scélérat, et ces deux princesses, de lâches et imprudentes personnes? Je suis fort en colère contre tous ces gens-là, et je ne doute pas que vous ne le soyez beaucoup aussi; mais ne vous inquiétez point, ils seront tous traités comme ils le méritent : il n'y aura que la sage et courageuse Finette qui triomphera.

Quand ce prince perfide eut renfermé Babillarde, il alla dans toutes les chambres du château, les unes après les autres; et comme il les trouva toutes ouvertes, il conclut qu'une seule, qu'il voyait fermée par dedans, était assurément celle où s'était retirée Finette.

Il aurait pu, d'après l'inexpérience et les complaisances des deux premières sœurs, se trouver satisfait et partir; mais, sachant que Finette était la plus habile, il avait à cœur, pour montrer aussi son habileté à lui, de la tromper de même que les autres, et de la faire sa dupe.

Comme il avait composé une harangue circulaire, il s'en alla débiter à la porte de Finette les mêmes choses qu'il avait dites à ses sœurs. Mais cette princesse, qui n'était pas crédule comme une de ses aînées, l'écouta assez longtemps sans lui répondre. Enfin, voyant qu'il était éclairci qu'elle était dans cette chambre, elle lui dit que, s'il était vrai qu'il eût une ten-

dresse aussi forte et aussi sincère pour elle qu'il voulait le lui persuader, elle le priait de descendre dans le jardin et d'en fermer la porte sur lui, et qu'après elle lui parlerait tant qu'il voudrait par la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur le jardin.

Riche-Cautèle ne voulut point accepter ce parti; et, comme la princesse s'opiniâtrait toujours à ne point vouloir ouvrir, ce méchant prince, d'impatience, alla querir une bûche, et enfonça la porte.

Il trouva Finette armée d'un gros marteau, qu'on avait laissé par hasard dans une garde-robe qui était proche de sa chambre. L'émotion animait le teint de cette princesse, et, quoique ses yeux fussent pleins de colère, elle parut à Riche-Cautèle d'une beauté à enchanter. Il voulut se jeter à ses pieds, mais elle lui dit fièrement en reculant :

« Prince, si vous vous approchez de moi, je vous fendrai la tête avec ce marteau.

— Quoi ! belle princesse, s'écria Riche-Cautèle de son ton hypocrite, l'affection qu'on a pour vous s'attire une si cruelle haine ! »

Il se mit ensuite à lui prôner de nouveau, mais d'un bout de la chambre à l'autre, l'ardeur enthousiaste que lui avait inspirée la réputation de sa beauté et de son esprit merveilleux. Il ajouta qu'il ne s'était déguisé que pour venir lui offrir, avec respect, son cœur et sa main, et lui dit qu'elle devait pardonner à la violence de sa sympathie la hardiesse qu'il avait eue d'enfoncer sa porte. Il finit en lui voulant persuader, comme il avait fait à ses sœurs, qu'il était de son intérêt de le recevoir pour fiancé au plus vite. Il dit encore à Finette qu'il ne savait pas où s'étaient retirées les princesses ses sœurs, parce qu'il ne s'était pas mis en peine de les chercher, n'ayant songé qu'à elle.

L'adroite princesse, feignant de se radoucir, lui dit qu'il fallait chercher ses

sœurs, et qu'après on prendrait des mesures tous ensemble; mais Riche-Cautèle lui répondit qu'il ne pouvait se résoudre à aller trouver les princesses qu'elle n'eût consenti à l'accepter pour époux, parce que ses sœurs ne manqueraient pas de s'y opposer, à cause de leur droit d'aînesse.

Finette, qui se défiait avec raison de ce prince perfide, et qui devinait très-bien que, malgré son jeu, il cachait par en-dessous quelque subtile hypocrisie, sentit redoubler ses soupçons par cette réponse : elle trembla de ce qui pouvait être arrivé à ses sœurs, et se résolut de les venger du même coup qui lui ferait éviter un malheur pareil à celui qu'elle jugeait qu'elles avaient eu. Cette jeune princesse dit donc à Riche-Cautèle qu'elle consentait sans peine à l'épouser, mais qu'elle était persuadée que les mariages qui se faisaient le soir étaient toujours malheureux; qu'ainsi elle le priait de remettre

la cérémonie de se donner une foi réciproque au lendemain matin : elle ajouta qu'elle l'assurait de n'avertir les princesses de rien, et lui dit qu'elle le priait de la laisser un peu de temps seule pour penser au ciel, qu'ensuite elle le mènerait dans une chambre où il trouverait un fort bon lit, et qu'après elle reviendrait s'enfermer chez elle jusqu'au lendemain.

Riche-Cautèle, qui, malgré sa ruse, n'était pas un fort courageux personnage, et qui voyait toujours Finette armée du gros marteau, dont elle badinait comme on fait d'un éventail; Riche-Cautèle, dis-je, consentit à ce que souhaitait la princesse, et se retira pour la laisser quelque temps méditer. Il ne voulait pas, d'ailleurs, qu'une expérience qu'il prolongeait par plaisir tournât si fort contre lui.

Il ne fut pas plutôt éloigné, que Finette courut faire un lit sur le trou d'un égout qui était dans une chambre du château. Cette chambre était aussi propre qu'une

autre; mais on jetait dans le trou de cet égout, qui était fort spacieux, toutes les ordures du château. Finette mit sur ce trou deux bâtons croisés très-faibles, puis elle fit bien proprement un lit par-dessus, et s'en retourna aussitôt dans sa chambre.

Un moment après, Riche-Cautèle y revint; et la princesse le conduisit où elle venait de faire le lit, et se retira. Le prince, sans se déshabiller, se jeta sur le lit avec précipitation, et sa pesanteur ayant fait tout d'un coup rompre les petits bâtons, il tomba au fond de l'égout sans pouvoir se retenir, en se faisant vingt bosses à la tête et en se fracassant de tous côtés.

La chute du prince fit un grand bruit dans le tuyau; d'ailleurs il n'était pas éloigné de la chambre de Finette : elle sut aussitôt que son artifice avait eu tout le succès qu'elle s'était promis, et elle en ressentit une joie secrète qui lui fut extrêmement agréable. On ne peut pas décrire le plaisir qu'elle eut de l'entendre bar-

boter dans l'égout. Il méritait bien cette punition, et la princesse avait raison d'en être satisfaite.

Mais sa joie ne l'occupait pas si fort qu'elle ne pensât plus à ses sœurs. Son premier soin fut de les chercher. Il lui fut facile de trouver Babillarde. Riche-Cautèle, après avoir renfermé cette princesse à double tour, avait laissé la clef à sa chambre. Finette entra dans cette chambre avec empressement, et le bruit qu'elle fit réveilla sa sœur en sursaut. Elle fut bien confuse en la voyant. Finette lui raconta de quelle manière elle s'était défaite du prince fourbe qui était venu pour surprendre leur bonne foi.

Babillarde fut frappée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre; car, malgré son caquet, elle était si peu éclairée, qu'elle avait cru ridiculement tout ce que Riche-Cautèle lui avait dit. Il y a encore des dupes comme celle-là au monde. Cette princesse, dissimulant l'excès de sa dou-

leur, sortit de sa chambre pour aller, avec Finette, chercher Nonchalante. Elles parcoururent toutes les chambres du château sans trouver leur sœur; enfin Finette s'avisa qu'elle pouvait bien être dans l'appartement du jardin : elles l'y trouvèrent en effet, demi-morte de désespoir et de faiblesse, car elle n'avait pris aucune nourriture de la journée. Les princesses lui donnèrent tous les secours nécessaires; ensuite elles firent ensemble des éclaircissements qui mirent Nonchalante et Babillarde dans une douleur mortelle, puis toutes trois s'allèrent reposer.

Cependant Riche-Cautèle passa la nuit fort mal à son aise; et quand le jour fut venu, il ne fut guère mieux. Ce prince se trouvait dans des cavernes dont il ne pouvait pas voir toute l'horreur, parce que le jour n'y pénétrait jamais. Néanmoins, à force de se tourmenter, il trouva l'issue de l'égout, qui donnait dans une rivière assez éloignée du château. Il trouva aussi

moyen de se faire entendre à des gens qui pêchaient dans la rivière, d'où il fut tiré dans un état qui fit compassion à ces bonnes gens.

Il se fit transporter à la cour du roi son père, pour se guérir à loisir; et la disgrâce qui lui était arrivée lui fit prendre une si forte haine contre Finette, qu'il songea moins à se guérir qu'à se venger d'elle.

Cette princesse passait des moments bien tristes : la gloire lui était mille fois plus chère que la vie, et la blâmable complaisance de ses sœurs la mettait dans un désespoir dont elle avait peine à se rendre maîtresse.

Cependant l'humeur légère et les goûts capricieux de ces deux princesses mirent encore la constance de Finette à l'épreuve. Riche-Cautèle, qui était déjà un habile fourbe, rappela tout son esprit depuis son aventure pour devenir fourbissime. L'égout ni les contusions ne lui donnaient pas tant de chagrin que le dépit d'avoir trouvé

quelqu'un plus fin que lui. Il se basa sur le caractère des deux sœurs, et, pour tenter les princesses, qui se trouvaient un peu malades, il fit porter sous les fenêtres de leur château de grandes caisses remplies d'arbres tout chargés de beaux fruits. Nonchalante et Babillarde, qui étaient souvent aux fenêtres, ne manquèrent pas de voir ces fruits : aussitôt il leur prit une envie violente d'en manger, et elles pressèrent Finette de descendre dans le corbillon pour en aller cueillir. La complaisance de cette princesse fut assez grande pour vouloir bien contenter ses sœurs; elle descendit, et leur rapporta de ces beaux fruits, qu'elles mangèrent avec la dernière avidité.

Le lendemain, il parut des fruits d'une autre espèce. Nouvelle envie des princesses; nouvelle complaisance de Finette; mais des officiers de Riche-Cautèle, cachés, et qui avaient manqué leur coup la première fois, ne le manquèrent pas celle-ci :

ils se saisirent de Finette, et l'emmenèrent aux yeux de ses sœurs, qui s'arrachaient les cheveux de désespoir.

Les satellites de Riche-Cautèle firent si bien, qu'ils menèrent Finette dans une



maison de campagne où était le prince, pour achever de se remettre en santé.

Comme il était transporté de fureur contre cette princesse, il lui dit cent choses brutales, à quoi elle répondit toujours avec

une fermeté et une grandeur d'âme dignes d'une héroïne comme elle était.

Enfin, après l'avoir gardée quelques jours prisonnière, il la fit conduire au sommet d'une montagne extrêmement haute, et il y arriva lui-même un moment après elle. Dans ce lieu, il lui annonça qu'on l'allait faire mourir d'une manière qui le vengerait des tours qu'elle lui avait faits. Ensuite ce perfide prince montra barbarement à Finette un tonneau tout hérissé par dedans de canifs, de rasoirs et de clous à crochet, et lui dit que pour la punir comme elle le méritait, on l'allait jeter dans ce tonneau, puis le rouler du haut de la montagne en bas. Quoique Finette ne fût pas Romaine, elle ne fut pas plus effrayée du supplice qu'on lui préparait, que Régulus ne l'avait été autrefois à la vue d'un destin pareil. Cette jeune princesse conserva toute sa fermeté et même toute sa présence d'esprit.

Riche-Cautèle, au lieu d'admirer son ca-

ractère héroïque, en prit une nouvelle rage contre elle, et songea à hâter sa mort. Dans cette vue, il se baissa vers l'entrée du tonneau, qui devait être l'instrument de sa vengeance, pour examiner s'il était bien fourni de toutes ses armes meurtrières. Finette, qui vit son persécuteur attentif à regarder, ne perdit point de temps : elle le jeta habilement dans le tonneau, et le fit rouler du haut de la montagne en bas, sans donner au prince le temps de se reconnaître. Après ce coup, elle prit la fuite; et les officiers du prince, qui avaient vu avec une extrême douleur la manière cruelle dont leur maître voulait traiter cette admirable princesse, n'eurent garde de courir après elle pour l'arrêter. D'ailleurs, ils étaient si effrayés de ce qui venait d'arriver à Riche-Cautèle, qu'ils ne purent songer à autre chose qu'à tâcher d'arrêter le tonneau qui roulait avec violence. Mais leurs soins furent inutiles : il roula jusqu'au bas de la montagne,

et ils en tirèrent leur prince couvert de mille plaies.

L'accident de Riche-Cautèle mit au désespoir le roi Moult-Benin et le prince Bel-à-voir. Pour les peuples de leurs États, ils n'en furent point touchés; Riche-Cautèle en était très-haï, et même l'on s'étonnait de ce que le jeune prince, qui avait des sentiments si nobles et si généreux, pût tant aimer cet indigne aîné. Mais tel était le bon naturel de Bel-à-voir, qu'il s'attachait fortement à tous ceux de son sang, et Riche-Cautèle avait toujours eu l'adresse de lui témoigner tant d'amitié, que ce généreux prince n'aurait jamais pu se pardonner de n'y pas répondre avec vivacité. Bel-à-voir eut donc une douleur violente des blessures de son frère, et il mit tout en usage pour tâcher de les guérir promptement : cependant, malgré les soins empressés que tout le monde en prit, rien ne soulageait Riche-Cautèle; au contraire, ses plaies semblaient toujours s'envenimer

de plus en plus, et le faire souffrir longtemps.

Finette, après s'être dégagée de l'effroyable danger qu'elle avait couru, avait encore regagné heureusement le château où elle avait laissé ses sœurs. Elle n'y fut pas plutôt rentrée, qu'elle se sentit prise d'un violent désir de se venger à son tour du méchant prince, et de le jouer. L'envie qu'elle eut de venger aussi le déboire de ses sœurs la fit résoudre à s'exposer encore une fois, quoiqu'elle entrevît bien peut-être quelque péril. Mais comme elle avait l'ardent désir de vexer le prince, ce désir lui donna du courage. Elle prit, pour faire réussir le dessein qu'elle avait, toutes les mesures que la prudence peut inspirer; elle se déguisa en homme, enferma dans une boîte un plan très-mal fait et très-inexact du château que le prince avait tant désiré voir, et un autre plan très-détaillé et très-fidèle de l'égout au fond duquel elle l'avait fait tomber; elle

prit un cheval, emporta cette boîte et quelques autres, et, dans cet équipage, elle arriva à la ville capitale du roi Moult-Benin, où était Riche-Cautèle.

Quand Finette fut dans cette ville, elle apprit que la manière magnifique dont le prince Bel-à-voir récompensait des remèdes qu'on donnait à son frère avait attiré à la cour tous les charlatans de l'Europe; car, dès ce temps-là, il y avait quantité d'aventuriers sans emploi, sans talent, qui se donnaient pour des hommes admirables, enrichis des dons du ciel pour guérir toutes sortes de maux. Ces gens, dont la seule science était de fourber hardiment, trouvaient toujours beaucoup de croyance parmi les peuples. Ils savaient leur imposer par leur extérieur extraordinaire et par les noms bizarres qu'ils prenaient. Ces sortes de médecins ne restent jamais dans le lieu de leur naissance, et la prérogative de venir de loin souvent leur tient lieu de mérite chez le vulgaire.

L'ingénieuse princesse, bien informée de tout cela, se donna un nom parfaitement étranger pour ce royaume-là : ce nom était *Sanatio;* puis elle fit annoncer de tous côtés que le chevalier Sanatio était arrivé avec des secrets merveilleux pour guérir toutes sortes de blessures les plus dangereuses et les plus envenimées. Aussitôt Bel-à-voir envoya querir le prétendu chevalier. Finette vint, fit le médecin empirique le mieux du monde, débita cinq ou six mots de l'art d'un air cavalier; rien n'y manquait. Cette princesse fut surprise de la bonne mine et des manières agréables de Bel-à-voir; et après avoir raisonné quelque temps avec ce prince au sujet des blessures de Riche-Cautèle, elle dit qu'elle allait querir une bouteille d'une eau incomparable, et que cependant elle laissait une boîte qu'elle avait apportée, qui contenait des onguents excellents propres au prince blessé.

Là-dessus, le prétendu médecin sortit :

il ne revenait point; l'on s'impatientait beaucoup de le voir tant tarder. Enfin, comme on allait envoyer le presser de venir, on ouvrit la boîte, et l'on fut fort surpris d'y voir, au lieu des remèdes et des onguents qu'on pensait y trouver, deux dessins, deux plans, qu'on montra aussitôt au prince, qui reconnut de suite la chose, et sentit l'ironique amertume de la vengeance. Il se douta aussitôt que c'était encore un nouveau tour de Finette : il en conçut une fureur qu'on ne peut pas dire, et ses maux en augmentèrent à un tel point, qu'on vit bien qu'il fallait qu'il en mourût.

Bel-à-voir en fut pénétré de douleur; et Riche-Cautèle, perfide jusqu'à son dernier moment, songea à abuser de la tendresse de son frère :

« Vous m'avez toujours aimé, prince, lui dit-il, et vous pleurez ma perte. Je n'ai plus besoin de preuves de votre amitié par rapport à la vie : je meurs; mais

si je vous ai été véritablement cher, promettez-moi de m'accorder la prière que je vais vous faire. »

Bel-à-voir, qui, dans l'état où il voyait son frère, se sentait incapable de lui rien refuser, lui promit, avec les plus solennels serments, de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait.

Aussitôt que Riche-Cautèle eut entendu ces serments, il dit à son frère en l'embrassant :

« Je meurs consolé, prince, puisque je serai vengé ; car la prière que j'ai à vous faire, c'est de demander Finette en mariage aussitôt que je serai mort. Vous obtiendrez sans doute cette maligne princesse, et dès qu'elle sera en votre pouvoir, vous lui plongerez un poignard dans le sein. »

Bel-à-voir frémit d'horreur à ces mots ; il se repentit de l'imprudence de ses serments ; mais il n'était plus temps de se dédire, et il ne voulut rien témoigner de

son repentir à son frère, qui expira peu de temps après.

Le roi Moult-Benin en eut une sensible douleur. Pour son peuple, loin de regretter Riche-Cautèle, il fut ravi que sa mort assurât la succession du royaume à Bel-à-voir, dont le mérite était chéri de tout le monde.

Finette, qui était encore une fois heureusement retournée avec ses sœurs, apprit bientôt la mort de Riche-Cautèle, et peu de temps après on annonça aux trois princesses le retour du roi leur père.

Ce prince vint avec empressement dans leur tour, et son premier soin fut de demander à voir les quenouilles de verre. Nonchalante alla querir la quenouille de Finette, la montra au roi; puis, ayant fait une profonde révérence, elle porta la quenouille où elle l'avait prise. Babillarde fit le même manége, et Finette à son tour apporta sa quenouille; mais le roi, qui était soupçonneux, voulut voir les trois

quenouilles à la fois. Il n'y eut que Finette qui put montrer la sienne, et le roi entra dans une telle fureur contre ses deux filles aînées, qu'il les envoya à l'heure même à la fée qui lui avait donné les quenouilles, en la priant de les garder toute leur vie auprès d'elle, et de les punir comme elles le méritaient.

Pour commencer la punition des princesses, la fée les mena dans une galerie de son château enchanté, où elle avait fait peindre l'histoire d'un nombre infini de femmes illustres qui s'étaient rendues célèbres par leurs vertus et par leur vie laborieuse. Par un effet merveilleux de l'art de féerie, toutes ces figures avaient du mouvement, et étaient en action depuis le matin jusqu'au soir. On voyait de tous côtés des trophées et des devises à la gloire de ces femmes au nom mémorable ; et ce ne fut pas une légère mortification pour les deux sœurs de comparer le triomphe de ces héroïnes avec la situation

méprisable où leur sotte et malheureuse imprudence les avait réduites. Pour comble de chagrin, la fée leur dit avec gravité que, si elles s'étaient aussi bien occupées que celles dont elles voyaient les tableaux, elles ne seraient pas tombées dans les crédulités et les indiscrétions où elles s'étaient perdues, mais que l'oisiveté était *la mère de tous les vices* et la source de tous les malheurs.

La fée ajouta que, pour les empêcher de tomber jamais dans des malheurs pareils, et pour leur faire réparer le temps qu'elles avaient perdu, elle allait les occuper d'une bonne manière. En effet, elle obligea les princesses de s'employer aux travaux les plus grossiers et les plus vils, et, sans égard pour leur teint, elle les envoyait cueillir des pois dans ses jardins, et en arracher les mauvaises herbes. Nonchalante ne put résister au désespoir qu'elle eut de mener une vie si peu conforme à ses inclinations; elle mourut de

chagrin et de fatigue. Babillarde, qui trouva moyen, quelque temps après, de s'échapper la nuit du château de la fée, se cassa la tête contre un arbre, et mourut de cette blessure entre les mains des paysans.

Le bon naturel de Finette lui fit ressentir une douleur bien vive du destin de ses sœurs; et au milieu de ses chagrins, elle apprit que le prince Bel-à-voir l'avait fait demander en mariage au roi son père, qui l'avait accordée sans l'avertir; car dès ce temps-là, l'inclination des partis était la moindre chose que l'on considérait dans les mariages. Finette trembla à cette nouvelle; elle craignait, avec raison, que la haine que Riche-Cautèle avait pour elle n'eût passé dans le cœur d'un frère dont il était si chéri, et elle appréhenda que ce jeune prince ne voulût l'épouser pour la sacrifier à son frère. Pleine de cette inquiétude, la princesse alla consulter la sage fée, qui l'estimait autant qu'elle

avait méprisé Nonchalante et Babillarde.

La fée ne voulut rien révéler à Finette; elle lui dit seulement :

« Princesse, vous êtes sage et prudente; vous n'avez pris jusqu'ici des mesures si justes pour votre conduite qu'en vous mettant toujours dans l'esprit que *la défiance est mère de la sûreté.* Continuez de vous souvenir vivement de l'importance de cette maxime, et vous parviendrez à être heureuse sans le secours de mon art. »

Finette, n'ayant pu tirer d'autre éclaircissement de la fée, s'en retourna au palais dans une extrême agitation.

Quelques jours après, cette princesse fut épousée par un ambassadeur, au nom du prince Bel-à-voir, et on l'emmena trouver son époux dans un équipage magnifique. On lui fit des entrées de même dans les deux premières villes frontières du roi Moult-Benin; et dans la troisième elle trouva Bel-à-voir qui était venu au-devant d'elle par l'ordre de son père.

Tout le monde était surpris de voir la tristesse de ce prince à l'approche d'un mariage qu'il avait témoigné souhaiter; le roi même lui en faisait la guerre (au lieu de déclarer celle que Riche-Cautèle avait tâché d'allumer entre lui et le père de Finette), et l'avait envoyé malgré lui audevant de la princesse.

Quand Bel-à-voir la vit, il fut frappé de ses charmes; il lui en fit compliment, mais d'une manière si confuse, que les deux cours, qui savaient combien ce prince était spirituel et galant, crurent qu'il en était si vivement touché, qu'à force d'être amoureux, il perdait sa présence d'esprit. Toute la ville retentissait des cris de joie, et l'on n'entendait de tous côtés que des concerts et des feux d'artifice. Enfin, après un souper magnifique, on songea à mener les deux époux dans leur appartement.

Finette, qui se souvenait toujours de la maxime que la fée lui avait renouvelée dans l'esprit, avait son dessein en tête.

Cette princesse avait gagné une de ses femmes qui avait la clef du cabinet de l'appartement qu'on lui destinait, et elle avait donné ordre à cette femme de porter dans ce cabinet de la paille, une vessie, du sang de mouton, et les boyaux de quelques-uns des animaux qu'on avait mangés au souper. La princesse passa dans ce cabinet sous quelque prétexte, composa une figure de paille, dans laquelle elle mit les boyaux et la vessie pleine de sang. Ensuite elle ajusta cette figure en déshabillé de femme et en bonnet de nuit. Lorsque Finette eut achevé cette belle marionnette, elle alla rejoindre la compágnie, et peu de temps après on conduisit la princesse et son époux dans leur appartement. Quand on eut donné à la toilette le temps qu'il fallait donner, la dame d'honneur emporta les flambeaux et se retira. Aussitôt Finette jeta sa femme de paille dans le lit, et se cacha dans un des coins de la chambre.

Le prince, après avoir soupiré deux ou trois fois fort haut, prit son épée, et la passa au travers du corps de la prétendue Finette. Au même moment, il sentit le sang ruisseler de tous côtés, et trouva la femme de paille sans mouvement.

« Qu'ai-je fait? s'écria Bel-à-voir; quoi! après tant de cruelles agitations; quoi! après avoir tant balancé, je garderais mes serments aux dépens d'un crime! j'ai ôté la vie à une charmante princesse que j'étais né pour aimer! Ses charmes m'ont ravi dès le moment que je l'ai vue; cependant je n'ai pas eu la force de m'affranchir d'un serment qu'un frère possédé de fureur avait exigé de moi par une indigne surprise! Ah ciel! peut-on songer à vouloir punir une femme d'avoir trop de vertu! Eh bien! Riche-Cautèle, j'ai satisfait ton injuste vengeance; mais je vais venger Finette à son tour par ma mort. Oui, belle princesse, il faut que la même épée... »

A ces mots, Finette entendit que le prince, ayant dans son transport laissé tomber son épée, la cherchait pour se la passer au travers du corps; elle ne voulut pas qu'il fît une pareille sottise, aussi elle lui cria :

« Prince, je ne suis pas morte. Votre bon cœur m'a fait deviner votre repentir; et par une tromperie innocente, je vous ai épargné un crime. »

Là-dessus, Finette raconta à Bel-à-voir la prévoyance qu'elle avait eue touchant la femme de paille. Le prince, transporté de joie d'apprendre que la princesse vivait, admira la prudence qu'elle avait en toutes sortes d'occasions, et lui eut une obligation infinie de lui avoir épargné un crime auquel il ne pouvait penser sans horreur; il ne comprenait pas comment il avait eu la faiblesse de ne pas voir la nullité des malheureux serments qu'on avait exigés de lui par artifice.

Cependant, si Finette n'eût pas toujours

été bien persuadée que *défiance est mère de sûreté*, elle eût été tuée, et sa mort eût été cause de celle de Bel-à-voir, et puis après on aurait raisonné à loisir sur la bizarrerie des sentiments de ce prince. Vivent la prudence et la présence d'esprit! elles préservèrent ces deux époux de malheurs bien funestes, pour les réserver à un destin le plus doux du monde. Ils eurent toujours l'un pour l'autre une tendresse extrême, et passèrent une longue suite de beaux jours dans une gloire et dans une félicité qu'on aurait peine à bien décrire.

GRIPPE-SAUCISSE



« Ah! qu'il est bête, Grippe-Saucisse! Ah! qu'il est bête! »

C'est ce qu'entendait continuellement dire, derrière son dos, un petit garçon de treize ans, que ses mauvais penchants avaient fait surnommer Grippe-

Saucisse; car il était plus malin que bête, et souvent il faisait l'imbécile pour mieux cacher ses sottises. Sa bonne mère, qu'on appelait Marianne, l'aimait tendrement, et ne se doutait pas de toute la perversité de son cœur. Elle savait bien qu'il était sot, ignorant, gauche, maladroit en tout; mais elle ne le croyait que cela, et pas du tout méchant.

Elle lui dit un matin :

« N'est-il pas honteux pour un garçon de treize ans, qui grandit à vue d'œil, comme tu le fais, de s'exposer à tout moment à être appelé *bête! bête!* Je n'entends que dire partout : *Ah! qu'il est bête!* C'est bien humiliant pour une mère! Et puis ce nom de Grippe-Saucisse (que je t'ai donné moi-même, un jour que tu fis certaine fredaine, et sans me douter qu'il deviendrait ton seul nom, attendu que tout le monde te l'a consacré pour se moquer de toi), ne rougis-tu pas de porter un pareil sobriquet? »

L'enfant lui répondit niaisement et en feignant de pleurer :

« Ce n'est pas ma faute! Pourquoi me l'avez-vous donné, ce vilain nom-là, que chacun s'est plu à me conserver? Si je suis bête, comme ils le disent tous, ce n'est pas encore ma faute, là!

— Eh! mais, si, c'est ta faute, reprit Marianne. Tu ne fais attention à rien; tu agis comme un imbécile, sans réflexion, et, tous les jours, ce sont de nouvelles gaucheries qu'on a à te reprocher. Si tu entres quelque part, tu marches sur le petit chien, ou tu écrases la queue du chat. Tu touches à tout; tu prends tout dans tes mains de coton, et tu brises tout. L'autre jour, tu accroches avec ton pied la petite table sur laquelle je déjeunais; elle tombe; pan! tout est brisé. Hier, je te mène chez madame la comtesse, dont j'ai été dix ans la femme de chambre. Tu veux lui donner la bouteille à l'encre qui est sur un meuble; tu la laisses tomber, elle

se casse, et voilà son beau parquet tout taché ! Tout à l'heure encore, tu t'obstines à prendre de mes mains la cruche d'huile à brûler pour la serrer, et tu la renverses sur le pot-au-feu que j'écumais sur le fourneau. Quand je te dis que tu ne fais rien comme un autre ! Ah ! si la dame qui t'a servi de marraine, et que je n'ai vue que cette fois-là où elle s'est offerte à me rendre ce service ; si, dis-je, cette dame si bonne venait ici par hasard, elle serait bien étonnée de trouver un filleul aussi niais, aussi sot et aussi maladroit ! Mais je regarde par la fenêtre..... Eh ! mon Dieu ! je crois que c'est elle que je vois passer. Que je coure donc après elle ! Depuis treize ans que je ne l'ai vue, ses traits sont restés gravés dans ma mémoire... toute petite... un grand mantelet... un bonnet de dentelle à barbes, à papillons, avec un grand bec et un diamant ; c'est elle ! Attends-moi là un instant. »

Marianne sort dans la rue, rejoint la dame et lui dit :

« N'est-ce pas vous, madame, qui eûtes la bonté de me tenir un petit garçon il y a treize ans?

— C'est moi-même, répondit la dame. Je venais faire une visite dans la maison où vous étiez en couche, et votre marraine vous ayant manqué par une maladie, je m'offris pour la remplacer. Je sais tout ce qui vous est arrivé depuis, ainsi qu'à votre fils. Vous êtes devenue veuve, une comtesse que vous avez servie vous a fait des rentes. Mon filleul s'appelle Grippe-Saucisse, et c'est le plus mauvais petit sujet du quartier.

— Je le crains, madame. Mais comment savez-vous tout cela? vous êtes donc restée ma voisine sans que je le sache?

— Au contraire, ma bonne Marianne, ma destinée est de voyager; mais je ne me fatigue pas pour cela, car j'ai à ma disposition toutes les voitures, tant ter-

restres qu'aériennes. Je dispose des éléments; je fais la pluie et le beau temps; en un mot, je suis la fée Bambine, et la plus petite de toutes les fées, comme vous voyez, car j'ai tout au plus trois pieds de haut. J'ai le domaine des petits enfants, c'est-à-dire que j'ai le pouvoir de les corriger, de les récompenser, d'en faire, en un mot, ce qu'il me plaît. Je viens de chez le maître d'école du bas de votre rue, où j'ai donné un pied de nez à cinq ou six petits polissons qui ne voulaient pas lui obéir. Ils garderont huit jours leur nez ainsi allongé, et j'espère que cette pénitence leur suffira. »

Marianne écouta la fée Bambine avec autant de respect que d'étonnement, car elle ne se doutait pas qu'elle eût l'honneur d'avoir une fée pour commère.

Celle-ci ajouta :

« Comme je peux tout, je sais tout; ainsi je puis vous dire que votre fils est plus méchant que bête; qu'il est haï, mé-

prisé dans le quartier, où il fait tous les jours de nouvelles sottises. Une fois, il passe rapidement devant la boutique d'un grainetier, et prend, dans les mannes qui font étalage au dehors, une poignée de riz, de pois, de fèves. Une autre fois, il court à dessein se précipiter dans l'éventaire d'une marchande de cerises ou de pommes, et quand il a renversé ses marchandises, il s'empresse, en lui demandant pardon, de l'aider à les ramasser; mais il a soin d'en remplir ses poches. Il se cache souvent à l'entrée de l'allée de la maison où vous demeurez. Vous savez qu'il y a, au coin à droite, un charcutier, à l'autre coin un pâtissier. Quand l'un de ces marchands a la tête tournée ou quitte son comptoir, votre petit drôle s'empare, sur leur étalage, soit d'un gâteau, soit d'une saucisse, enfin de ce qu'il trouve. Il fait cent autres tours qui ne sont pas moins répréhensibles. Si une bonne femme porte, le matin, son lait dans un pot, il

jette des ordures dedans et se sauve en riant. Il souffle les chandelles de celles qui vont, le soir, les allumer chez leurs voisines. Il donne des croche-pieds aux vieilles femmes chargées de hottes bien lourdes, et les fait tomber par terre. Il marche dans les ruisseaux exprès pour éclabousser les messieurs qui ont des bas de soie blancs; il jette de la boue sur les robes des dames; il cherche dispute à tous les petits enfants qu'il rencontre seuls, il les bat, ou bien il brise ce que leurs parents leur envoyaient chercher; et toujours ses jambes lui servent à éviter les punitions que lui méritent toutes ces mauvaises actions. Oh! c'est le premier coureur de Paris. Ainsi, j'avais bien raison, je crois, de vous dire que votre fils est le plus mauvais sujet du quartier. »

Marianne reste pétrifiée; elle répond :

« On m'en a fait souvent des reproches, madame; mais je ne croyais pas qu'il fût vicieux à ce point. Qu'il fasse quelques

espiégleries d'enfance, c'est déjà beaucoup, sans doute; pour voler, c'est autre chose, et je ne le souffrirai pas. Aidez-moi, je vous prie, madame, à le corriger; je vous en garderai une éternelle reconnaissance.

— Cela n'est pas difficile, répliqua la fée Bambine, et il s'en offre justement une occasion. Observez seulement ce que je vais vous dire. Il n'est que neuf heures; nous avons le temps de faire l'épreuve que je médite. Remontez chez vous. Dites à votre fils que vous avez en effet rencontré sa marraine, sans lui faire connaître qui je suis. Vous ajouterez que c'est une dame de province qui a des emplettes à faire dans la capitale; qu'elle vous a priée de l'accompagner chez divers marchands. Persuadez-lui bien, surtout, que je vous garderai à dîner, et que vous ne rentrerez que ce soir. Vous sortirez sur-le-champ. Après votre départ, il sortira à son tour. Nous rentrerons alors, et je vous rendrai

invisible, ainsi que moi, dans votre chambre, où nous assisterons au plus plaisant dîner que vous ayez jamais vu. »

Marianne fit de point en point ce que la fée venait de lui prescrire, et elle quitta son fils en lui disant :

« Ainsi, à ce soir, mon garçon. Tu feras chauffer un peu de soupe d'hier qui est là, et tu mangeras le reste des haricots. Dîne bien, quoique seul, et surtout ne sors pas; je t'ordonne de garder notre chambre toute la journée; on parle tant de voleurs! »

L'enfant promit, mais il ne tint pas parole. A peine sa mère fut-elle partie, qu'il sortit et alla trouver deux petits vauriens comme lui, avec lesquels il faisait secrètement ses fredaines.

« Briffaut, dit-il, et toi, Roustan, je vous invite tous les deux à dîner chez moi aujourd'hui. Pour la première fois de ma vie, ma mère me laisse le champ libre; nous en profiterons pour bien rire, bien manger et bien jouer. »

Briffaut, Roustan et lui vont d'abord se promener; puis à deux heures, Grippe-Saucisse les ramène à la chambre, où il s'empresse de mettre le couvert.

Briffaut lui dit :

« Qu'est-ce que tu nous donneras à dîner ?

— D'abord, cette soupe qui chauffe, et ce plat de haricots. Il faudra les manger pour que ma mère croie que j'ai dîné tout seul; mais nous avons bien autre chose avec cela. Voilà une belle guirlande de cervelas que j'ai su décrocher, hier soir, à la porte d'un charcutier; puis un pâté de veau, que j'ai *chippé* aussi au pâtissier notre voisin. Pour du vin, j'en ai là deux bouteilles que j'ai dérobées à ma mère, et nous ferons bombance, vous verrez.

— J'ai, réplique Briffaut, des pommes que j'ai prises à la fruitière.

— Moi, ajoute Roustan, mes poches sont pleines de poires et de noix. »

Tous les trois : « Oh! quelle joie! quelle fête! quel bon repas! »

Nos trois petits drôles se mettent à table; mais, à peine ont-ils avalé leur soupe, qu'il leur pousse à chacun, au bas du menton, une grosse sonnette qui fait un bruit du diable chaque fois qu'ils veulent manger. Ils s'écrient :

« O mon Dieu! qu'est-ce que cela? »

Et les trois sonnettes redoublent leur tapage. Ils se regardent, ils se lèvent; ils veulent arracher cet airain perfide. Cela leur est impossible; c'est l'os même de leur menton qui s'est allongé et qui s'est changé en sonnette. Ils s'assoient... mais, nouveau prodige, leurs bras restent collés le long de leurs hanches, sans qu'il leur soit possible de les remuer, et leurs bouches, quoique sans manger, font continuellement le remuement d'une personne qui mâche, ce qui redouble le bruit de leurs sonnettes. Ce bruit devient si fort, que tout le monde s'arrête dans la rue.

On monte dans l'escalier pour savoir d'où part ce singulier carillon.

Les deux voisins des coins de l'allée, le charcutier et le pâtissier, montent, entrent dans la chambre. L'un reconnaît ses cervelas, l'autre son pâté, et, sans égard aux prières des trois sonneurs, ils vous les soufflettent, ils vous les tapent à qui mieux mieux.

La fée et Marianne, qui étaient témoins invisibles de cette fête, paraissent alors. La fée donne de l'argent aux marchands en disant :

« Voilà le prix de ce que mon filleul vous a dérobé. Maintenant, messieurs les petits filous, c'est à moi que vous allez avoir affaire. Comme vous courez si bien quand vous faites vos fredaines, qu'on ne vous attrape jamais, je vous donne maintenant la permission et le pouvoir de courir. Partez, et arrêtez-vous quand vous pourrez. »

Elle les touche de sa baguette...

A l'instant, et par une puissance surnaturelle qui les y force, ils se sauvent tous trois et courent dans les rues; mais dans quel accoutrement!... la guirlande de cervelas s'est attachée par un bout au bas du dos de Grippe-Saucisse, et lui forme une longue queue qui traîne dans les ruisseaux; les poires volées ainsi que les pommes se sont réunies, et forment une semblable queue qui suit Briffaut partout. Quant à Roustan, le pâté s'est attaché sur sa tête, et lui forme une casquette d'une forme tout à fait nouvelle.

Ils courent, au grand plaisir des passants qui se moquent d'eux, et ils courraient encore si les chiens ne s'étaient attachés à la queue de Grippe-Saucisse et ne lui avaient mangé tous ses cervelas. Les petits enfants ont de même arraché les poires, les pommes de Briffaut, et le pâté de Roustan, qui s'est fendu en quatre, est tombé dans la boue.

La fée alors chasse ces derniers polis-

sons; elle rend invisible Grippe-Saucisse et le ramène chez sa mère, où elle lui fait une leçon et des menaces si fortes, que l'enfant jure, en fondant en larmes, qu'il est tout à fait corrigé.

En effet, il ne retomba plus dans les mêmes fautes, et la protection de la fée Bambine lui servit à faire un état honnête dans le monde, où il devint bon époux et tendre père de famille.

MORALITÉ

Voyez, mes chers petits amis, les conséquences fâcheuses et pénibles qu'entraînent après eux les mauvais penchants et les goûts pervers de l'enfance. On est rejeté et détesté de tout le monde si l'on se conduit mal, tandis que, par une conduite régulière, on se gagnerait l'estime et l'amitié de chacun.



A. Hadamard inv. et del.

Imp. Godard, Paris.

Tu n'as donc pas peur de moi ? dit le géant.

LE

GÉANT PÉRIFÉRIGÉRILÉRIMINI



Deux petites filles et leur jeune frère, nommés Suzette, Isaure et Charlot, demandèrent un jour à leur maman la permission d'aller se promener dans la Grand'Rue.

« Je le veux bien, leur dit leur maman;

mais c'est à condition que vous n'entrerez pas dans le bois qui est au bout ; car, vous savez, on vous l'a souvent dit, qu'il apparaît quelquefois, dans ce bois, un géant terible, nommé Périférigérilérimini, qui emporte les petits enfants dans son antre sauvage, où il les mange. Prenez-y bien garde ; vous me promettez de ne pas entrer dans ce bois dangereux ? »

Les trois enfants répondent ensemble :

« Oh ! oui, maman. »

La mère ajoute :

« Isaure, toi qui es la plus grande, je te recommande de veiller sur ton frère et ta sœur.

— Oh ! oui, maman.

— Allez, et ne soyez pas longtemps.

— Oh ! non, maman. »

Tous les enfants disent toujours : *Oh! oui, maman; oh! non, maman;* mais ils sont disposés à désobéir. Ceux-ci firent comme les autres. Ils virent, de loin, le bois rempli de fraises et de roses de haie.

« Oh ! les bonnes fraises ! dit Isaure.

— Oh ! les belles roses ! s'écria Suzette.

— Moi, dit Charlot, je ne suis pas pour les roses, mais pour les fraises. »

Isaure avait dix ans, Charlot neuf, et Suzette huit ; ils étaient bien jeunes et gourmands, ah !

Ils entrent dans le bois ; ils cueillent, ils mangent ; et, comme l'appétit vient en mangeant, ils s'enfoncent sans s'en apercevoir dans l'épaisseur du bois. Un géant leur apparaît, un géant d'au moins quarante pieds de haut, vêtu de feuillages, et portant une longue massue faite d'un chêne tout entier.

Nos enfants jettent un cri et veulent fuir ; mais le géant, qui parcourt vingt pieds par chaque pas qu'il fait, les a bientôt attrapés.

« Je suis friand de petits enfants, dit-il d'une voix de tonnerre ; en voilà trois, c'est bon, ce sera pour mon dîner et mon souper. »

En disant cela, il prend les trois enfants dans une main, les couvre de l'autre, comme s'il les mettait dans une boîte, et les emporte dans son antre, où il les enferme.

Tandis que Suzette se contente de pleurer amèrement, sa sœur Isaure et le petit Charlot font mille reproches au géant, lui disent cent sottises, et le menacent de le mordre, de l'égratigner, s'il ose les approcher.

« Crois-tu que tu nous auras comme cela? dit Charlot; vilain borgne! » (Le géant n'avait qu'un œil.)

Charlot prend un couteau de trois pieds de long qu'il trouve sur une table; Isaure s'empare d'une paire de ciseaux de la même taille, et tous deux se préparent à une défense opiniâtre.

Le géant leur dit, en écumant de colère:

« Vous allez voir, petits vermisseaux, si le géant Périférigérilérimini a peur de vous! »

Il les prend, leur coupe le cou, les déshabille et les met sur le gril.

Pendant qu'ils cuisent, Suzette, mourant de peur, dit en feignant de sourire :

« Oh! monsieur le géant, j'espère bien que vous ne m'en ferez pas autant qu'à mon frère et à ma sœur?

LE GÉANT. Tout autant, petite. Je vais dîner avec eux; et, comme je mange peu le soir, je te servirai pour mon souper.

SUZETTE. Oh! vous n'auriez pas cette barbarie.

LE GÉANT. Pourquoi?

SUZETTE. C'est que je suis douce, moi; je ne dis pas de sottises à personne, et je trouve tout naturel qu'un seigneur tel que vous, qui aime la chair fraîche des petits enfants, s'en régale, surtout quand ils ont mérité de mourir pour avoir désobéi à leur maman.

LE GÉANT. Ah! vous avez désobéi!

SUZEETE. Moi, un peu moins que mon frère et ma sœur. Je leur disais sans cesse :

Prenez garde, vous pouvez être pris par le grand, le puissant, le très-haut seigneur Périférigérilérimini. Il peut être indulgent pour l'enfance timide, douce, modeste; mais si vous lui manquez, si vous l'insultez, il vous croquera, et il fera bien.

LE GÉANT, *à part.* Hom! cette petite fille est très-polie, très-honnête. (*Haut.*) Tu n'as donc pas peur de moi?

SUZETTE. Pas la moindre peur. Eh! pourquoi me mangeriez-vous? Je ne vous ai fait aucun mal. Je n'ai pas pris des couteaux, des ciseaux, pour vous opposer une défense aussi ridicule qu'inutile; et, quand vous me croqueriez, vous n'en seriez guère plus gras.

LE GÉANT, *à part.* Elle a de l'esprit. (*Haut.*) Mais si c'est mon goût de manger les petits enfants?...

SUZETTE. Mangez ceux qui sont méchants; vous n'en manquerez pas, il y en a tant! Vous ne serez embarrassé que de savoir à quelle sauce les mettre.

LE GÉANT. Oh! je les fais rôtir; c'est meilleur.

SUZETTE. Je le crois; cela doit être tout à fait friand. Moi, je vous ferais un triste ragoût, je vous l'assure.

LE GÉANT. Pourquoi?

SUZETTE. Je suis fade.

LE GÉANT. Non.

SUZETTE. Dure.

LE GÉANT. Point.

SUZETTE. Coriace.

LE GÉANT. Je n'en crois rien; mais quoi qu'il en soit, tu t'y prends de manière à me désarmer; ta voix est si douce, avec cela!

SUZETTE. Voulez-vous que je vous chante une petite chanson?

LE GÉANT. Volontiers; je ne suis pas du tout ennemi de la joie, moi. »

Suzette lui chante deux couplets avec une grâce, un charme qui font sourire le barbare anthropophage. Quand elle a fini, il lui dit :

« C'est très-bien, mon enfant; la chan-

son est jolie et tu la chantes à merveille... Mais je ne reviens pas de ma surprise. Tout ce que tu dis, tout ce que tu fais, me prouve que je ne t'inspire réellement aucune terreur.

SUZETTE. Aucune. On peut contenter des goûts particuliers ; on peut être gourmand, friand, sans avoir pour cela un mauvais cœur, sans renoncer à la douceur de se montrer, parfois, humain, sensible, généreux et bienfaisant.

LE GÉANT. Tu as raison, ma jolie petite, et, pour t'en donner une preuve, je te rends la liberté. Sauve-toi, cours, et surtout garde-toi de rester longtemps dans ce bois ; car tantôt, si mon appétit me revenait, je ne répondrais pas... Va-t'en !

SUZETTE. Grand merci, monsieur le géant ! »

Le géant Périférigérilérimini ouvre sa porte à Suzette, qui se sauve et a grand soin de ne pas regarder derrière elle, jusqu'à ce qu'elle soit chez sa mère.

Je ne vous peins point le désespoir de cette tendre mère, en apprenant la mort de deux de ses enfants.

MORALITÉ

Mon but a été de vous prouver seulement que, lorsqu'on est au pouvoir de plus fort que soi, la plainte, la violence, la menace nuisent plus qu'elles ne servent. Il y a toujours un moyen d'attendrir l'être le plus barbare. La résistance d'Isaure et de Charlot a courroucé le géant Périférigérilérimini; l'esprit et la douceur de Suzette ont vaincu sa férocité.

Je ne vous peins point le désespoir de cette tendre mère, en apprenant la mort de deux de ses enfants.

MORALITÉ

Mon but a été de vous prouver seulement que, lorsqu'on est au pouvoir de plus fort que soi, la prière, la violence, la menace nuisent plus qu'elles ne servent. Il y a toujours un moyen d'attendrir l'être le plus barbare. La résistance d'Isaure et de Charlot a courroucé le géant Périclérifrain; l'esprit et la douceur de Suzette ont vaincu sa férocité.

GOURMANDINET

OU

LA FÉE BERLINGUETTE



Voici, mes chers enfants, un petit conte bien court, mais qui pourra donner une utile leçon à plusieurs d'entre vous.

Fanfan avait neuf ans, et il était si gourmand, que tout le monde lui avait donné le surnom de

Gourmandinet. Cela était bien honteux pour lui; mais il n'en sentait pas le ridicule, et semblait, au contraire, prendre tous les jours plaisir à le justifier.

Comme on le tenait très-ferme chez ses père et mère, on le suivait partout dans le jardin. On lui défendait même d'entrer dans la cuisine, de peur qu'il n'y prît quelques friandises. Cela n'empêchait pas qu'il ne trouvât toujours le moyen d'aller dérober des fruits.

Un dimanche que ses parents étaient allés à la messe, Gourmandinet étant resté à cause d'une légère indisposition, il échappa à la surveillance de sa bonne, se glissa d'allée en allée jusque derrière une charmille de forts groseilliers, et là, il s'en donne à cœur joie.

Il devint bien rouge, cependant, quand il vit paraître devant lui une belle dame d'un certain âge qui lui dit :

« Ne t'effraye pas, Gourmandinet; je suis ta marraine; je ne t'ai pas vu depuis

six ans, et aujourd'hui, je vais t'emmener à ma campagne pour y passer quelques jours. Seras-tu content?

— Oh! oui, mada... ma marraine.

— On dit que tes parents sont sortis?

— Ils vont revenir, ma marraine.

— Continue; mange toujours des groseilles, cela me fera plaisir. Oh! je ne te priverai de rien chez moi.

— Merci, ma marraine.

— Cesse cependant; car voilà ton père et ta mère. »

M. et madame Grandin se présentent, et disent :

« Eh! c'est madame de Folleville!

— Bonjour, mes amis, répond la dame. Vous avez reçu une lettre de moi?

— Cela est vrai, répond M. Grandin; mais vous nous marquez que vous ne viendrez que dans huit jours, et vous voilà aujourd'hui?

— J'ai hâté mon voyage. Je brûlais de voir, de posséder mon petit filleul, et je

l'emmène aujourd'hui, comme je vous l'ai demandé.

— Madame, il est à vous, mais pour la semaine seulement; et veillez bien sur lui, car il est si gourmand!

— Ne craignez rien, il est en bonnes mains. »

On dîna; puis madame de Folleville monta dans sa voiture avec Gourmandinet, qu'elle emmena à sa maison de campagne, située à une lieue de là.

Madame de Folleville avait une fille de douze ans, qu'elle donna pour compagne à Gourmandinet; puis elle dit à ce dernier :

« Ah çà! mon garçon, je suis obligée d'aller dans une de mes terres. Pendant mon absence, tu auras ici tout ce que tu voudras. Tu cueilleras dans le jardin tous les fruits qui te plairont. Ma domestique a l'ordre de ne te rien refuser. C'est comme cela que j'ai élevé ma fille. Oh! je ne ressemble pas à tes parents, moi; je

ne gêne les enfants sur rien. Bonsoir; à demain. »

Le lendemain, madame de Folleville partit. On était à la fin de l'été; Gourmandinet courut au jardin, et mangea en quantité des prunes, des poires, du raisin, tout ce qu'il voulut. A déjeuner, à dîner, à goûter, à souper, la cuisinière lui servit, ainsi qu'à la petite fille, qui mangeait tête à tête avec lui, des mets exquis, des pâtisseries, des fromages à la crème, des confitures en quantité. Cette cuisinière se retirait sans mot dire quand elle avait servi ses plats, de manière que nos deux enfants dévoraient tout ce qu'ils voyaient. Quelle fête pour Gourmandinet!

Mais Gourmandinet s'en donna tant, et à table et au jardin, pendant six jours, que les meilleurs fruits, les plus beaux mets, tout finit par le dégoûter; bien plus, il se sentit si malade, si malade, que, craignant de mourir là, il résolut de ne pas attendre le retour de sa marraine,

dont l'excès de licence lui paraissait blâmable au fond du cœur. Il partit à pied, et ce fut tout ce qu'il put faire que d'arriver chez ses père et mère, auxquels il fut forcé d'avouer les excès auxquels il s'était livré.

Il était si pâle, si souffrant, qu'on le mit au lit, où bientôt la plus violente indigestion le conduisit aux portes de la mort. Il fut condamné par tous les médecins, et ses parents, au désespoir, allaient recueillir son dernier soupir, lorsqu'on vit revenir madame de Folleville.

« Qu'avez-vous fait, madame ? lui disent M. et madame Grandin en fondant en larmes. Approchez-vous de ce lit de douleur; voyez dans quel état vous avez mis notre malheureux fils !

— Moi! répond madame de Folleville. Eh! voilà la première fois que je le vois depuis le jour de sa naissance. J'arrive à l'instant même de ma terre, que je n'ai pas quittée depuis six mois. Ma lettre a

dû vous apprendre que j'y étais toujours. Comment aurais-je pu rendre votre fils malade, puisque je viens vous le demander aujourd'hui ?

— Comment, vous ne l'avez pas emmené dimanche dernier à votre maison de campagne ?

— Dimanche ! moi? j'étais à quarante lieues d'ici, et je n'ai plus ma maison de campagne ; je l'ai vendue l'hiver dernier. »

Il s'élève entre ces trois personnes une querelle qui va finir par des injures, lorsque tout à coup on entend sortir des éclats de rire d'une bouteille qui était sur la cheminée. La bouteille se casse, et, à sa place, on voit paraître une petite vieille toute décharnée qui dit en riant :

« Bonjour, monsieur et mesdames ; ne vous disputez pas tant pour une chose que je vais vous expliquer. Je suis la fée Berlinguette ; mon seul plaisir est de faire des malices aux petits enfants : j'ai voulu m'amuser sur le vôtre, et lui faire sentir qu'on

ne retient les enfants sur la nourriture que pour leur bien uniquement, pour qu'ils ne soient jamais malades. Ainsi donc, sachant que madame de Folleville vous avait écrit, j'ai pris sa figure, j'ai emmené le petit bonhomme dans une prétendue maison de campagne, créée par le moyen de ma baguette, où je n'ai jamais été plus contente que de le voir se donner une bonne indigestion; mais si j'ai fait le mal, je puis le réparer, car, au fond, je ne suis qu'espiègle, et pas du tout méchante. »

Elle touche l'enfant, qui revient à la vie, puis elle ajoute :

« Adieu, je vais m'égayer sur d'autres enfants qui sont aussi pleins de défauts. En sortant d'ici, j'ai à punir, de diverses manières, dans votre quartier seulement, une menteuse, un sournois, un petit mauvais cœur, trois orgueilleux, dix répondeurs et trente-six gourmands comme celui-ci. »

Elle disparut, et Gourmandinet devint

aussi sobre qu'il avait été glouton, tant il eut peur que la fée Berlinguette ne revînt lui jouer un nouveau tour.

MORALITÉ

Enfants! méditez ces leçons, et songez bien qu'en contentant vos parents vous préparez votre bonheur à vous-même. Évitez surtout la gourmandise, qui est un des plus vilains défauts. Avec elle, on détruit son intelligence, on s'abrutit... et songez, mes enfants, que l'intelligence est le plus beau don que Dieu ait pu nous faire.



TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. de Édouard Blot, 46, rue Saint-Louis, au Marais.

